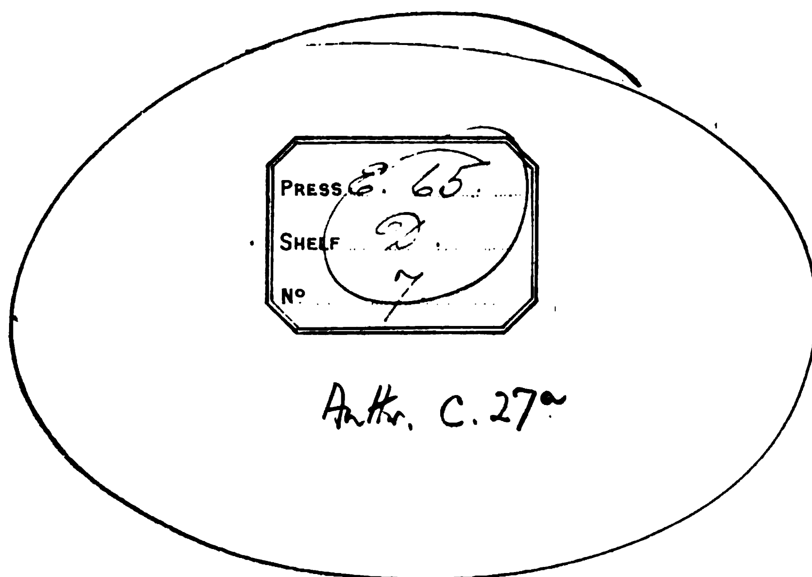
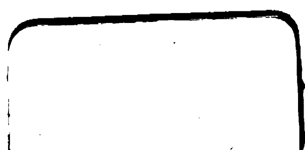

PRESS 6. 65
SHELF 2
No 7
Anthr. C. 27a



ANTIQUITÉS

CANARIENNES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en août 1879.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

ANTIQUITÉS CANARIENNES

OU

ANNOTATIONS SUR L'ORIGINE DES PEUPLES
QUI OCCUPÈRENT LES ILES FORTUNÉES, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS
JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LEUR CONQUÊTE

PAR

SABIN BERTHELOT

ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
UN DES AUTEURS DE L'HISTOIRE NATURELLE DES ILES CANARIES
FILS ADOPTIF DE SAINTE-CROIX DE TÉNÉRIFFE PAR DÉCISION DE LA MUNICIPALITÉ DE CETTE CAPITALE
ET AU NOM DE SES HABITANTS
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, OFFICIER D'ACADÉMIE
ANCIEN CONSUL DE FRANCE EN RETRAITE

« ..... *En busca de esos vestigios del hombre que fué, que siempre dicen algo al hombre que es, y que de tan alta enseñanza pueden servir al hombre que será.....* »

Le marquis DE GERONA.



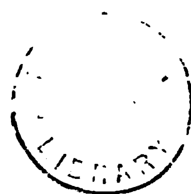
PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1879



INTRODUCTION

DÉCOUVERTES ET RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
DE DON MANUEL DE GÓNGORA
SUR LES ANCIENS PEUPLES QUI HABITÈRENT L'ANDALOUSIE

L'Académie royale d'histoire de Madrid, en présentant son rapport sur les travaux et les recherches de don Manuel de Góngora, auteur des *Antiquités d'Andalousie,* s'est exprimée en ces termes : — « ..... Ces travaux se réfèrent à l'époque primitive du peuplement de l'Europe, époque sans nom particulier dans les annales de l'histoire, à une civilisation non enregistrée dans des documents écrits, à des peuples dont les dépouilles étaient restées ignorées jusque dans ces derniers temps, dans les tumulus de la Scandinavie, dans les lacs de la Suisse, dans les collines de la Grande-Bretagne et dans les cavernes à ossuaires, ou bien cachées dans des couches antédiluviennes..... »

On ne pouvait mieux désigner cette époque préhistorique; car, malgré les rapports qu'elle semble présenter avec celle de l'homme fossile des dernières révolutions du globe, le nom d'antérieure a l'histoire est le seul qui lui convienne.

« La découverte la plus importante de don Manuel de Góngora, ajoute l'illustre Académie espagnole, est une très-ancienne et étrange nécropole, non loin d'Albuñol. Dans une tranchée des scabreuses hauteurs qui entourent cette ville, se montre, comme suspendue sur l'abîme, l'entrée de la grotte des *Murciélagos* (chauve-souris), qu'a visitée avec toute son attention le sieur de Góngora, qui recueillit là tous les restes humains qu'il y rencontra..... »

Les appréciations que fait ensuite le premier corps savant d'Espagne, si accrédité par les talents et le savoir des hommes qui le composent, n'ont pas peu contribué à mériter à l'auteur de l'ouvrage dont nous allons donner une rapide analyse, l'honneur de l'impression aux frais de l'État, et de pouvoir offrir au public un bon livre, digne de la royale munificence.

C'est en effet par la caverne des Murciélagos que M. de Góngora commence sa relation. Son début, simple et précis, a un certain attrait, qui augmente à mesure qu'il raconte et dévoile au lecteur les grandes nouveautés contenues dans ce livre, dont les belles gravures facilitent l'intelligence.

« ..... Sur les premiers contre-forts d'occident de la Sierra Nevada, dit-il, près de la mer, entre de profonds ravins qui prennent naissance dans les hautes cordillères couvertes de riants vignobles, et sur des strates calcaires pétris de coquilles, s'étend en amphithéâtre la ville d'Albuñol, entourée vers le sud d'orangers et de citronniers.

« La ville d'Adra, sa voisine, s'étale du côté du sud-est, et la forteresse de la Rabida au midi, toutes les deux ayant vue sur la mer. — La rivière d'Orgiva et tout le territoire des Alpurarras se développent dans cette enceinte, tandis que, vers l'occident, on aperçoit Velez de Benandalla, Motril et Sabebreña. »

Ainsi la ville d'Albuñol, située près de la côte du royaume de

Grenade, se trouve comprise dans cette partie du territoire que peuplèrent jadis les Bastules (*Bastuli-Peni*), comme les appelaient Strabon et Ptolémée.

« Sur ce terrain sableux, poursuit le narrateur, les bases resserrées des contre-forts forment le lit du profond torrent de *las Angosturas,* qui bientôt va confondre ses eaux avec celles du torrent d'Ahijon. — Aux Angosturas, la formation du calcaire compacte se dresse en cimes abruptes qui donnent lieu à d'affreux précipices, et entre autres à celui de l'Aigle. — Au chemin d'Albuñol, en s'avançant vers l'orient sans s'éloigner du lit de la Rambla de Albàyar, après avoir parcouru environ trois kilomètres et à l'extrémité d'un petit plateau, le voyageur se trouve tout à coup en présence d'un abîme d'une profondeur qui effraye, et où s'ouvre pourtant un sentier étroit qu'il faut descendre si l'on veut admirer la fameuse caverne des Murciélagos.

« Les berges du ravin, coupées à pic, se présentent avec leurs cent vingt mètres de chute sur le fond de *las Angosturas,* et laissent voir la sombre entrée de la caverne à cinq cents mètres du lit du ravin et soixante du plateau supérieur, d'où part, au-dessus de l'abîme, le sentier qui conduit jusque dans l'antre.

« Parmi les conditions caractéristiques de la gent des montagnes, observe ici de Góngora, se fait remarquer la passion du merveilleux; il n'existe pas dans le pays une localité notable sans sa tradition d'anciennes prouesses, de miracles ou de trésors cachés par des Maures fugitifs, ni de nids d'aigles où ces agiles montagnards n'aient mis la main.

« En 1831, Jean Martin, propriétaire de *las Majadas de Campos,* parvint à pénétrer dans la fameuse caverne, à force de courage et de persévérance. En s'avançant par les fentes des rochers, il reconnut

l'entrée formant un espace circulaire, dont plusieurs grosses roches obstruaient le passage et empêchaient de pénétrer dans l'intérieur de la gorge. — Jean Martin, voulant mettre à profit le guano de Murciélagos, accumulé depuis des siècles, le fit transporter sur ses terres, et ce déblai agrandit peu à peu le sentier qui conduisait à la caverne.

« La rencontre dans ces lieux de quelques fragments de minerai de plomb, dont l'abondance ne tarda pas à stimuler le désir de lucre des populations de ces montagnes, suffit pour qu'une Compagnie industrielle se formât en 1857, dans le but d'exploiter la grotte. Ainsi commença sa première exploration, et l'on déblayait à peine la première entrée des rochers qui l'obstruaient, lorsque s'offrit aux yeux des mineurs un évasement avec trois squelettes, dont un avait la tête ceinte d'une espèce de diadème ou cercle d'or pur (natif) au titre de vingt-quatre carats, du poids de vingt-quatre dragmes, et d'une valeur intrinsèque d'environ cent soixante francs. Don André de Urizar est aujourd'hui possesseur de ce joyau précieux et d'un prix inappréciable pour un antiquaire. » — Ce n'est pourtant, à en juger du moins par le dessin qu'en donne de Góngora, qu'une simple lame en feuille de métal battu et étendue au marteau ou sous les coups d'un instrument analogue, pour rendre cette lame plus flexible et la courber en cercle. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette trouvaille, c'est l'appréciation que ce peuple primitif faisait déjà de l'or pour décorer le front d'un chef, sans doute, ou d'un individu notable, qu'on trouva vêtu d'une tunique de peau très-habilement travaillée, et d'une qualité plus fine que celle des autres, qui portaient encore un bonnet en sparterie, rond ou en pointe, avec la partie supérieure pendante, et le tout d'un travail précieux. On trouva à côté d'autres squelettes des couteaux et des haches en pierre, des flèches à pointe

de quartz, fixées avec un mastic si dur que la hampe de la flèche se rompait plutôt que la pointe. Les armes tranchantes étaient renfermées dans des sacs en sparterie; des vases d'argile se rencontrèrent en grand nombre, et pareils à ceux qu'on recueillit à la même époque dans les anciennes sépultures du royaume de Grenade, de même que les couteaux et les poinçons en os. Il y avait encore des cuillers en bois, travaillées à la pierre et au feu, à manche très-court, et percées d'un trou pour les suspendre. La disposition des armes, les formes des ustensiles sont décrites et dessinées avec soin dans l'ouvrage de Góngora, afin qu'on puisse tirer des renseignements de l'explorateur des données certaines et décisives sur cette race d'hommes et sur ses pratiques.

Le rapport de l'Académie de Madrid fait observer l'absence de tout autre métal dans la couronne ou cercle d'or qui ornait le front du personnage cité plus haut; circonstance qui rapporterait cette nécropole à l'âge néolithique, le second des quatre qui divisent la période antéhistorique. La forme et les ornements des objets rencontrés, en pierre ou argile durcie, analogues à ceux de Long-Barrow, de West-Kermet (Witishire), l'identité des tissus de sparte avec les fragments de tissus de paille des restes lacustres de Robenhausen en Suisse, et les ustensiles en bois du même pays, la présence de divers cadavres assis, indiquent de prime abord que les grottes sépulcrales d'Albuñol et celle d'Albranchez, dont il sera bientôt question, appartiennent à la seconde époque de l'âge de pierre.

Mais n'anticipons pas, et continuons l'analyse de l'intéressante narration de notre auteur :

« Dans une autre exploration de la caverne, les mineurs rencontrèrent douze cadavres placés en demi-cercle autour d'un squelette de femme admirablement conservé, vêtu d'une tunique de peau,

ouverte du côté gauche, et attachée au corps par des courroies entrelacées. Ce squelette portait une sorte de collier en sparterie, d'où pendaient des coquilles marines et une dent de sanglier au centre.

« Dans une autre partie de la caverne, les premiers explorateurs découvrirent environ cinquante cadavres, tous chaussés de sandales, et portant une tunique défensive de sparterie, imitant une cotte de mailles. Trois de ces squelettes, séparés des autres, avaient à leur côté des petits sacs aussi en sparte, dont deux étaient remplis d'une terre noire et sablonneuse, qui pouvait provenir d'aliments carbonisés par l'action du temps. D'autres de ces petits sacs renfermaient des cheveux, des fleurs, et beaucoup de capsules de pavot et de coquilles univalves. »

Après l'énumération de ces objets divers et d'une si précieuse valeur pour la science, don Manuel de Góngora déplore avec raison les ravages des mineurs qui l'avaient précédé dans ces lieux ténébreux et exprime en ces termes ses vifs regrets :

« O trop heureux découvreurs, mais ignorant les véritables trésors que la bonne fortune vous envoie, respectez cet asile de la mort, arrêtez-vous un instant, ne payez pas un tribut à l'aveuglement du vulgaire; laissez pour quelques heures seulement, laissez la science observer et annoter un à un ces objets précieux, la position des cadavres, la coupe des vêtements, l'art céramique de ce peuple inconnu, dont les tristes restes et les ustensiles ont été conservés grâce au nitre qui suinte des parois de la grotte. Plus de quarante siècles avaient respecté cette nécropole; ne la saccagez pas, vous autres, en un jour, comme des insensés et des barbares!

« La caverne des Murciélagos aurait pu servir de livre ouvert et de facile et inappréciable lecture, mais malheureusement les mineurs ne cherchaient que les métaux; la couronne d'or les avait aveuglés,

et dans leur cupidité; ils ravagèrent tout, brisant et dispersant toutes ces précieuses reliques, vases en poterie et autres objets curieux, désarticulant les cadavres et lançant leurs vénérables restes dans les précipices des ravins. »

Ce ne fut qu'en mars 1867 que l'auteur visita la fameuse caverne : les mineurs, renonçant à chercher inutilement de l'or, s'étaient enfin bornés à exploiter le nitre. M. de Góngora explora alors minutieusement les moindres recoins de cet antre sépulcral, et en recueillit les restes délaissés : des ossements divers, des crânes, des vêtements, des armes et des ustensiles. C'est à lui que l'on doit d'avoir donné le premier plan de la grotte de Murciélagos. — « Il faut avoir un cœur de roche, dit-il, et être doté d'une imagination tout autre que celle que le ciel a dévolue à nous autres Méridionaux, pour contempler insensible cette caverne solitaire et ces éloquents vestiges des premiers temps : rochers gigantesques, profonds précipices, asiles des oiseaux de proie et des animaux féroces..... Qui donc, pour s'ensevelir dans le froid silence de la mort, peut avoir choisi ces arides et misérables lieux, quand à peine trois kilomètres le séparaient de la belle vallée d'Albuñol, et une lieue seulement des agréables bords de la Méditerranée?

« Les offrandes funéraires de ces anciens aborigènes, aux mœurs et coutumes patriarcales sans doute, étaient des plus simples, comme on a pu déjà le remarquer par les objets conservés près des cadavres. Elles consistaient en plantes sauvages, en mèches de cheveux de personnes aimées, souvenirs précieux auxquels ils joignaient des têtes de pavot, symbole du sommeil, image de la mort. »

L'auteur décrit ensuite une grotte de même genre, celle de Méciguilla, située sur un précipice, à une lieue au couchant de Sézon (Almeria). Elle fut découverte à la même époque que celle d'Albuñol;

on y rencontre aussi des squelettes humains, placés de la même manière que ceux des Murciélagos, mais avec des armes de cuivre et des vases en poterie.

« A la sortie de Grenade et en cheminant vers l'occident, dit le narrateur, on arrive à Tacón, après six lieues de marche : là, un ruisseau court du nord au sud entre des gorges escarpées et des monts couverts de pins; quelques pauvres chaumières se cachent dans ce site abrupt. Vers le haut du torrent, par des sentiers difficiles, bordés de précipices et de pentes dangereuses, on découvre une vallée entourée de grandes roches; ce sont les *Peñas de los Gitanos* (les rochers des Bohémiens), extrêmes limites de la juridiction de Montefrio. Parmi les grandes tranchées de la montagne et de ses nombreux défilés, de Góngora découvrit des ossements humains, des poteries en argile grise et des armes de pierre. Plusieurs grottes existent dans ces anfractuosités, et quelques-unes sont très-renommées parmi les populations montagnardes. — On en rencontre aussi beaucoup d'autres dans les défilés et les cavités inaccessibles sur lesquelles apparaît Zuheros, et dans plusieurs on trouve encore des instruments de pierre. L'intérieur de ces cavernes paraît avoir été modifié de main d'homme. »

Dans la cordillère qui court de Zuheros à Laderon, on remarque les grottes *del Puerto* et *Cuevas escritos,* qui méritent d'être mentionnées; mais on doit citer trois découvertes importantes, l'une faite en 1848 au *monte Itorquera,* et une autre en 1782, dans la Sierra de *Fuencaliente,* district de Calatrava, au-dessus de Montero, vers les crêtes de la Sierra Morena, qui séparent la Manche de l'Andalousie. Ce fut dans ces cavernes naturelles de Carchena, vers les cimes du mont Itorquera, que les habitants de Baena trouvèrent un tombeau entouré de pierres plates, non taillées et couvertes de singu-

liers hiéroglyphes. De Góngora donne dans son ouvrage un dessin de trois fragments de ces inscriptions, qui nous ont rappelé tout de suite celles des *Letreros* de l'île de Fer et de la Palme (Canaries), reproduites dans le premier mémoire que nous adressâmes à la Société de géographie de Paris. (*Bulletin* de février 1875.)

A Fuencaliente, Manuel de Góngora fit des découvertes encore plus curieuses, à une lieue environ à l'orient de la ville et à la base de la Sierra de Quintana, au lieu dit de *Piedra escrita*. Le pied de la montagne, formé d'une roche à grain fin, se trouve là taillé de main d'homme, et présente une sorte de frontispice de six mètres de haut sur autant de large, donnant accès dans deux excavations contiguës, larges à l'entrée et finissant en pointe. Ces niches triangulaires ont été polies sur toutes les faces, et des deux côtés, de droite et de gauche, sont représentés soixante signes hiéroglyphiques, dont notre auteur a pris quelques copies. Ces signes, tracés rustiquement avec le doigt, suivant les apparences, ont été peints à l'encre rouge bitumineuse; l'artiste a tâché d'imiter la demi-lune, le soleil, un arc et une flèche, un épi, une fleur, un cœur, un arbre, deux figures humaines et une tête couronnée. Ces représentations paraissent les essais d'une écriture hiéroglyphique, dans laquelle nous avons reconnu aussi des signes des inscriptions lapidaires des Canaries.

D'après les descriptions et les dessins de don Manuel de Góngora, à un quart de lieue du même site, dans l'endroit nommé *Batanera,* sur un rocher taillé avec art, on voit d'autres caractères peints, dont les fac-simile nous ont offert encore plus de rapprochement avec les *Letreros* de l'île de Fer; plusieurs signes sont même parfaitement identiques. — Fernandez Lopez de Cardenas a voulu voir dans les caractères de la grotte de Fuencaliente l'œuvre des Phéniciens : nous ne saurions nous ranger à son opinion, car l'usage de cette écri-

ture bizarre paraît remonter à l'époque de l'occupation des grottes sépulcrales par l'ancien peuple dont Manuel de Góngora rapporte l'existence à l'âge préhistorique. — Les inscriptions qu'on a trouvées à l'entrée de la caverne de Fuencaliente, celles de *Cerro del sol,* du territoire de Grenade, les hiéroglyphes de Velez Blanco, ceux de la grotte de Carchena et de la *Caseria de Minerva,* présentent entre eux de grandes analogies. On y remarque, il est vrai, plusieurs signes identiques avec ceux des inscriptions canariennes, mais on ne saurait les rapporter à l'écriture phénicienne ou phéni-punique. Il y a sans doute une certaine filiation entre les signes graphiques représentant des lettres ou des idées dans les fac-simile qui ont été reproduits des épigraphes ou inscriptions libyques, phéniciennes ou carthaginoises, et même dans celles que le général Faidherbe appelle numidiques. En suivant cette filiation, qu'on ne peut se refuser de reconnaître, on arrive à l'écriture berbère et aux inscriptions canariennes; on peut donc déjà entrevoir certains rapprochements, certaines analogies avec cette écriture primitive des anciens Troglodytes, qui a donné motif à cette digression. — Observons en passant que le Père *Contador de Argote* a donné des renseignements sur les inscriptions celtiques de Portugal, et que là encore on pourrait rencontrer bien des analogies avec celles dont nous nous occuperons bientôt.

Quant à la grotte de *los Letreros,* dont il est question dans l'ouvrage de Manuel de Góngora, et qui est située dans les derniers contreforts de la cardillère de la Sierra Morena, province d'Almérie, les sept inscriptions qu'on trouve à son entrée, ainsi que celles, en grande partie effacées, dont on avait couvert le sol, paraissent toutes avoir été tracées à la main d'une manière fort grossière, mais remarquable pourtant par le caractère général, comme par certaines ressemblances avec les inscriptions des cavernes dont nous avons parlé plus haut.

Les cadavres humains de cette caverne, que don Manuel de Góngora a fait connaître le premier, étaient tous couchés de côté, la face tournée vers le sud. Quatre crânes, vus de face et de profil, ont été figurés lithographiquement dans le livre dont nous analysons le texte.

Enfin une autre grotte de peu d'extension fut découverte dans ces derniers temps par des chasseurs, dans le voisinage d'un petit port qui sépare la ville de Torres de celle d'Albranchez. On y trouva divers squelettes assis en demi-cercle et armés de flèches, dont les pointes en pierre dure étaient parfaitement taillées. Les couteaux de pierre y étaient aussi très-abondants. Manuel de Góngora, qui visita cette grotte, reconnut tout de suite que tout avait été ravagé, et ne put obtenir des renseignements que des paysans des environs; il sut par eux qu'on avait trouvé dans cet antre des poteries et un squelette qui avait à ses côtés des cuillers de bois, et qui était placé dans l'attitude d'un homme qui prend ses repas.

Don Manuel passe ensuite des antiquités du peuple troglodyte à des antiquités d'un autre ordre, appartenant à une époque presque aussi ancienne, mais indéterminée quant à la date et dont les monuments qui existent encore ont un caractère propre. Les uns consistent en quelques grandes pierres brutes, et les autres en pierres taillées, monolithes parfois de forme colossale, qui sembleraient avoir été remués par des géants. — Ces monuments celtiques, d'après l'opinion des savants archéologues, appartiennent à l'époque *mégalithique*.

« Le premier monument de ce genre découvert en Espagne fut celui situé à deux lieues de Grenade, que des mineurs, entraînés par la pensée cupide de rencontrer des richesses, dit de Góngora, renversèrent sous le prétexte de déblayer cette antique construction. Il n'est resté dans le site qu'elle occupait que des grandes pierres mesurant deux mètres quarante-cinq cen-

timètres de haut sur trois mètres dix-sept centimètres de large. »

Notre auteur, qui a visité les lieux, considère ce monument celtique comme un dolmen d'environ neuf mètres de long, construit avec de grands blocs extraits des montagnes voisines. Le monticule sur lequel il est placé est bordé de grandes pierres levées.

A deux cents pas environ s'élève un autre monticule, et l'on en voit un autre pareil presque à la même distance. Il dut exister aussi de ces grands dolmens sous des tumulus semblables à celui de Dilar, que les mineurs ravagèrent aussi, et dont de Góngora donne un excellent dessin. Il cite ou décrit, en outre, plusieurs autres constructions de la même époque, dont les belles gravures illustrent son livre déjà si plein d'intérêt sous le rapport des renseignements.

« Par le chemin de fer de Sojà, dit-il, en partant de Grenade, on ne tarde pas à découvrir sur la gauche le village d'Atorfe, au pied de la Sierra de *Elvira* : en quittant la voie ferrée à Tocon, et en s'engageant dans le petit sentier qui conduit d'Illora à Alcalá la Real, on se trouve bientôt devant des monuments qui occupent un espace de plus de trois kilomètres. — Une immense formation calcaire se montre alors toute couronnée de bois ; des gorges profondes, des plateaux et des précipices accidentent ce terrain tourmenté, et en s'avançant de quelques pas vers le nord, on entre dans une région qu'habitèrent des populations celtiques.

« C'est dans la gorge *del Hoyon* qu'on admire d'abord un grand dolmen qu'un énorme térébinthe, qui a poussé à sa base, a détérioré en partie. Une autre construction du même genre s'élève dans ce site, et laisse voir sa masse imposante au lieu dit *Majadas de Herredero*. Un troisième dolmen apparaît à l'extrémité de la gorge où une petite esplanade, entourée de grandes pierres qui paraissent avoir été

apportées là par des forces inconnues, vous met en présence d'une des enceintes sacrées des druides.

« Une immense roche, que les habitants du pays désignent sous le nom de *Mortero Cortado* (mortier taillé), existe dans ces environs, et rappelle ces gigantesques représentations de la divinité des druides, de même que le rocher *del Enjambre,* dans la tranchée de Castillejos, reporte la pensée vers les grands menhirs celtiques.

« Les bases occidentales de la montagne de Castillon, de chaque côté du petit chemin qui conduit à Montefrio, sont couvertes d'anciennes sépultures, et les excavations que don Manuel de Góngora y fit pratiquer mirent à découvert des squelettes, un vase ou amphore en poterie, un pendant d'oreille en cuivre et un autre en bronze. »

L'explorateur, continuant sa relation, décrit ensuite d'autres monuments celtiques situés vers les cimes escarpées qui mènent à la métairie de Castillon. Il découvrit là de grandes pierres de plus d'un mètre carré, jointes par des crampons de métal et parfaitement taillées. — « *En poursuivant mon chemin,* dit-il, *à travers une nature titanique, car un aussi grand nombre de pierres colossales, éparses sur le sol, font penser au siècle des géants, deux de ces monolithes appelèrent mon attention et furent dessinés par don Juan de Rivas.* »

Manuel de Góngora a parcouru trois fois cette curieuse contrée avec son habile dessinateur, traversant les gorges qui s'étendent jusqu'à *Alcalá la Real.* Il s'arrêta à trois quarts de lieue de cette ville, à l'endroit appelé *Piedra de Cayaba,* où l'on voit les pierres mobiles de Luque. Il cite à cette occasion les constructions cyclopéennes du château d'Ibros (*Castillo de Ibros*), dans le district de Baeza, formant d'immenses assises de trois mètres soixante centimètres de long sur un mètre soixante-trois centimètres de large. Ces ouvrages gigantesques, dont il a donné les photographies dans son livre, nous ont

paru appartenir à l'époque mégalithique, à laquelle nous avons rapporté aux Canaries les ruines de la grande muraille du château de Zonzamas, à Lancerote.

Revenant aux monuments celtiques d'Espagne, de Góngora décrit celui de *Toyo de las Viñas,* à l'extrémité occidentale du long plateau coupé par les eaux du Guadia et du Guadiana Menor. Les murs de ce dolmen se composent de neuf énormes pierres. Toutes les autres constructions de ce genre qu'on voit dans ces parages (*Cuesta de Conejo*) sont circulaires. — « *La race qui ensevelit ses morts dans ces gigantesques monuments,* dit le narrateur, *de même que les laboureurs de la contrée, dut préférer pour habitations les grottes voisines, ouvertes dans une couche de craie qui s'appuie sur des strates de conglomérats.* »

Un grand nombre de dolmens existent aussi dans la plaine de *los Eriales,* vaste nécropole d'une race éteinte. De Góngora y a déterré des poteries, des crânes humains, des objets en cuivre et en bronze. Beaucoup de ces monuments funéraires sont en partie détruits.

A trois lieues environ de la métairie de *los Olivares,* après avoir dépassé les bains de *Gorafe,* au site *del Hoyo de la Cueva,* s'offrit encore à la vue de l'explorateur un autre groupe de dolmens appelés les *Tombeaux des Gentils.* Trois des principaux sont figurés dans son ouvrage, et les crânes extraits de ces monuments ont été exactement photographiés.

« Tous ces dolmens, observe de Góngora, sont presque enterrés et ne ressortent qu'à moitié du sol; leur entrée n'est accessible que par un étroit couloir formé de grandes pierres, comme celui de *las Ascencias;* ils sont pour la plupart de forme quadrangulaire, et leur sol est pavé de pierres plates imitant des dalles. Tous les objets qu'on trouve dans l'intérieur sont en pierre ou en cuivre; les cadavres y sont placés

par couches horizontales avec de petites pierres près de la tête. Il est probable que ces dolmens, à une époque reculée, furent cachés sous des tumulus. »

A la vue de ces antiques monuments, de tous ces restes précieux de tant de gens dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, Manuel de Góngora se demande : — « Quels étaient ces hommes qu'on enterrait ainsi avec tant de soin? Étaient-ce les populations primitives ou bien des conquérants? Quelles relations existait-il entre ceux qui élevèrent les monolithes de Dilar, des Gitanos, de Ibros, et ceux ensevelis et cachés pendant tant de siècles dans les cavernes sépulcrales d'Albuñol et d'Albranchez ? »

Ces questions, restées sans réponse, suggèrent au consciencieux auteur des *Antiquités de l'Andalousie* une idée originale qui ne laisse pas d'avoir son à-propos :

« Je voudrais suivre, dit-il, le conseil de Vitruve, qui, en donnant les règles de la construction des murailles, recommande avant tout de creuser jusqu'au sol ferme, et de remplir le vide de matériaux bien solides. Quant à moi, je ne pourrai suivre le conseil de Vitruve pour le modeste édifice que je voudrais élever. Il ne me sera pas donné de rencontrer un sol ferme dans cette entreprise difficile : les matériaux dont je voudrais cimenter les bases manqueraient de solidité. Il est vrai que l'architecte d'Auguste avoue qu'en fait de matériaux à choisir, il ne peut établir aucune règle fixe, car ces matériaux ne se rencontrent pas partout où l'on voudrait. »

C'est pour ces motifs que don Manuel de Góngora fait appel aux raisonnements et aux opinions, qui, sans se contredire, pourront permettre d'établir un système qui donne des explications satisfaisantes là où l'examen des faits observés et les renseignements de

l'histoire laissent des vides qu'on ne peut combler d'une autre manière.

L'Académie royale d'histoire de Madrid n'a pas manqué de faire ressortir dans son rapport toute l'importance de cette seconde partie des savantes recherches de don Manuel de Góngora :

« ..... Il est une autre classe de monuments, dit-elle, qui ont été l'objet des recherches de notre archéologue ; ce sont les monuments celtiques qui abondent dans le royaume de Grenade. Don Manuel de Góngora a visité onze localités différentes, et a pu admirer les énormes pierres qui forment des chambres sépulcrales pareilles à celles des antiques constructions éparses de loin en loin, et en petit nombre, depuis les bords de la Baltique jusqu'au détroit de Gibraltar, et de l'Hindoustan jusqu'à l'Irlande. La plupart de ces monuments mégalithiques n'étaient pas restés ignorés, mais de Góngora a voulu les faire connaître tous. Il y a parmi eux plusieurs dolmens remarquables par leurs grandes dimensions, entre autres celui de *las Ascencias,* qu'on peut comparer au dolmen de Chún, en Cornouailles. — Le territoire de Baza, en Espagne, abonde aussi en pierres celtiques qui rappellent celles de Landáoude, dans la Bretagne française..... Ce qui frappe le plus dans ces découvertes, dont de Góngora a donné des dessins parfaits, ce sont les grands monolithes, taillés avec beaucoup d'art, qu'on rencontre aux rochers de *los Gitanos,* réunis deux à deux et formant une espèce de toit comme les grandes pierres de Hertha, dans l'île de Rugen, et du tumulus de la forêt de Vernaud-Dessous, en Suisse. — Appelons aussi l'attention sur ces ustensiles en cuivre pur, si rares dans notre vieille Europe, car seulement en Hongrie et en Irlande on a trouvé quelques anciennes armes de ce métal, qu'on pouvait travailler au marteau.

« Une autre particularité due au zèle de l'infatigable explorateur,

c'est ce champ de sépultures, à une lieue de Baza, constructions pélasgiques très-remarquables. — Quant au peuple qui éleva ces constructions, don Manuel de Góngora ne donne que des hypothèses, en se rapportant aux écrivains accrédités qui ont parlé de la succession des races dans la péninsule Ibérique. On savait que les Celtes, qui vinrent les derniers, entrèrent en lutte avec les Ibères, que notre auteur assimile à la race bastitane de la Bétique, dont les derniers descendants seraient les Vascongades. Il pense que les restes des populations ensevelies dans la grotte d'Albuñol appartiennent à une race antérieure à l'ibérique ou bastitane, et à la celtique des dolmens et tumulus du royaume de Grenade. »

Cette œuvre vraiment remarquable se termine par un aperçu des différents peuples qui dans leurs migrations lointaines vinrent envahir l'occident européen et se superposèrent à ceux qu'ils firent disparaître, ou bien avec lesquels ils s'allièrent. Dans cette partie de son livre, l'auteur fait preuve de beaucoup d'érudition, en citant les historiens les plus recommandables, et l'on doit lui savoir gré d'avoir présenté dans un ensemble concis tout ce qui pouvait servir de guide dans la grande question de l'origine des races.

En terminant cette analyse de l'œuvre dont Manuel de Góngora a doté l'Espagne et le monde savant, nous expliquerons les motifs qui nous ont porté à commencer cette introduction par les antiquités de l'Andalousie, dont la découverte est venue dévoiler dans un immense passé l'existence d'un peuple resté ignoré dans les cavernes sépulcrales de l'antique Ibérie, où ses restes, cadavres, armes, ustensiles et vêtements, s'étaient conservés depuis des siècles. — On a vu qu'à cette découverte venait se joindre celle de constructions gigantesques, de dolmens et de monuments d'un autre âge, élevés par une race

d'hommes que nous croyons postérieure à celle des Troglodytes, et dont la présence nous signale tout d'abord une autre domination et un état de civilisation plus avancé. Nous avons fait remarquer que ces deux peuples, par les inscriptions rencontrées à l'entrée des cavernes et sur les monuments, possédaient déjà une écriture, ou du moins des signes graphiques pour fixer leurs pensées et leurs souvenirs.

Nous allons retrouver maintenant les traces de ces anciennes populations en Afrique et jusque dans les îles Canaries, à une époque dont l'histoire n'a jamais fait mention, et où les unes comme les autres ont laissé des souvenirs de leur existence, des preuves de leur passage, des indices de leur origine et des témoignages de leur postérité. Le premier peuple se révèle dans cet archipel atlantique par les mêmes soins d'ensevelissement dans les grottes naturelles et le plus souvent presque inaccessibles, par les mêmes ustensiles, les mêmes ornements; des constructions qui paraissent remonter à l'époque mégalithique nous signalent la présence du second dans ces mêmes îles, aux temps préhistoriques.

Ces coïncidences, observées dans deux régions différentes, séparées par la mer, sont bien dignes d'attention : elles décèlent sinon une identité, du moins une grande analogie entre deux races qu'on peut tout de suite appeler autochthones, bien que rien ne prouve l'origine de la première, et qu'on ne puisse constater l'invasion de la seconde dans la même contrée que par les monuments qu'elle a laissés de son passage.

Telles sont les considérations que nous avons voulu présenter à ceux qui liront ces annotations, afin qu'en leur faisant connaître d'abord la race primitive dont un observateur aussi consciencieux

que don Manuel de Góngora a traité dans son ouvrage, ils puissent juger ensuite, d'après nos comparaisons, des ressemblances et des rapprochements les plus remarquables, sous les rapports anthropologique et ethnographique, avec le peuple dont il sera question dans nos *Antiquités canariennes*.

S. B.

ANTIQUITÉS
CANARIENNES



NOTIONS PRÉLIMINAIRES

I

Don Manuel Osuna Saviñon, auteur canarien de ce siècle, commença, de 1844 à 1845, un travail remarquable sous le modeste titre d'*Abrégé de l'histoire de Canaria*[1] : nous sommes redevable de la communication d'un grand fragment de cet ouvrage à notre intelligent et studieux ami don Augustin Millares, auteur lui-même d'un grand mérite, et à l'érudition duquel nous avons eu souvent recours pour tout ce qui se réfère aux anciennes chroniques de cet archipel[2].

Osuna avait divisé son *Abrégé* historique par époques, dans les-

[1] *Compendio de historia de Canaria*, par DON MANUEL OSUNA SAVIÑON, *Las Palmas*, 1844 à 1845. Il n'a été imprimé que quelques livraisons de cet ouvrage, qui n'arrivent qu'à la page 104.

[2] DON AGUSTIN MILLARES a publié en 1861, entre autres ouvrages et compositions littéraires, une *Histoire de Canaria* fort remarquable, et dans laquelle nous avons puisé d'importantes notions.

quelles il exposait successivement les connaissances acquises, dès les temps les plus reculés, sur les îles Canaries, leurs populations et leurs relations avec les autres nations du globe. — Malheureusement, l'*Abrégé* d'Osuna est resté inachevé, par suite de la mort prématurée de son auteur; mais un passage écrit avec beaucoup de verve, dans l'introduction du premier chapitre, a particulièrement fixé notre attention, et nous n'avons pu résister au désir d'en donner ici une traduction libre :

« ..... Homère apparaît neuf siècles après Moïse, et l'idée mère de la géographie vient se concentrer sur le bouclier d'Achille, comme la carte la plus antique du monde. L'Océan, semblable à un grand fleuve, entoure le disque de cette terre homérique, dont le cercle est divisé par le Pont-Euxin, la mer Égée et les deux portions de la Méditerranée orientale et occidentale, auxquelles Anaximandre donna plus tard les noms d'Europe et d'Asie.

« L'occident de cette singulière mappemonde n'appartenait pas à un monde réel; Homère y avait placé l'île flottante d'Éole et les îles enchantées de Circé et de Calypso, et près de l'entrée de l'Océan, la région des malheureux Cimmériens, qui vivaient dans les ténèbres, puis les Champs Élyséens, l'asile du bonheur. — La description de toutes ces contrées, embellie par les couleurs d'une poésie harmonieuse, put influer sur la marche de la géographie ; pendant longtemps on lui porta respect, et à mesure que de nouvelles découvertes s'opéraient vers l'occident, on les identifiait avec les terres imaginaires du poëte de l'*Odyssée*. Ainsi voyons-nous, quelques siècles après, les Grecs se persuader d'avoir retrouvé leur Circé sur les rives de Tartesse, et les géographes romains reconnaître les Champs Élyséens dans ces îles atlantiques auxquelles ils donnaient le nom de *Fortunées*..... »

I

Nous avons nous-même rappelé, dans la première moitié de ce siècle, que les plus anciennes notions sur la chorographie de ces îles se perdaient au milieu des allégories des temps fabuleux; qu'il nous soit donc permis de reproduire ici quelques-unes des considérations que nous émîmes alors[1].

« ..... Les dialogues de Platon fixèrent l'attention de l'antiquité sur la fameuse Atlantide, et ajoutèrent une fiction de plus aux vieilles traditions des temps anciens. On était remonté jusqu'aux siècles les plus reculés, aux dernières époques géologiques, pour reconstruire ce vieux monde, que le philosophe grec ne semblait avoir créé que pour l'abîmer sous les flots. Sans nous arrêter aux conjectures qu'on peut déduire de cette grande catastrophe, nous prendrons notre point de départ d'une époque plus positive, nous bornant à citer les diverses phases de cette chorographie des premiers âges, à laquelle se trouve liée la connaissance du groupe des Fortunées.

« Les îles qu'on appela tour à tour Atlantides et Hespérides, Élyséennes ou Fortunées, ont donné lieu à plus d'un commentaire. Ces différentes dénominations établissent des époques distinctes, et dépendent probablement de l'interprétation des peuples suivant leurs

[1] *Histoire naturelle des îles Canaries,* tome II, introduction. Paris, 1839.

croyances religieuses et la portée de leurs connaissances géographiques.

« Les allusions allégoriques constituent le caractère dominant de la première époque, dans laquelle on doit comprendre les traditions fondées sur une théogonie contemporaine, sinon antérieure aux temps historiques : — Atlas, souverain de cette vaste région africaine qu'on a appelée ensuite la Mauritanie, donne son nom à la chaîne de montagnes qui parcourt son empire, à la partie de l'Océan qui l'avoisine, et à cette terre antique d'où il était venu. Les mythologues lui font épouser Hespéride, et les sept filles qui proviennent de cette union sont appelées indistinctement Atlantides ou Hespérides, dénominations que par allusion on a appliquées aux Fortunées. — Dès le commencement de cette époque, figure un être mystérieux, l'Hercule phénicien, à la fois conquérant et civilisateur. Les Grecs attribuèrent ensuite à leur Hercule les hauts faits du demi-dieu qui présidait à l'opulente Tyr; leurs poëtes chantèrent ses travaux : les filles d'Atlas arrachées à l'esclavage, le mont Calpé séparé d'Abyla, l'Océan envahi, et les pommes d'or du jardin des Hespérides ornant le triomphe des héros victorieux, etc. — On a tenté d'interpréter ces fictions en s'appuyant d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais les différentes opinions n'ont fait qu'accroître nos doutes et rendre plus obscures les anciennes traditions.

« La seconde partie de l'époque que nous signalons remonte peut-être à plus de quatre mille ans avant notre ère; l'ordre des événements paraît mieux établi, et à défaut de documents authentiques, les renseignements fournis par la tradition et recueillis par des écrivains dignes de foi semblent accréditer des faits qui rentrent dans le domaine de l'histoire. Ce sont d'abord les grandes expéditions des peuples d'Orient, dans lesquelles figurent les Pélasges de la Grèce et

de l'Italie, les Étrusques, mêlés aux peuples de la Libye, aux Ibères, aux Ligures, aux Rhodiens, et à d'autres nations de la haute antiquité; les Phocéens, les Phéniciens participent aussi à cette grande entreprise. On cherche à fonder des établissements utiles et à unir les peuples par le commerce et la civilisation. Les vaisseaux de Tyr s'élancent dans des mers jusqu'alors inconnues, pénètrent au delà des colonnes d'Hercule, pour aborder aux Purpuraires et s'y procurer de riches teintures; d'autres vont chercher l'étain aux îles Cassitérides. La grande colonie phénicienne, Carthage, fille de Tyr, profite de l'élan imprimé à la navigation pour étendre sa puissance, et tandis qu'une de ses flottes, commandée par Himilcon, sort de la Méditerranée pour pénétrer dans la mer du Nord, une autre, guidée par Hannon, descend l'Atlantique et revient après cinq ans déposer son périple dans le temple de Saturne. — Au quatrième siècle avant notre ère, Pytheas, le hardi explorateur de Thulé, s'avance dans la mer du Nord, presque sous le cercle polaire, et Euthimène, son élève, parti comme lui de l'antique Messalie, longe la côte de l'Afrique occidentale et parvient, dit-on, jusqu'à l'équateur.

« Dès cette époque, l'attention dut naturellement se porter sur cette vieille terre d'Atlas et des Hespérides, dont on contait tant de merveilles; ces îles Fortunées, qu'on disait situées à l'extrémité du monde, furent visitées sans doute plusieurs fois dans ces lointaines explorations. Quoique les documents historiques nous manquent, il est probable que les Carthaginois établis à Gadès abordèrent dans ces contrées; mais peut-être, comme l'observe Diodore, entrait-il dans la politique de cette nation ambitieuse de cacher au monde ses relations commerciales, afin de se réserver un monopole exclusif. »

III

Ainsi, aux premiers temps de la vie sociale, on voit l'amour du merveilleux se refléter dans les traditions fabuleuses des peuples chez lesquels prirent naissance ces préludes de l'histoire, et quand la civilisation commença à étendre par le commerce des relations plus suivies entre les nations, la chorographie historique resta longtemps encore le dépôt commun de toutes les traditions populaires. « La vanité des hommes, comme on l'a dit, créa des monuments imaginaires ; l'ignorance supposa des zones brûlantes, des abîmes sans fond et des fleuves sans limites. Ce qu'on ne pouvait expliquer fut attribué à un pouvoir surnaturel. »

Durant cette période d'incertitude et de ténèbres, les systèmes chorographiques durent se ressentir de l'ignorance des temps ; chaque peuple voulut se placer au centre du globe, que les Grecs reconnaissaient dans le mont Olympe, et la terre était considérée comme un vaste disque, que l'Océan entourait de toute part.

Les Hébreux, qui se crurent appelés dans cet ancien monde à révéler aux hommes les mystères de la création, n'étendirent guère les connaissances géographiques au delà du Caucase au nord, de l'archipel de la Grèce à l'ouest, et de la Perse à l'est; ce qu'ils connurent des annales des Chaldéens, des Babyloniens, des Égyptiens et des peuples de la Libye est bien vague, et les renseignements écrits des Phéniciens et des Carthaginois ne sont pas parvenus jusqu'à nous, car on ne possède de ces deux nations aucun document historique, ni

même aucune œuvre littéraire, si ce n'est quelques inscriptions fort douteuses.

Jusqu'à la chute du colosse romain, la science géographique n'avait fait encore que bien peu de progrès : ce n'était que par la grande navigation qu'elle aurait pu s'accroître; mais ce peuple, dominateur et conquérant, ne fut ni explorateur ni commerçant. Après la révolution qui changea la face du monde, en substituant la puissance et l'ignorance des Barbares à la civilisation, disons mieux, à la corruption qui amena la décadence, la lumière qui avait commencé à briller sur le monde antique s'éteignit pour longtemps, et l'humanité eut à gémir sous le joug de l'ignorance, de la superstition et du despotisme.

IV

Après la troisième guerre punique, lorsque Rome eut écrasé la puissance de Carthage, les îles d'Occident restèrent oubliées pendant des siècles. Quatre-vingt-deux ans seulement avant notre ère, l'histoire mentionne de nouveau l'archipel des Fortunées, et de nouvelles explorations viennent établir une autre époque chorographique. — Les armées romaines étaient en Espagne, où les dissensions politiques les avaient divisées en deux camps; mais Sertorius tenait encore en balance les destins de la République. Le sénat, qui l'avait proscrit, venait d'envoyer contre lui une flotte puissante, et le préteur rebelle se mit en mer avec la sienne pour combattre celle qu'on lui opposait; mais la tempête, qui dispersa ses vaisseaux, le força de se réfugier

dans de petites îles de l'Océan. Cette circonstance a fait croire à l'historien Florus[1], qui écrivit à une époque déjà lointaine de ces événements, que le général romain avait été poussé jusqu'aux Fortunées. D'autres écrivains, adoptant en partie cette opinion, ont pensé qu'il était question de Madère et de Porto Santo[2].—Une autre version semble pourtant plus probable; c'est celle de Plutarque, qui fait revenir Sertorius aux bouches du Betis, où des marins lusitaniens lui parlent des heureuses contrées dont le biographe grec nous a laissé la description :

« Ces îles s'appellent Fortunées, dit-il; elles sont rafraîchies par des vents agréables et arrosées par des pluies alternantes; leur sol fécond pourvoit abondamment aux besoins d'un peuple qui passe sa vie dans une douce oisiveté. Rien n'altère dans ce climat la tranquillité de l'atmosphère; le vent du midi, en arrivant dans ces heureuses contrées, y est déjà amorti par le vaste espace qu'il a parcouru, et malgré que les brises de la mer y apportent des nuages, la terre n'est seulement humectée que par une rosée bienfaisante. On assure que ces îles sont les Champs Élyséens, séjour des âmes heureuses, qu'Homère a tant célébrés dans ses vers, et cette opinion s'est répandue même parmi les nations les plus barbares. » (PLUTARQUE, *Vie de Sertorius*.)

Satius Sebosus, qui écrivit quelques années après Florus, donna des renseignements encore plus précis, et nomma cinq îles du groupe; mais des notions plus étendues, fournies par Pline (liv. VI, ch. XXXII) sur les anciennes Fortunées, et relatives à une expédition envoyée dans cet archipel par le roi Juba de Mauritanie, éclairèrent

[1] A. J. FLORUS, *Histoire romaine,* tome III, ch. XXII. On croit que cette histoire fut écrite sous l'empereur Adrien.

[2] RUAN, *Histoire générale de Cordoue,* ch. XXIV, p. 308.

davantage sur leur véritable situation et sur leur nature. On doit regretter que les renseignements de cet historien célèbre se soient réduits à un simple fragment d'une relation sans doute plus détaillée. Toutefois, il ressort du rapport des envoyés de Juba qu'il existait à cette époque des ruines d'édifices dans l'île de Canaria, et plusieurs siècles après, Bontier et Leverrier, les chapelains de Jean de Bethencourt, ont parlé aussi dans leur chronique de la conquête de ces grandes constructions[1]. Malgré les doutes que nous ont laissés les vagues indications de Pline sur le véritable état des Canaries à cette époque déjà lointaine, puisque l'expédition ordonnée par le roi mauritanien eut lieu sous le siècle d'Auguste, les renseignements de l'historiographe latin nous ont fourni néanmoins un document des plus précieux sur les Fortunées. Pline ne fait pas mention d'habitants; mais l'intérieur du pays était-il aussi désert que les côtes? — Les populations du littoral ne pouvaient-elles pas s'être enfuies à l'approche des Mauritaniens? — Et que doit-on conclure à cet égard du silence de l'histoire? — Telles sont les questions qui se présentent naturellement à l'esprit quand on lit avec attention le passage de Pline, dont nous avons reproduit le texte original dans nos premières études sur l'archipel des Canaries[2]. Si Pline n'a pas fait mention d'habitants, rien ne prouve cependant qu'il n'en existait pas, et il faut croire que les quelques lignes parvenues jusqu'à nous ne résument pas tout le rapport des envoyés du prince africain. Cet argument ne suffit pas, il est vrai, pour résoudre la question, mais d'autres inductions, et même des preuves irréfutables, que nous

[1] *Découverte et conqueste des Canaries,* p. 72.
[2] *Histoire naturelle des Canaries,* note 1, 1re partie, p. 7.

exposerons dans le cours de ces annotations, nous assurent que ces îles étaient habitées depuis longtemps avant cette époque par une antique race; qu'il nous suffise donc d'observer pour le moment que les explorateurs mauritaniens rencontrèrent dans l'île de Canaria des chiens de grande taille; or, ces chiens devaient servir à la garde des troupeaux, et les troupeaux font naturellement supposer des bergers.

Si l'on s'en tient aux renseignements donnés par Florus, il est acquis pour l'histoire des progrès de la géographie que le récit séduisant des Lusitaniens sur la fertilité du sol et la douceur du climat de ces îles d'Occident fit désirer à Sertorius d'y chercher un refuge contre la mauvaise fortune; mais les circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet. Ainsi ces îles, par leur antique renommée, semblaient promettre le bonheur même à ceux que le sort avait trahis. Les Romains avaient adopté les croyances religieuses des Grecs, et ce beau nom de Fortunées, qui avait traversé les siècles, parlait toujours à l'imagination.

Les notions de Ptolémée sur la position géographique de ces îles n'ont guère illustré les renseignements de Pline; ses tables et ses cartes, reproduites dans divers ouvrages[1], d'après des manuscrits grecs ou latins, nous ont fourni les premiers documents graphiques sur les archipels de l'Afrique occidentale; mais la singulière disposition des îles Canaries, relativement à leur gisement respectif, indiqué du nord au sud, en les plaçant successivement sous un même méridien, les unes à la suite des autres, prouve que l'astronome d'Alexandrie n'eut pas connaissance de la révélation de Pline, car l'itinéraire des envoyés de Juba l'eût empêché de commettre une pareille erreur.

[1] PTOLÉMÉE, *Géographie* (édit. princ., Venise, 1486). Voir BORDONE, *Isolario,* Venise, 1528; et GOSSELIN, *Recherches sur la géographie*, tom. Ier.

V

Ces Fortunées, perdues et retrouvées à diverses époques, ces îles que Juba avait décrites et que Ptolémée avait signalées, restèrent oubliées pendant bien des siècles. L'histoire ne nous dit pas si vers l'an 800 les descentes des pirates normands s'étendirent jusqu'aux Canaries, et à quelle époque il faut faire remonter la présence des Arabes dans ces îles, car pour nous, bien que l'existence de très-anciennes populations de race sémitique soit constatée par l'examen anthropologique de beaucoup de crânes rencontrés dans les tumulus de Canaria et dans une des cavernes de l'île de Fer, le fait important de la présence d'Arabes à la Grande Canarie n'est mentionné dans des documents historiques qu'à partir de l'année 999 de notre ère (334 de l'hégire).

Un capitaine arabe nommé Ben-Farroukh, stationnant sur la côte de Portugal pour la surveillance de ce littoral, ayant été excité par le récit de navigateurs lusitaniens sur l'archipel des Fortunées, se dirigea vers ces îles et aborda à Canaria. Sa relation est extraite d'un manuscrit original d'Ibn-el-Kouthiáh, conservé, dit-on, à la Bibliothèque de Paris, sous le n° 13, traduit par M. Étienne en 1844, et reproduit par don Manuel Osuna Saviñon dans l'abrégé historique que nous avons cité.

Ce fut à la tête de cent trente hommes que Ben-Farroukh débarqua sur la côte de Gando, dans un petit port auquel les géographes arabes ont donné son nom. L'île, à cette époque, était couverte de forêts, et

les explorateurs furent reçus en arrivant par des Arabes, leurs compatriotes, qui vivaient, paraît-il, en bonne harmonie avec les Canariens, et qui provenaient d'expéditions antérieures d'Arabes navigateurs, que des circonstances que nous ignorons avaient amenés dans le pays. Ces Arabes conduisirent Ben-Farroukh à Galdar, chez le *guanartème* Guanariga, où l'étranger fut accueilli dans la résidence du prince, entouré de ses *guayres* (conseillers). — L'aventurier feignit d'avoir été envoyé auprès du guanartème par le calife Abd-el-Meluk pour solliciter son alliance et son amitié, et Guanariga montra sa satisfaction au prétendu ambassadeur, en faisant orner sa demeure avec des palmes et des fleurs. Il lui offrit de grands approvisionnements de bestiaux, de fruits et d'orge torréfiée (*gofio*).

De Canaria, Ben-Farroukh se dirigea à l'occident vers l'île de Ningaria (*Nivaria*), Ténériffe, sans doute; puis passa à une autre qu'il appela *Irmonia,* et deux autres ensuite, *Aprositos* et *Hero*. Se dirigeant de là à l'orient, il découvrit *Capraria* et *Pluitana*.

Osuna, le premier auteur canarien qui ait mentionné le manuscrit arabe traduit par Étienne, n'en a donné qu'un extrait, qui nous fait regretter de ne pas connaître la relation entière du narrateur, car on s'aperçoit tout de suite, par la réception hospitalière que reçut Ben-Farroukh, par les manifestations bienveillantes qui lui furent faites, et par les ravitaillements qu'on s'empressa de lui offrir, que les mœurs et coutumes des habitants de ces îles, de ceux de Canaria du moins, étaient, plus de cinq siècles avant la conquête, déjà les mêmes qu'on les retrouva à l'arrivée des Français de Normandie et des Espagnols. Le nom du prince de Galdar, *Guanariga,* qui accueillit les Arabes, est tout à fait guanche. On peut déduire en outre de quelques autres particularités de la relation recueillie par Ibn-el-Kouthiáh, historien arabe de Cordoue, que, vers la fin du dixième siècle, les Canaries

étaient habitées par diverses tribus gouvernées par des chefs ou magnats; que la population de Canaria était celle chez laquelle l'état social paraissait le plus avancé, puisque les étrangers étaient reçus avec bonté dans cette île; qu'il y avait là une forme remarquable d'institution sociale, et que l'agriculture et quelques industries primitives s'y étaient plus perfectionnées que dans les autres îles.

VI

En 1170, le schérif Abou-Abdallah el-Edrisi, qu'on surnomme le géographe de Nubie, fit mention de trois nouvelles îles de l'Afrique occidentale. Cet auteur raconte que, vers l'an 1147, époque de l'expulsion des Maures du Portugal, des aventuriers, qu'il appelle les *Maghrourins,* partirent de Lisbonne et furent portés par les vents vers les îles de *Schirrham* et *Sciarram,* séparées de la côte de Mauritanie par un petit bras de mer. Ces terres, dit-il, étaient peu distantes de *Capraria,* l'île des Chèvres. Cette circonstance semblerait signaler les îlots de Graciosa et d'Alegranza, qui avoisinent Lancerotte, ou mieux peut-être cette île même et Fortaventure, peu éloignée de Canaria. Mais on ne saurait déduire rien de bien certain de la relation d'Edrisi; il est à remarquer seulement que cette expédition eut lieu à l'époque où les Arabes conquérants étaient presque seuls dépositaires des sciences; l'*Almageste,* ce guide astronomique, leur était déjà connu depuis le neuvième siècle, et les Maures d'Espagne et de Portugal avaient été renseignés sur les îles Fortunées, qu'ils appelaient *Djâzyr al-Khalydáh* (îles Heureuses).

Le goût des expéditions maritimes à la recherche de nouvelles terres ne pouvait tarder de se répandre dans la péninsule Ibérique. Dès le milieu du huitième siècle, sous le califat d'Aderames (*Abd el-Rahman*), qui régna en Espagne et en Portugal, la marine arabe avait pris un grand développement; pourtant l'histoire n'avait enregistré avant le voyage des Maghrourins, vers 1147 de J. C., aucune entreprise remarquable, si ce n'est celle de Ben-Farroukh, exécutée cent quarante-huit ans auparavant (en 999). Ainsi nous ne savons rien ou bien peu de chose, en ce qui concerne les Canaries, des événements antérieurs à cette date. Les expéditions qui se succédèrent, après celle rapportée par Edrisi, nous montrent les habitants de ces îles africaines toujours en garde contre les pirates d'Europe, surtout à Lancerotte et à Fortaventure, dont les populations étaient déjà affaiblies par de fréquentes invasions.

En 1291, nous voyons les Génois franchir le détroit de Gibraltar et aborder aux Fortunées.

Vers le milieu du quatorzième siècle, sous Alphonse IV de Portugal, le Florentin *Angelino da Tegghia* partit de Lisbonne, le 17 décembre 1341, pour visiter les Canaries, et son voyage est cité comme une découverte (*De insulis reliquis ultrà Hispaniam in Oceano noviter repertis*). Nous avons rendu compte de cette expédition longtemps ignorée en donnant les premiers une traduction française de la relation du pilote génois *Nicoloso da Recco*[1].

En 1344, le pape Clément VI, par sa bulle du 15 novembre, investit don Louis de la Cerda, petit-fils d'Alonzo le Sage, de la couronne des Canaries, sous le titre de *prince de la Fortune,* moyennant un tribut à l'Église de *quatre cents florins de bon or;* « prétention ridicule, a dit

[1] Voir *Histoire naturelle des Canaries*, 1840, tome Ier, 1re partie, p. 22 à 35.

un auteur; le Pape se croyait alors exclusivement autorisé à répartir les pays barbares, comme on appelait ceux en dehors de la chrétienté, et prétendait que l'héritage de la terre n'était réservé, par droit de primogéniture, qu'à la race européenne, qu'on considérait comme l'aînée dans l'ordre de la création ».

A la fin du même siècle, quelques autres expéditions d'aventuriers avaient eu lieu; Viera cite la relâche de Martin Ruiz d'Avendaño à Lancerotte, en 1377, alors que le prince Zonzamas gouvernait dans cette île, et la présence à la Gomère d'un navire de Galice. Ces tentatives répétées furent comme les préludes de la conquête des Canaries.

Enfin, en 1402, un noble baron, messire Jean de Bethencourt, abandonne son vieux manoir de Normandie, et se présentant à son tour dans la carrière ouverte aux aventuriers, s'avance *sur la mer océane pour s'enquérir de pays nouveaux,* et sous le prétexte d'aller convertir des idolâtres, commence alors une de ces croisades d'Occident provoquées par le fanatisme et la rapine.

VII

Le docteur don Gregorio Chil a commencé en 1876 la publication d'un ouvrage considérable sur les îles Canaries, qui s'imprime à *las Palmas* (*Canaria*), sous le titre d'*Études historiques, climatologiques et pathologiques des îles Canaries*[1].

Nous ne saurions encore former un jugement sur cette œuvre, dont

[1] *Estudios históricos, climatológicos y patológicos de las islas Canarias,* por don Gregorio Chil y Naranja, doctor en medicina y cirurgia, etc., grand in-4°, espagnol. *Las Palmas, Gran Canaria,* 1876.

il n'a paru jusqu'à ce jour que quarante-huit livraisons, qui ne terminent pas même le premier volume. Ce que nous en avons lu accuse un travail de recherches très-intéressant et bien coordonné. L'auteur, du reste, a déjà fait ses preuves; son érudition en matières historiques est bien connue, et on a pu en juger par les mémoires qu'il a lus au Congrès scientifique de Lille, en 1874; à celui des Américains, à Nancy, en 1875, sur l'*Atlantide* de Platon; et au Congrès de Nantes, sur la religion des anciens Canariens, et sur l'âge de la pierre polie.

Dans la grande préface et l'introduction de l'ouvrage, le docteur Chil donne un aperçu général des différentes époques géologiques : les temps préhistoriques forment un premier livre, qui comprend l'âge de la pierre polie, et les temps protohistoriques composent un second livre, divisé en plusieurs chapitres consacrés à Platon, à Théopompe de Chio et à Plutarque, sous le rapport des notions que ces philosophes ont pu avoir des anciennes Fortunées. L'auteur y traite des îles des Sept-Cités (*las Siete Ciudades*), de l'Antila, de *la Man satanaxio,* de l'île de Brazil, de celle de Maida, de l'île Verte, et en dernier lieu de San Borondon. — La Terre et l'Océan, les Champs Élyséens et la légende chrétienne forment les derniers chapitres du second livre, dont Homère occupe seul une bonne part; puis viennent les Phéniciens, les Israélites, les Égyptiens, les Perses, les Carthaginois et les Marseillais. — Le troisième livre commence aux temps historiques et forme une sorte d'introduction à l'époque comprise depuis Juba jusqu'à Jean de Bethencourt. Les deux premiers chapitres de ce livre sont réservés à Pline et à saint Avite (*san Avito*), qui prêcha la foi à la Grande Canarie et y fût martyrisé l'an 106 de J. C. — « *J'aurais peut-être laissé de côté ces traditions,* dit à ce sujet le docteur Chil, *si je n'avais pris en considération le caractère de ces* ÉTUDES, *dans les-*

quelles j'ai voulu ne rien omettre de ce qui se réfère à l'histoire des îles, pour merveilleuse et incroyable qu'elle paraisse[1]. »

Dans cette première époque des temps historiques figure san Brandon, ce moine irlandais du sixième siècle de l'ère chrétienne, dont l'élégante et savante plume de notre regrettable ami d'Avzac a retracé les pérégrinations. L'auteur y traite tour à tour des Arabes, de Thedisio Doria, d'Ugolino Divivaldo et de son frère Guy de Boccacio, du prince de la Fortune, de Jaime Ferrer et d'autres personnages dont il est question dans des expéditions dirigées sur les Canaries. Enfin Jean de Bethencourt vient terminer cette première époque et inaugurer la seconde, qui comprend les préliminaires de la conquête des îles et la géographie des Canaries. — C'est à la page 346 que s'arrête pour le moment la publication du docteur Chil, qu'augmenteront encore quelques livraisons pour compléter le premier volume de ce grand ouvrage, qui embrasse, entre autres choses, tout le répertoire des connaissances acquises sur l'archipel canarien.

Comme on vient de le voir au sujet de la légende de saint Avite, le docteur Chil ne veut rien omettre de ce qui a été dit par ses devanciers; aussi devions-nous nous attendre à retrouver dans sa savante compilation plusieurs passages et même des fragments assez étendus des différents renseignements que nous avons donnés, il y aura bientôt un demi-siècle, dans notre *Histoire naturelle des îles Canaries*[2]. — En effet, le docteur Chil s'est occupé aussi de plusieurs questions historiques que nous traitâmes alors, et il a reproduit en même temps le voyage de Ben-Farroukh, bien qu'il paraisse douter de son authen-

[1] « *Yo pasaria a caso por alto esas tradiciones, sino atendiese al caracter de estos* Estudios, *en los que nada debo omitir que se relacione con la historia de las islas, por mas maravillozas y increybles que se parescan.* » (G. Chil, *op. cit.*, p. 216.)

[2] Voir *op. cit.*, tome Ier, part. ethnogr. et annales de la conquête; et tome II, part. 1re, géogr. descript., etc.

ticité. Il dit avoir fait des recherches en 1874 et en 1875, à Paris, pour se procurer la traduction de M. Étienne du voyage en question, exécuté en 999, et il assure qu'il lui fut impossible d'en trouver aucun indice dans les catalogues des bibliothèques de la capitale. Il ne fut pas plus heureux dans ses informations auprès des orientalistes les plus accrédités, et il conclut de ces recherches infructueuses « sur un voyage qui, si on doit le croire certain, constituerait un document des plus précieux pour l'histoire des Canaries, dont on aurait ainsi des notions de cinq siècles avant que ces îles fussent bien connues et conquises. Mais, quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, je n'ai pas pu omettre dans ces *Études* une relation à la preuve de laquelle Osuna Saviñon invoque le témoignage d'un auteur qu'il assure avoir lu[1]. »

Quant à nous, nous croyons à l'authenticité de ce voyage, que les doutes du docteur Chil ne sauraient nous autoriser à considérer comme apocryphe. On reconnaît, au contraire, à la naïveté du récit reproduit par Osuna, que ce voyage de Ben-Farroukh a été extrait d'une œuvre originale, écrite sur un document certain, par un auteur sérieux, tel que Ibn-al-Kouthiáh, Hispano-Arabe, né à Cordoue. — Vouloir, par une réserve mal entendue, pousser le scrupule historique jusqu'à laisser planer un soupçon sur la véracité d'un écrivain qui ne pouvait avoir aucun intérêt d'inventer un voyage imaginaire, nous paraît un peu trop sévère de la part d'un compatriote, et surtout d'un esprit aussi libéral et éclairé que le docteur Chil. Voilà pourquoi nous avons préféré croire à la réalité du fait dans toute la simplicité de sa narration, plutôt que d'admettre le doute, faute de preuves.

[1] « ..... *El viage, de haber sido cierto, seria un documento preciosísimo por la historia de las Canarias, de que se habria tenido noticias cinco siglos ántes de ser perfectamente conocidas y conquistadas. Sea de esto loque se quiera, yo no hépodido omitir en estos* Estudios *una relacion, para conprobar la cual, se invoca el testimonio de un autor, que dice haber leido el mismo Osuna Saviñon.* » (Chil, *op. cit.*, p. 241.)

Si notre opinion peut être ici de quelque poids, nous dirons en outre que le manuscrit d'Ibn-al-Kouthiáh doit avoir fait partie des archives de la bibliothèque de Cordoue ou de celle de Lisbonne, et non de celle de Paris, à moins qu'il n'ait été soustrait de son premier dépôt, comme cela est arrivé pour la *Chronique d'Azurara*, l'illustre historiographe de Henri le Navigateur, que notre ami Ferdinand Denis découvrit en 1842, sous un faux titre, à Paris, parmi les manuscrits de notre Bibliothèque nationale. Et si ma mémoire ne me fait pas défaut, après trente-six années de cette trouvaille, je crois même me souvenir que le commandeur Macedo et le vicomte de Santarem, tous les deux de l'Académie de Lisbonne, m'ont plusieurs fois entretenu, au sujet des anciennes chroniques canariennes, des richesses historiques que possèdent les archives d'Espagne et de Portugal dans les grands centres qu'occupèrent les Arabes conquérants, et qu'ils m'ont parlé souvent de l'importance des ouvrages manuscrits de Ibn-al-Kouthiáh. — En définitive, nous pensons qu'Osuna Saviñon, en citant le manuscrit introuvable, traduit par Étienne, comme ayant appartenu à la Bibliothèque de Paris, peut avoir donné très-innocemment une fausse indication, et que ce serait bien plutôt à Lisbonne ou à Cordoue qu'on devrait chercher ce précieux document.

VIII

Le docteur Chil a reproduit aussi la relation de l'expédition du capitaine florentin *Angelino da Tagghia di Corbizzi*, en 1341, dont nous avons déjà parlé, et qui se trouve dans notre premier ouvrage

sur les Canaries, extraite d'un manuscrit de *Boccacio da Certaldo,* d'après le texte original (latin).

Nous eûmes connaissance, deux ans après sa découverte, de ce curieux document, qui a été publié et illustré par Sébastien Ciampi de Florence, et dont nous nous procurâmes un exemplaire en Italie, à notre retour en Europe, en 1830, après notre première résidence en ces îles. Le manuscrit de Boccacio, découvert par Ciampi, et totalement ignoré avant lui, avait été conservé à la Bibliothèque des Magliabecchi de Florence : la relation de l'expédition lusitano-florentine, composée de trois grandes caravelles, partit de Lisbonne en 1341, sous les auspices d'Alphonse IV. Nous la considérons comme une des entreprises maritimes les plus importantes du moyen âge, car elle nous renseigne en détail sur l'état du pays à une époque déjà lointaine, puisqu'il y a plus de cinq siècles qu'elle eut lieu (cinq cent trente-sept ans).

Les navires explorateurs abordèrent d'abord à Fortaventure, qui était alors abondante en chèvres, en bois et terre rouge propres à la teinture : ils firent là leur principal chargement de suif, d'huile de poisson et de dépouilles de phoques ou veaux marins. L'huile de poisson devait provenir de ces mêmes phoques; le bois de teinture était probablement le taginarte (*Echim giganteum*), à la racine d'un rouge violacé; mais peut-être aussi que par l'expression d'*arboreum cortices,* le narrateur a voulu désigner une espèce d'orseille qui croît sur les vieux troncs. Quant à la terre rouge, il s'agit sans doute de cette argile calcinée par l'action volcanique et réduite à l'état d'oxyde, qui a fait donner dans ces îles le nom de *Montaña Roja, Punta Roja, las Coloradas* et Montagne-Vermeille (*Bermeja*) à diverses localités, et dont on se sert encore dans quelques villages pour teindre en rouge les soubassements de certains édifices.

Si le narrateur n'avait nommé lui-même la seconde île qu'on visita

(*insula autem Canaria dicitur*), nous l'aurions reconnue tout d'abord à la description des demeures et du costume de ses habitants, vêtus de peaux peintes et cousues avec art, et surtout à leur tablier ou jupon court en feuilles de palmier, pour cacher leur nudité..... « *Habent tamen hujus modi femoralia; cingunt autem lumbos cordâ, ex quâ pendent palmæ, seu juncorum in multitudine grandi, longitudine palmi, cum dimidio, seu duorum ad plus; iis quidem tegunt pubem omnem, et obscœna exanteriori de posteriori parte ni vente, vel casu alio elevantur.* » Ce sont bien là les mêmes renseignements que donnèrent soixante et un ans plus tard les chapelains de Bethencourt : « *Ils vont tous nus; fors les brayes qui sont en feuilles de palmier.* » C'est bien aussi pour la finesse de la couture des peaux de chèvre peintes en jaune et cousues artistement avec des fils de boyaux, ce que nous avons observé nous-même sur les vêtements mortuaires des momies guanches : « *Tegebantur pellibus capris pinctis croceo colori, delicatissimis et mollibus, satis artificiosè ex visceribus.* »

Les renseignements qu'on peut tirer de ce voyage sur les naturels du pays, leur stature, leur physionomie, leur force corporelle, ne sont pas moins conformes à ceux qu'ont donnés, bien des années après, la plupart des historiens qui se sont occupés de ces îles et qui ont écrit d'après les indications des conquérants. Il nous suffira de nommer Fray Alonzo Espinosa, Abrea Galindo, Nuñez, Viana et Viera. Les anciens insulaires des Canaries, nous dit le narrateur du manuscrit de Boccacio, n'excédaient pas notre taille; leurs membres étaient robustes; ils se distinguaient par leur force, leur courage et leur intelligence; ils étaient gais et riants, assez civilisés, et moins sauvages que les Espagnols [1].

[1] « ..... Magnitudinem verò nostram non excedunt; membrosi, satis audaces et fortes, et magni intellectus, ut comprehendi potest..... ridentes et alacres..... et satis domestici, ultra quam sint multi ex Hispanis..... »

« Le grain et le blé, est-il dit, ils le mangent à pleines mains comme des oiseaux, ou bien ils en font de la farine, dont ils se nourrissent sans la pétrir, et ils ne boivent que de l'eau.....[1]. » — On reconnaît à cette description le blé et l'orge torréfiés et moulus ou le *gofio* des anciens Guanches et des *Isleños* de nos jours. Quant au grain que les naturels de Canaria mangeaient comme des oiseaux, cette singulière manière de se nourrir expliquerait en quelque sorte l'extrême usure des dents, que nous avons remarquée sur plusieurs momies et beaucoup de têtes osseuses retirées des grottes sépulcrales de Ténériffe et des autres îles. Mais le narrateur ajoute : « Ils mangent aussi du fromage et de la viande, qu'ils ont chez eux en abondance et de bonne qualité ; toutefois ils ne possèdent ni bœufs, ni chameaux, ni ânes, mais beaucoup de chèvres, de moutons et de cochons sauvages[2]. »

Il est question dans la relation d'une chapelle ou temple dans lequel il n'y avait aucune peinture et nul autre ornement qu'une statue sculptée en pierre, qui représentait un homme avec une boule à la main. Cette idole fut enlevée et transportée à Lisbonne[3].

Les explorateurs amenèrent aussi avec eux, lorsqu'ils retournèrent en Portugal, quatre naturels de Canaria : « Ils se portent respect, dit la narration, et il en est parmi eux qu'ils paraissent honorer plus particulièrement.....; leur chant est fort doux, et ils dansent presque àl a manière française[4]. »

[1] [2] « ..... Frumentum autem et segetes aut more avium comedunt, aut farinam confeciunt, quam et absque panis confectione aliquà manducant, aquam potentes.....; comedunt similiter hordea plenis manibus, et caseum et carnes; quarum eis, et bonarum per maxima copia est; boves autem, aut camelos vel asinos non habent, sed capras plurimum et pecades, et sylvestres apros..... »

[3] « ..... Invenerunt et insuper oratorium unum seu templum, in quo penitus nulla erat pictura nec aliud adornamentum præter statuam unam ex lapide scultam..... quam obtulerunt, et impositam navibus Lisbonam transportarunt redeuntes..... »

[4] «..... Honorabant se invicem, verum alternum eorum magis quàm reliquos. ... Cantant dulciter et ferè more Gallico tripudiant..... »

L'expédition se dirigea ensuite sur les autres îles, et en reconnut treize, en comprenant les îlots déserts. Elle aborda à la Gomère, selon les appréciations que nous avons données de cette exploration dans notre premier ouvrage, au sujet des oiseaux de proie et des pigeons sauvages qu'ils rencontrèrent dans l'île. Ils côtoyèrent Ténériffe sans y aborder..... « Le langage des habitants, ajoutent-ils, diffère tellement d'une île à l'autre, qu'ils ne s'entendent pas ensemble, et qu'ils n'ont, du reste, aucune espèce d'embarcation pour communiquer entre eux. » Enfin, le pilote Nicoloso da Recco, qui paraît avoir fourni au rédacteur de la narration les principaux faits du voyage, termine en donnant la manière de compter de ces insulaires, qui mettent les unités devant les dizaines, et il est à remarquer que les noms qui représentent cette numération semblent presque tous d'origine arabe ; plusieurs même sont tout à fait identiques. (Voir *Histoire naturelle des îles Canaries,* tome Ier, 1re part., p. 29.)

Nous aurions souhaité connaître l'opinion et les appréciations du docteur Chil sur cet intéressant voyage des explorateurs lusitaniens et florentins, mais notre attente a été frustrée ; il a simplement reproduit le récit de ces navigateurs, dont nous avions donné, plus de quarante ans avant lui, la copie textuelle avec la traduction française, accompagnée de commentaires ; mais il n'a pas encore dit un mot de notre travail d'interprétation, et ne nous a pas même cité. Nous ne voulons pas lui en faire ici un reproche ; il le fera sans doute plus tard, car il l'annonce dans son septième chapitre, consacré à Boccacio, en donnant la traduction espagnole de la narration originale, d'après le texte latin : « Je pourrais bien, dit-il, m'arrêter ici à commenter cette curieuse narration, qui certainement se fait remarquer par l'exactitude de ses détails et les autres circonstances relatives aux coutumes, aux productions de ces îles et à la manière de vivre de ses anciens habi-

tants, à leur mode de bâtir et aux autres particularités intéressantes ; mais devant consacrer plus tard une partie de mes *Études* sur ce sujet que je me propose de traiter d'une manière assez étendue, je profiterai alors des renseignements que nous fournit la narration que je viens de transcrire. » (Docteur CHIL, *op. cit.*, p. 267.)

Quoi qu'il en soit, nous nous réjouissons d'avoir encore une fois devancé le savant et studieux docteur dans l'ouvrage que nous publions aujourd'hui sur les principaux thèmes que nous allons discuter dans ces annotations, et qui embrasseront d'importantes questions d'ethnographie, d'anthropologie et de linguistique, celle surtout qui domine toutes les autres, la grande question d'origine de cette race des Guanches autochthones qui occupa cet archipel, et nous réserverons spécialement une partie de nos recherches historiques aux migrations et aux invasions des différents peuples, qui à diverses époques vinrent se mêler et se confondre dans ces îles atlantiques devenues leur patrie commune.

PREMIÈRE PARTIE

DES RAPPORTS D'ORIGINE ENTRE LES POPULATIONS LIBY-NUMIDES ET LES ANCIENS HABITANTS DES ILES FORTUNÉES

I

Considérées sous le point de vue géographique, les îles Canaries se présentent sur la carte comme les satellites du continent voisin, dont elles ne sont séparées que par un petit bras de mer. Placées à la suite les unes des autres, par leur gisement d'orient en occident, elles sont comme un prolongement de la chaîne de l'Atlas. Cet archipel se rattache ainsi à la masse sous-marine sur laquelle s'appuie la grande terre africaine, et n'est, pour le géologue comme pour le géographe, qu'un fragment isolé de ce continent. Situées à plus de six cents milles de la pointe la plus méridionale de l'Europe, séparées du nouveau monde par le vaste Océan, il est tout naturel de penser que ces îles ont reçu leur population du continent le plus rapproché de leurs côtes. Or, la contrée d'Afrique située en face des Canaries fait partie du Moghreb el-Acza des Arabes, qui avoisine l'ancienne Mauritanie Tingitane et forme une des grandes provinces du Maroc.

Cette région de l'Afrique septentrionale, qui se trouve comprise entre l'Égypte au levant et l'Atlantique au couchant, que parcourt la longue chaîne de l'Atlas d'orient en occident, et qui s'étend en largeur depuis les bords de la Méditerranée jusqu'aux extrêmes limites du Sahara, cette contrée, parsemée d'oasis, de vallées, de montagnes, de vastes plaines et d'immenses déserts, fut habitée de temps immémorial par un peuple réparti en tribus et connu sous le nom de *Berbers*. Il a toujours occupé les hautes vallées de l'Atlas, une partie du Maroc et les oasis du Sahara. Ce sont les vrais indigènes de la région atlantique; peuple belliqueux, jaloux de son indépendance et toujours prêt à la défendre contre ses ennemis. — Les différentes agrégations de cette nation puissante, toutes congénères, figurent dans l'histoire sous les noms de Libyens vers l'orient, de Schellouks ou Maures vers l'occident, de Numides ou Kabyles au centre, et de Touâregs dans le désert. Quels que soient les noms qu'on leur donne, Libyens et Gétules d'abord, puis Numides et Maures, ensuite Berbers, comme on les désigne plus communément, quelle que soit l'origine qu'on leur suppose, nous ne devons pas moins reconnaître dans ces tribus, qui les premières dressèrent leurs tentes dans les vallées de l'Atlas, les anciens possesseurs de cette terre habitée primitivement, selon Salluste, par les Gétules et les Libyens : *Africam initio habuêre Gætuli et Libyes*. (*Bell. Jugurth.*, XXI.)

Ces coteaux maritimes, ces vallées, ces oasis, où s'établirent les peuples émigrants de l'Arabie, ont été plusieurs fois convoités par d'autres nations à partir de l'époque où l'opulente Tyr vint fonder des colonies sur le littoral des deux mers. Les Carthaginois continuèrent l'œuvre phénicienne, et portèrent leur commerce avec le génie de la navigation jusqu'aux limites du monde d'alors.

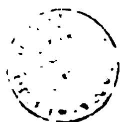
Mais bientôt apparurent les Arabes, qui, dans leurs rapides con-

quêtes, eurent à eux seuls plus de chance que tous les autres conquérants. Les Romains avaient envahi à leur tour la terre des Numides depuis la Cyrénaïque ou Tripolitaine jusqu'à la Mauritanie Tingitane; mais leur puissance n'acquit jamais, dans cette dernière contrée, la force et la stabilité de leurs autres conquêtes. Les Vandales leur succédèrent un instant : domination passagère qui ne put s'affermir en présence de ces populations indomptables, dont les Phéniciens et les Carthaginois avaient respecté l'indépendance, et que les Romains eux-mêmes ne soumirent jamais complétement.

« Dès les premiers pas qu'au temps des guerres de Carthage les Romains firent sur la terre d'Afrique, ils y trouvèrent ces dangereux rivaux, et, huit siècles plus tard, alors qu'ils venaient d'anéantir la puissance vandale, ils durent songer à se défendre contre ces mêmes ennemis, dont l'audace était quelquefois réprimée, jamais abattue. » (NOEL DES VERGERS, Introduction à l'*Histoire d'Asie sous les Aglabites.*)

Plus heureux que les Romains, les Arabes, en se présentant, firent adopter leurs croyances aux peuplades africaines, dont les besoins et les habitudes se rapprochaient des leurs.

« L'Arabie, placée entre l'Asie, à qui elle appartient par le nom, et l'Afrique, dont elle offre les principaux caractères, cette contrée est la terre de transition entre ces deux continents. L'habitant du Nedjd comme celui des montagnes du Hedjaz retrouvait dans l'Atlas les souvenirs de sa patrie; le cheval, le chameau, la datte lui offraient dans les deux contrées les ressources nécessaires à ses habitudes frugales, et cette similitude eut probablement une grande influence sur les rapides conquêtes qui enlevèrent le pays aux Romains. » (NOEL DES VERGERS, Introduction à l'*Histoire d'Afrique sous les Aglabites.*)



II

Les différents États berbers s'étaient fortifiés des dissensions de leurs ennemis à cette époque de décadence où le peuple-roi achevait son règne, où le sénat de Rome ne dictait plus de lois, alors que la réforme religieuse avait divisé les Romains en deux camps, que l'autorité des empereurs n'était plus représentée que par des mercenaires des nations vaincues, devenus chefs de légions et disposés à suivre dans sa révolte le premier audacieux qui voulût se mettre à leur tête pour secouer un joug désormais impuissant. L'Empire grec était frappé au cœur, et les Arabes, en arrivant en Afrique, trouvèrent les provinces romaines abandonnées de la métropole, leurs gouverneurs divisés d'intérêt et prêts à se soumettre. Mais les Berbers leur restaient à combattre, et ceux-là étaient plus difficiles à dompter. Un puissant mobile donna l'avantage aux Arabes : ce fut l'enthousiasme religieux et leur ardeur du prosélytisme. Fascinés par le triomphe des musulmans sur les armées de Byzance, les Berbers crurent à la puissance du Dieu qui avait guidé les vainqueurs. Mais le prestige disparut avec le souvenir de la victoire, et bientôt s'organisèrent ces révoltes et ces schismes dont la succession et les phases diverses constituèrent, dès cette époque, l'histoire de ces contrées. — Ainsi, comme l'observe l'historien dont j'analyse ici les savants commentaires, « Rome, dans ses premières luttes avec Carthage, Constantinople, sous Justinien, les Arabes, sous les anciens khalifes, ont trouvé chez les habitants de l'Atlas ce que nous rencontrons aujourd'hui :

courage personnel, mépris de la vie, patience dans les fatigues, tempérance extrême, qualités qui les rendraient invincibles, si l'esprit de rivalité qui règne de tribu à tribu ne permettait souvent de les désunir pour en triompher ». — Les Romains surent les premiers employer cette politique à l'avantage de leur domination : *dividere ad imperandum;* mais les astucieux Arabes, bien mieux encore que leurs devanciers, mirent en œuvre cet élément puissant de succès. Des relations plus intimes, une connaissance plus exacte de l'esprit des populations berbères, des sympathies de caractères, de mœurs et de coutumes, leur apprirent de bonne heure à mieux juger leurs ennemis; ils comprirent tout de suite le parti qu'ils pouvaient tirer de ces tribus aguerries en les associant à leur victoire. Aidés bientôt de ces hordes belliqueuses, actives, agiles, infatigables, ils franchirent le détroit de Gibraltar, et la conquête de l'Andalousie, qui préluda à celle de presque toute l'Espagne, leur devint plus facile. Les Arabes, qui avaient étendu leur puissance jusque dans les plaines du Sous-el-Acsà, et dont rien n'arrêtait le désir de domination, pénétrèrent peut-être à cette époque jusqu'à cet archipel qui constitue, par ses ramifications sous-marines, le prolongement de l'Atal vers l'occident.

Telle est, en abrégé, l'histoire politique de la partie d'Afrique où dominent encore aujourd'hui ces deux peuples, dont les tribus éparses, nomades ou sédentaires, conservent religieusement toutes les traditions de leur origine; peuples presque semblables par les mœurs et la physionomie, du moins dans certaines lignées, bien que différant par le langage, mais qu'un sentiment commun de nationalité et l'amour de l'indépendance unissent aujourd'hui pour combattre une domination nouvelle.

Le premier de ces deux peuples est le Berber, dont le type de race

se compose, par agrégation et alliance, des hordes autochthones ou advènes qui, à diverses époques, se sont répandues sur la terre septentrionale d'Afrique, en deçà ou au delà de la chaîne de l'Atlas, Gétules, Libyens et Chananéens, races mélangées, chez lesquelles on reconnaît plusieurs types qui, à partir de la souche originaire, se sont conservés sans grande altération, par hérédité, dans les filiations des nombreuses tribus de la grande famille berbère. Ainsi, l'*homme au teint blanc, marqué de roussures, au front large, à la figure carrée, aux traits saillants, aux yeux bleus, à la blonde chevelure,* se fait remarquer chez la plupart des habitants des montagnes d'Er-Rif (le *Rifeños du Maroc*), de même que parmi les tribus des Zenetháh, des Ghomeráh et des Haouâráh.

A côté de ces populations, se présente l'*homme au teint olivâtre, au front étroit, à la face ovale, aux traits plus arrondis, aux yeux foncés et farouches, aux cheveux noirs et rudes.* Tel est, en général, le Berber, plus particulièrement connu sous le nom de *Kabyle,* et qu'on rencontre depuis le désert de Barká jusqu'au delà de la Mulvia, ou bien encore celui qu'on nomme *Schellouk,* depuis le Maroc en s'avançant vers le Sahara, du côté d'occident, type national très-répandu dans l'Afrique septentrionale, et que, de prime abord, on pourrait confondre avec l'Arabe Bédouin; puis, derrière la ligne des oasis, où vivent ces races d'anciens Gétules, plus ou moins blanches ou brunes, se montrent les Touâregs, au langage berbère, les uns presque blancs, les autres au teint hâlé, la plupart olivâtres et presque noirs.

Le second peuple est l'astucieux Arabe, au sourire trompeur, aux manières nobles et affectueuses, au maintien grave, à la physionomie uniforme, plus régulière et plus sévère, aux traits mieux arrêtés, plus saillants et moins anguleux, aux lèvres moins épaisses, aux yeux

noirs et fendus, aux sourcils arqués ; son regard est tantôt pénétrant et scrutateur, souvent perfide et ombrageux, parfois humble et suppliant, suivant l'intérêt qui le touche ; physionomie vraiment belle quand l'irascibilité des passions n'en vient pas altérer l'expression noble et franche. C'est alors le type sémitique dans sa pureté primitive ; mais ce type, sous l'influence locale, s'est empreint de la teinte et de la sécheresse du désert, car, depuis son invasion en Afrique, l'Arabe s'y est *berbérisé.*

De ces deux peuples, dont nous venons de tracer l'esquisse, le Berber est celui auquel nous rapportons toutes nos observations dans notre étude comparative avec les anciens Guanches des Canaries. Nous l'avons montré tel qu'il apparaît dans l'histoire par sa résistance obstinée, avec son caractère énergique, réunissant toutes les qualités qui font le soldat, sobriété, courage et patience, puisant dans le seul amour de l'indépendance les forces nécessaires pour combattre les nations les plus aguerries. « Ce Berber, a dit un de nos savants ethnographes, forme aujourd'hui la plus grande partie de la population indigène de l'Algérie ; il a résisté depuis des milliers d'années à toutes les invasions et a su prospérer en présence d'une domination la plus dissolvante et en même temps la plus assimilatrice, comme celle de l'islamisme. Ce Berber constitue pour la France, dans sa grande colonie africaine, une ressource pleine d'avenir : *les Arabes s'en vont, mais les Berbers restent.* »

C'est ce même peuple, ou du moins ses descendants, que nous retrouvons aux îles Fortunées, dans cet archipel d'Afrique encore tout empreint de sa nomenclature géographique et nationale. Là, malgré son isolement et la pénurie de ses ressources, il ne montra pas moins de valeur ; sa résistance contre les envahisseurs ne fut pas moins opiniâtre, son patriotisme moins ardent ; là aussi, à la fois pasteur et

guerrier, il était divisé en tribus souvent en querelle; là encore les conquérants mirent à profit son instinct guerroyeur, et le firent concourir à leur triomphe. Ainsi, sous quelque rapport qu'on l'envisage, nous le retrouvons avec les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, le même langage et la même physionomie.

DES CARACTÈRES PHYSIQUES DES ANCIENS HABITANTS DE L'ARCHIPEL CANARIEN ET DES ANALOGIES QU'ON PEUT EN DÉDUIRE PAR LA COMPARAISON AVEC LES POPULATIONS DU NORD DE L'AFRIQUE

I

L'étude comparative des noms de lieux et des noms propres, qui se sont conservés dans l'archipel canarien et dans les contrées de l'Afrique septentrionale habitées par les Berbers, celle non moins intéressante d'une foule d'expressions identiques, en usage dans les deux pays, m'ont fait reconnaître l'homophonie du langage que parlaient les indigènes. Cette nomenclature, dont j'ai donné ailleurs des catalogues, s'identifie de part et d'autre d'une manière frappante, et vient, par l'analogie des idiomes, renforcer la preuve de l'identité de race en nous dévoilant les rapports qui existèrent entre les deux peuples homoglottes. La communauté dans les langues n'indique, il est vrai, que la filiation politique; mais si à ces rapports viennent se joindre ceux de la physionomie du peuple, déduits des caractères typiques de race, alors les ressemblances du langage seront significatives d'une

filiation politique absolue et naturelle. C'est à cette double appréciation que je me suis attaché.

Bontier et Leverrier, les chapelains de Bethencourt, historiens et témoins de la conquête de trois îles de l'archipel canarien, ne s'étendirent guère dans leur narration sur les caractères physiques des peuplades insulaires qu'ils tâchèrent de convertir. On peut déduire cependant de leurs renseignements l'existence de deux races assez tranchées, dont les différentes tribus étaient disséminées dans ces îles, fait important que semblent confirmer les notions recueillies par d'autres historiens.

La forme de gouvernement offre aussi, dans ces îles, à cette époque, des différences assez notables : dans la partie orientale de l'archipel, c'était le despotisme, c'est-à-dire le pouvoir absolu; l'autorité souveraine était transmise aux enfants par droit d'hérédité, sans exclusion de sexe. — Dans les îles du groupe occidental, où les femmes ne participaient pas au pouvoir, de vagues traditions parlent d'une ancienne autorité souveraine, mais l'état politique du pays, à l'époque de la conquête, nous signale un gouvernement patriarcal, concentré dans des espèces de républiques aristocratiques, une suprématie reconnue et conservée dans certaines familles, mais assujettie à chaque avénement à la sanction des anciens de la tribu, comme cela a lieu ou à peu près chez les Berbers et les Arabes. Les vieux chefs exerçaient le pouvoir paternel sur toute leur filiation, distribuaient les terres de leur domaine à chacun, selon son rang et ses besoins. Le territoire de la tribu était ainsi une sorte de patrimoine dont chaque membre cultivait sa part et retirait l'usufruit. Le respect des anciens se laisse voir dans cette pratique; c'est la vénération qu'inspire l'expérience acquise par l'âge, la soumission au chef de famille qui se concentre dans la personne du plus sage et du plus noble.

Ainsi, de prime abord, nous reconnaissons dans ces îles des hommes différents par l'aspect comme par les institutions, qui s'offrirent aux conquérants sous les mêmes variétés qui distinguent la race libyenne ou atlantique; mais on peut admettre aussi qu'à l'arrivée des Européens l'archipel était peuplé par une nation composée de Berbers et d'Arabes, et que des tribus de ces derniers, en grande infériorité dans les îles occidentales, avaient conservé peut-être la supériorité du nombre et la suprématie politique dans la partie orientale des Canaries. Cette probabilité acquiert une certaine valeur lorsqu'on se rappelle qu'au commencement du quinzième siècle, les chapelains de Bethencourt désignaient dans leur histoire les deux princes indigènes de Fortaventure sous le nom de *roys sarrazins,* appliquant plus spécialement à celui qui gouvernait la presqu'île de Handia la dénomination de *roy barbare.*

II

On ne peut tirer de l'examen comparatif des têtes osseuses des squelettes qui ont résisté dans ces climats à l'action du temps, soit dans les grottes, soit dans les tumulus, que des caractères différentiels assez vagues, à cause des modifications que le type berber a dû subir suivant les alliances qui ont eu lieu dans les filiations des tribus. Cette difficulté de bien déterminer par l'examen anatomique les caractères de ce type primitif, au milieu de ses nombreuses variétés, nous est démontrée par les considérations qui ressortent des recherches de M. d'Avezac sur l'origine des populations africaines de l'Atlas :

« ... Les différences sans nombre dans les traits du visage comme dans les dialectes, dit-il, témoignent encore hautement de cette hétérogénéité primordiale que la communauté de demeure, d'habitudes et de langage n'a pu couvrir encore d'une croûte assez épaisse d'uniformité... Entre tant de débris de races si peu homogènes, peut-on reconnaître encore le type d'une race spéciale, vierge d'altération, fortement caractérisée, que l'on ait lieu de considérer comme le noyau aborigène de la population atlantique? » — M. d'Avezac croit la question presque insoluble, quelque profondément que l'on pénètre dans le chaos des origines berbères, car il fait remarquer que ni les généalogistes ni les historiens des Berbers n'ont rien dit de précis sur les annales primitives de ce peuple. Les opinions variées qui les rattachent aux Cophtes, aux Chananéens, aux Amalécites et aux anciens Arabes, prouvent seulement que des colonies plus ou moins importantes de ces différentes races sont venues se superposer au noyau primordial, comme les couches rocheuses des âges secondaires se sont assises sur le granit de l'Atlas.

Je pense néanmoins, avec mon savant confrère, qu'au milieu du mélange confus des populations diverses, amalgamées à différentes époques aux anciens indigènes de l'Afrique septentrionale, c'est peut-être chez les Schellouks du Maroc ou chez les Touâregs du désert qu'on doit rencontrer dans sa plus grande pureté la race primitive des Mazyghs [1], d'où sortirent probablement les anciens Gétules. Or, les preuves physiologiques, qu'appuient les rapports linguistiques, confirment la communauté d'origine entre les anciens habitants des Canaries et les Schellouks. Quant aux différences qui ont pu exister

[1] La ville de Mazigh'an (Mazagan des géographes modernes), située sur la côte occidentale du Maroc, un peu au-dessous d'Azamor, porte le nom qui nous révèle peut-être le berceau de l'antique race des Mazyhs, les Macés d'Hérodote, et c'est précisément dans cette contrée qu'on commence à rencontrer les tribus des Schellouks.

dans la physionomie des autres populations berbères de l'Afrique et celles de cet archipel, je les considère comme des variétés de la même race, car toutes ces tribus atlantiques, continentales ou insulaires, proviennent selon moi de la souche libyque. Ces remarques, bien entendu, n'ont rien à voir avec ce qui se réfère à la race arabe.

La couleur cutanée et la teinte blonde ou rousse des cheveux de la plupart des insulaires du groupe occidental de l'archipel des Canaries, qu'on rapporte au type guanche dominant, ne peuvent être contestées; mais il paraît qu'il existait aussi dans ces mêmes îles des hommes et des femmes à chevelure noire, au teint plus ou moins brun, presque olivâtre, et à la physionomie différente, comme l'indiquent les historiens qui ont écrit sur des renseignements traditionnels, et d'après les inductions que nous pouvons tirer nous-mêmes de l'examen des crânes, dont les uns, identiques à ceux des momies guanches avec cheveux roux, nous offrent tous les caractères de ce type, et les autres, analogues à une variété du type berbère (disons mieux, au type arabe berbérisé), nous paraissent avoir appartenu à des hommes qui différaient des premiers par les traits du visage et la couleur de la peau.

Mais toutes ces indications ne sauraient suffire pour nous faire une idée juste de la physionomie de ces anciennes populations. On ne peut tirer de la couleur et de la nature des cheveux que des inductions sur la teinte de la peau. D'autre part, l'examen anatomique des têtes osseuses ne donne que l'appréciation des caractères typiques primordiaux; car le développement, la proéminence ou l'abaissement des surfaces des os crâniens, les saillies et les distances relatives des os faciaux, la profondeur, la largeur ou le rétrécissement des cavités faciales, tout cela ne peut guère servir qu'à nous guider dans la distinction des races ou de leurs variétés. En nous bornant à ces considérations générales, nous n'avons encore qu'une idée imparfaite des

peuples que nous désirons connaître au physique comme au moral. Pour arriver à une connaissance plus physiologique et plus philosophique, il nous faut des données beaucoup plus précises. Je veux parler d'après les renseignements de l'histoire ou de la tradition, et aussi de mes propres observations sur les descendants d'une nation qui ont conservé les traits de leur origine, de tout ce que la tête osseuse ne peut plus nous dire sur ce type national que les dissemblances individuelles ni les alliances étrangères ne sauraient déguiser, de ce *facies*, dont le profil du visage dessine les contours, dont le modelé des chairs fait sentir les formes, de cette physionomie, en un mot, dont le pinceau le plus habile ne saisit que bien rarement l'expression. Je voudrais encore pouvoir tirer mes inductions du regard qui décèle la pensée, du maintien et de l'allure, qui donnent la pose et la démarche. Mais nous ne sommes plus qu'en face d'ossements qui bientôt tomberont en poussière!

Heureusement le temps n'a pu détruire encore ces caractères, qui restent et resteront ineffaçables chez la race survivante, en se conservant à travers les siècles, dans une grande partie de la population actuelle, en dépit des mélanges et des alliances avec les envahisseurs étrangers. Ainsi, nous retrouverons chez la nation moderne, à quelques nuances près et dans une proportion plus ou moins grande, les mêmes traits qui la distinguaient à l'époque où l'histoire nous apprit à la connaître. Ces principes de la science ethnographique ont principalement leur application aux Canaries, car dans cet archipel les alliances européennes n'ont pas fait disparaître les traits caractéristiques de la race indigène; les vaincus et les vainqueurs ont formé un nouveau peuple; il s'est produit des métis des deux races, mais il est facile de faire la part des deux origines. Le type africain domine dans la masse; on le reconnaît tout de suite parmi

les populations agricoles; on le retrouve même dans les familles des citadins. Ce type se sera propagé dans certaines lignées, tandis que dans d'autres le type européen aura prévalu, car dans l'alliance de deux races, une d'elles influe toujours plus que l'autre sur la forme et l'organisation du produit. Quoique affaiblis par les croisements, dans les générations qui se sont succédé, ces types se sont retrempés chacun à leur propre source par les alliances avec des individus qui auront conservé sans grande altération tous les caractères de leur race. — « Si l'accession de nouveaux peuples multiplie les types, elle ne les confond pas, leur nombre s'accroît, et par ceux que ces peuples apportent, et par ceux qu'ils créent en se mêlant, mais ils laissent subsister les anciens... Le type primitif et ceux de nouvelle formation subsistent ensemble, sans s'exclure, chez les peuples plus ou moins civilisés, toutes les fois que chacun d'eux fait une grande partie de la nation[1]. »

Il résulte des études physiologiques du savant que je viens de citer, ce fait fondamental que les peuples appartenant à des variétés de races différentes, mais voisines, auraient beau s'allier entre eux, une portion des nouvelles générations conserverait les types primitifs, et c'est précisément ce qui a dû avoir lieu aux Canaries. Dans plusieurs parties de cet archipel, la population guanche a dominé par le nombre longtemps après la conquête, et tous les accroissements que la population européenne a reçus du dehors n'ont pu établir une disproportion numérique contraire aux résultats sur lesquels j'ai voulu appeler l'attention.

Un des deux types de race a donc pu se reproduire dans un nouvel être sans la moindre altération et avec tous les caractères individuels

[1] W. Edward, *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, p. 37.

d'un des ancêtres, considéré comme prototype. On sait qu'il existe des ressemblances très-remarquables entre les membres d'une même famille, et que souvent ces rapports de physionomie se dévient de la ligne directe pour passer dans les branches collatérales. C'est ainsi qu'on a vu des neveux ressembler à leur grand-oncle, qui lui-même ne ressemblait pas à ses frères. Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que les traits d'un aïeul puissent se reproduire dans un des descendants, après plusieurs générations. J'ai cité des exemples de ce fait singulier que j'avais observé à Ténériffe lors de ma première résidence dans cette île; quant à son explication, je la crois impossible. C'est un secret de la nature.

III

Beaucoup d'auteurs, même parmi les Espagnols qui ont écrit sur l'ancien peuple que rencontrèrent les conquérants dans les Canaries, et d'autres écrivains étrangers, qui se sont appuyés de leurs renseignements, ont prétendu que les résultats de la conquête de ces îles fut la décadence rapide du peuple guanche et des autres tribus qui s'étaient établies dans les autres parties de l'archipel, puis en définitive l'anéantissement total de cette antique race par son entière extermination.

Nous avons combattu cette fausse opinion, en faisant remarquer combien de pareilles assertions étaient injustes et erronées. L'ancien peuple canarien n'a pas disparu; il s'est continué : disons mieux, il s'est régénéré soit par ses alliances avec ses vainqueurs, soit, comme

nous l'avons déjà dit, en se retrempant dans sa propre race. Les conquérants ne furent pas impitoyables, leur propre intérêt n'admettait pas la rigueur; loin de s'opposer aux alliances, ils les provoquèrent eux-mêmes, de sorte qu'on peut dire aujourd'hui que les vaincus gagnèrent plutôt qu'ils ne perdirent dans le sort qui leur fut fait.

Louis de Cadamosto et d'autres voyageurs qui visitèrent cet archipel dans le premier siècle après sa conquête, assurent que la race indigène y dominait numériquement et surpassait de beaucoup celle des Européens établis. — Jean de Bethencourt, qui soumit Lancerotte et Fortaventure, fit baptiser tous les indigènes de ces deux îles *pour augmenter le nombre de ses sujets*, comme l'ont dit ses chapelains, et tous ceux qui, les premiers, acceptèrent le baptême, eurent part aux largesses du conquérant.

Il en fut à peu près de même dans les autres îles, et un très-grand nombre de leurs naturels participèrent aux répartitions des terres ordonnées à Ténériffe, à Canaria ou ailleurs.

Dès les premières années après la pacification du pays, les conquérants commencèrent à contracter des alliances avec le peuple conquis : Maciot de Bethencourt épousa Teguisa, fille du roi de Lancerotte. Les hidalgos Fernando de Gusman et Miguel de Trajó Cavajal s'unirent avec les deux princesses Guayarmina et Masequera. Un autre Maciot de Bethencourt, qu'on croit neveu ou cousin de l'autre du même nom, se maria avec Tenesoya, fille d'un des princes de Canaria; le capitaine Gonzalo del Castillo épousa Dácilà, fille du mencey Bencomo de Taoro. — Il serait superflu d'énumérer toutes les unions et alliances qui s'effectuèrent à cette première époque entre les Européens et la race guanche; elles ont été mentionnées dans des actes légaux, dont beaucoup n'existent plus ou sont restés ignorés.

Quant aux donations (*datas*) de terres concédées aux indigènes,

elles furent très-nombreuses, surtout en faveur des Guanches de Ténériffe et des naturels de Canaria; mais les auteurs modernes en ont peu parlé, parce que les noms des indigènes ne figuraient sur les actes de donation que sous des noms de baptême et des noms propres espagnols; car, en se baptisant, l'individu changeait de nom pour prendre ordinairement celui de son parrain, ou bien celui du saint du jour. Ainsi l'ancien mencey d'Adeje, à Ténériffe, et sa femme, prirent le nom de Lugo, d'autres s'appelèrent Négrin, Ervas, Leon, Vizcaino, Medina, etc. — Cependant, parfois, on n'observait pas cet usage : le néophyte prenait seulement le nom propre du parrain, comme cela eut lieu au baptême du guanartême de Canaria, Tenesor Sémidan, qu'on appela Fernando, du nom de son parrain, le roi don Fernando, le *Catholique*. Il y eut aussi des variantes dans les dénominations : plusieurs indigènes de Ténériffe et de la Grande Canarie, soit par consentement des parrains, soit pour les distinguer de ceux de leurs compatriotes auxquels on avait imposé d'abord des noms de baptême similaires, les conservent en y ajoutant leur nom national; ainsi, Bendidagua, qu'on avait baptisé du nom de Diego, y ajouta son ancien nom et s'appela don Diego Bendidagua. — D'autres fois, le simple nom de baptême n'était accompagné que de celui du lieu de provenance de l'individu, comme Anton de Tegueste, Fernando de Canaria, Francisco del Dante, etc.

Beaucoup d'indigènes qui figurèrent et jouèrent un rôle important pendant la conquête occupèrent ensuite des positions distinguées. Le célèbre roi d'armes (*rey de armas*) Juan Négrin était un Guanche naturel de la Gomère; il avait été baptisé du temps de Bethencourt; ses enfants prirent indistinctement les noms de Négrin et de Armas, et obtinrent des postes honorables pendant et après la conquête. Nous avons vu les anciens titres de noblesse de cette famille et d'autres

aussi, indigènes comme elle. Ces parchemins ou diplômes furent enregistrés dans les premiers notariats qui s'établirent, et dont les registres passèrent ensuite aux archives du *Cabildo*. Le licencié don José Maria de las Casas a possédé à la Laguna une ancienne enquête légale qui établit la noblesse de ce Négrin, roi d'armes.

Ibone de Armas, fils de Juan Négrin, fut entre les capitaines de la conquête un de ceux qui se distinguèrent le plus. — Parmi beaucoup d'indigènes de la Grande Canarie qui servirent sous Alonzo de Lugo pendant la guerre de Ténériffe, on cite un commandeur, du nom de Pedro Garcia, qui vint offrir ses services avec ses frères Juan Prietas et Rodrigo Alvarez. Tous ces indigènes obtinrent leur blason armorié, et nous pouvons signaler ici, d'après des documents authentiques, les familles *isleñas* qui furent anoblies les premières : Négrin, Armos, Guanartème, Bencomo, Viscaïno, Lasierra (auparavant Bentaguaire), Las Casas ou *Dara,* Mayor, Doramas, etc. — Le titre de commandeur de don Pedro Garcia, indigène de Canaria, déjà cité, est rapporté dans un parchemin de la collection de don Domingo Brito y Salazar, bénéficier de l'Orotava. C'est un document historique des plus précieux, qui provient des archives de l'ancienne famille Sercaro Justiniani d'Orotava. Il y eut dans les premiers temps différentes classes de commandeurs, entre autres celle d'*el chapin de la regna,* espèce de subside privilégié qu'on recevait au mariage d'un roi. Une commanderie de cette catégorie existait presque dans toutes les juridictions.

Les Chemida, les Maninidra, les Oramas ou Doramas, les Casas ou Dara et tant d'autres, qui acquirent un grand renom dans la conquête de Ténériffe et ensuite dans les guerres d'Amérique, à l'époque des premières expéditions, étaient tous des indigènes anoblis.

Nuñez de la Peña, auteur national (*isleño*), qui a publié une histoire

de ces îles [1], a donné dans son chapitre XVII, liv. I, une foule de noms imposés aux indigènes lors de leur baptême, et les cite comme ceux de Canariens privilégiés, qui furent des premiers appelés à la répartition des terres, en récompense des services rendus. Nous avons mentionné, dans notre manuscrit des *Antiquités canariennes,* trente et un indigènes de Canaria et vingt de Ténériffe de cette catégorie. — On voit, d'après les indications de Nuñez de Peña, que la provenance des indigènes favorisés n'était énoncée sur les listes de donation, à la suite des noms propres européens, que pour les Guanches de Ténériffe. — D'autres documents, conservés dans diverses archives (de la Laguna, d'Adeje et d'Orotava), mentionnent aussi d'autres actes de *datas,* et ces libéralités ne furent pas plus nombreuses, parce qu'une multitude d'indigènes, surtout parmi les Guanches de Ténériffe, ne possédant que quelques têtes de bétail, et réduits, avant la conquête, au rôle de serviteurs, ne concoururent pas à la distribution des terres et continuèrent à vivre sur les domaines acquis par leurs anciens maîtres.

Mais il est une erreur que nous devons relever ici sur ces donations : Viera, toujours si exact dans ses *Noticias,* a avancé que bien qu'un grand nombre d'indigènes de Ténériffe eussent eu part à la distribution des terres, les menceys de cette île en furent exclus, excepté celui d'Adeje. L'illustre écrivain de l'*Histoire des Canaries* n'eut pas probablement connaissance des documents conservés dans les familles, comme titres de propriété. — Non-seulement les menceys participèrent à ces faveurs, mais elles rejaillirent aussi sur leurs fils et leurs proches. Les anciens actes de *datas* mentionnent à ce sujet : Don Cristoval, mencey de Taoro; don Diego, mencey d'Adeje, et Pedro son

[1] Il naquit à la Laguna et publia la *Conquita y antiguedades de las islas Canarias y su descripcion, con muchas advertencias de sus privilegios, conquistadores, pobladores y otras particularidades en la muy poderosa isla de Tenerife, etc.,* in-4°. Madrid, 1676.

fils, ainsi que Juan Delgado, son cousin; puis les menceys de Guimar, d'Anaga, de Tacoronte, d'Abona, d'Icod, de Tegueste, de Dante, et le fils de ce dernier.

Le plus singulier dans l'oubli de Viera, dont il est ici question, et qui n'enlève rien du reste au mérite incontestable de cet écrivain et à l'importance de ses autres renseignements, c'est qu'il mentionne lui-même l'acte de donation de don Pedro d'Adeje dans le prologue du tome III des *Noticias,* et qu'il corrobore implicitement ce que nous venons d'exposer sur les autres menceys, puisqu'en traitant du baptême de ces princes, il leur donne les mêmes noms que ceux portés dans les actes de *datas* qui leur sont relatifs

IV

Il ressort des renseignements que nous venons d'extraire des annotations et documents qui nous ont été communiqués en grande partie par notre intelligent et studieux ami don R. Garcia Ramos y Bretillard, qu'à mesure que les îles se soumirent à la domination espagnole, les conquérants, mettant à profit l'esprit guerrier de ces vaillantes populations indigènes, dirigées par des chefs ambitieux, se préparèrent à de nouvelles invasions avec ces puissants auxiliaires, et marchèrent à la conquête des autres îles. Ce fut ainsi que les Herrera et les Peraza purent soumettre la Gomère avec les ressources qu'ils tirèrent de Lancerotte et de Fortaventure; ce furent les guanartèmes de Canaria, leurs parents, alliés et vassaux, qui vinrent renforcer les troupes d'Alonzo Fernandez de Lugo, dans la conquête de Téné-

riffe, où figurèrent aussi les princes guanches qui s'étaient détachés de la ligue du grand mencey de Taoro, dès l'arrivée des Européens; car les animosités de tribus à tribus qu'entretenaient les jalousies des chefs, dans une île où le pouvoir était subdivisé en dix principautés ou menceyats, ne contribuèrent pas peu au succès de l'*Adelantado*. Les mêmes causes déterminèrent la soumission de l'île de la Palme, qu'Alonzo de Lugo envahit avec ses auxiliaires de Ténériffe et de la Grande Canarie, et dont il s'empara sans coup férir.

Ce caractère belliqueux, propre à la race qui peuplait cet archipel, et qui la portait à venir en aide aux conquérants, ne saurait être considéré pourtant comme un manque de patriotisme. La véritable patrie pour ces indigènes était l'île où ils étaient nés; les autres parties de l'archipel leur étaient inconnues avant l'envahissement successif auquel ils participèrent et qui, après la pacification générale, leur créa une nationalité en leur procurant des positions avantageuses, et en les faisant participer aux bienfaits de la civilisation. — Tous les historiens ont reconnu d'éminentes qualités morales et physiques à cette race intelligente que l'esprit guerrier avait poussée à faire cause commune avec ses vainqueurs, et les services que rendirent ces braves *isleños* dans les guerres d'Amérique et d'Afrique confirment cette appréciation. Le Père Espinosa, auquel on doit un livre des plus curieux sur l'histoire primitive de ces îles[1], est un des auteurs canariens dont les renseignements sont d'autant plus précieux qu'il les écrivit moins d'un siècle après la conquête, et qu'il vécut à Ténériffe parmi les vieux Guanches de Guimar : « ... *On trouve,* dit-il, *parmi les indigènes de ces îles des hommes de vertu et de valeur*

[1] *Del origen y milagros de la santa imagen de Nuestra Señora de Candelaria, que apareció en la isla de Tenerife, con la descripcion de esta isla; por el* R. P. Fr. Alonzo Espinosa, *etc.* Sevilla, 1594.

pour servir le roi, notre seigneur, aussi bien dans la paix que dans la guerre. »

La fusion des deux races (indigène et étrangère) avait déjà commencé à s'opérer pendant les guerres de la conquête, qui durèrent quatre-vingt-douze ans, dès les premières années jusqu'à la fin du quinzième siècle (de 1404 à 1496), c'est-à-dire à partir de l'occupation de Lancerotte et de Fortaventure par Jean de Bethencourt jusqu'à la reddition de Ténériffe, la dernière île conquise, le 29 septembre 1496. — Mais à la pacification générale, cette fusion des deux races se développa sur une grande échelle; la race guanche, qui était déjà en majorité dans toutes les îles, en se renouvelant ensuite de génération en génération, soit dans son propre sang, soit par ses alliances avec la race européenne, se multiplia dans une progression croissante et conserva en grande partie son type originaire sous l'influence de la loi d'hérédité; de sorte que ce type resta le dominant dans presque tout l'archipel canarien.

Aujourd'hui encore, on peut l'observer chez toutes les populations rurales, et ce n'est guère que dans les villes principales que se font remarquer certaines physionomies qui conservent ces caractères ethniques qu'on voit reparaître tout à coup dans les familles de sang mêlé. Nous l'avons déjà dit, ces caractères originaires ne se perdent jamais; ils se perpétuent d'âge en âge, et souvent même ils se reproduisent après plusieurs générations pour reparaître sous les traits d'un ancêtre. Et ce n'est pas seulement la physionomie qui s'est pour ainsi dire renouvelée chez ces insulaires, mais avec les traits du visage reparaissent les différentes nuances de la peau, la couleur des cheveux et jusqu'à la tournure d'une des personnalités des deux races. Chez l'Européen, c'est la fierté et la noblesse castillane avec sa suffisance et ses prétentions ; chez l'indigène des îles, c'est le Guanche

qui reparaît avec tous les caractères liby-berbères. — A première vue, dans la plupart des familles issues des anciens aborigènes (et nous réunissons sous ce titre toute la population primitive de l'archipel), on est frappé de l'air humble et débonnaire qui semble le caractère dominant de ces insulaires; mais il ne faut pas trop s'y fier : cette simplicité, cette bonhomie, cette docilité ne sont qu'apparences et cachent un orgueil de race qui perce à travers ces dehors d'humilité. Nous en trouvons la preuve dans la vanité qui, dès les premières alliances contractées entre les deux races, porta les chefs de familles *isleñas* à faire constater par des documents légaux leur généalogie, et les dénominations particulières qu'ils prirent en ajoutant, les uns à leur nom de baptême celui de leur provenance ou lieu de naissance, les autres, celui de leur ancêtre indigène ou bien le nom propre de leur parrain européen, quand ce nom surtout rappelait celui d'un chef célèbre parmi ceux qui avaient joué un rôle important dans la conquête. C'est ainsi que des désignations semblables à celles de don Diego d'Adeje, Fernando de Tacoronte, Juan de Dante, Alonzo Bentagayre, Juan Doramas, etc., se font remarquer dans les actes de donation et dans les tableaux de descendances et successions des familles indigènes, dont les premiers ancêtres furent des Bencomo, des Bendidagua, des Sémidan, etc., ou leurs proches, et qui s'allièrent aux Bethencourt, aux Maciot, aux Medina, Peraza, Castillo, Gusman et autres. — Les descendants des anciens guanartèmes de Canaria et des menceys de Ténériffe, les Guayres et Sigones, et en général tous les insulaires qui acquirent le titre de *don*, ainsi que leurs parents et alliés, se considérèrent et se considèrent encore aussi nobles que les conquérants. Cette noblesse, il est vrai, est plutôt nominale que titulaire : elle ne jouit d'aucun privilége; ce n'est guère qu'une distinction sociale dans les familles qui y ont

droit; mais son ancienneté vaut autant à leurs yeux que les titres de Castille.

V

Lorsqu'on examine aujourd'hui avec attention la population moderne de cet archipel qu'habitèrent autrefois ces tribus africaines dont nous avons décrit les mœurs, on remarque sur un grand nombre d'individus des traits nationaux et caractéristiques qui les distinguent essentiellement des Espagnols. Nos observations journalières, durant les dix premières années de notre résidence dans ces îles (de 1820 à 1830), nous habituèrent à ces visages, dont l'étrangeté frappe tout de suite en arrivant. Plus d'une fois, durant notre séjour, nous eûmes occasion d'étudier le type guanche sur des insulaires dont l'origine n'était pas douteuse pour nous, car ils descendaient des aborigènes et avaient conservé leurs anciens noms. — Nos observations multipliées nous rendirent facile la connaissance de ce type, à mesure que de nouvelles rencontres venaient nous offrir de nouveaux sujets de comparaison.

Ainsi la physionomie des Guanches se révèle encore chez les habitants de ces îles; la nation valeureuse qui succomba dans la lutte engagée avec les envahisseurs ne périt pas tout entière, l'histoire est là pour détruire une erreur accréditée par ceux qui acceptent les faits sans examen. Les peuples conquérants, pour barbares qu'ils se soient montrés, ont-ils jamais anéanti toute une nation? Leur domination ne s'est-elle établie sur la terre conquise qu'après l'extermination des vaincus? La supposition d'un pareil fait serait une anomalie dans

l'histoire. Si à l'époque de la conquête, la force des circonstances motiva la soumission des tribus indigènes, si bien des actes répréhensibles, barbares même, furent commis contre les malheureux Guanches pendant cette guerre d'invasion, si on vit dans quelques îles une partie des habitants réduits à l'esclavage, les ordres des rois catholiques firent cesser tout de suite l'odieux régime de l'injustice et de la cruauté. La domination espagnole mit fin aux pirateries qui jusqu'alors avaient dévasté ces parages; le gouvernement des îles s'organisa dès qu'il fut constitué, et les annales historiques nous fournissent la preuve de la modération et de la prudence qui dictèrent les premiers actes de l'administration naissante. — On peut déduire de la relation des historiens, qu'après la guerre de la conquête ils n'avaient pas perdu un vingtième d'une population que les données les moins exagérées portent à plus de cent mille âmes. Les combats que les Lancerottains et les naturels de Fortaventure eurent à soutenir contre Betthencourt et ses Normands ne leur enlevèrent pas trois cents hommes, et en moins de quatre ans tout le pays fut pacifié. — Dans la partie occidentale de l'archipel, la résistance fut opiniâtre, mais aussi les combattants étaient là plus nombreux. Le mencey Bencomo, chef de la ligue d'Orotava, marcha contre les Castillans avec six mille Guanches déterminés. Toutefois, les dissensions qui régnaient depuis longtemps entre les tribus avancèrent les succès de la conquête, et la moitié de la population indigène vint se ranger sous les drapeaux des conquérants.

L'établissement d'un nouvel ordre de choses ne changea rien à la vie pastorale des Guanches; ils continuèrent à vivre en paix dans leurs grottes. — C'est à Candelaria, à Fasnea, à Arico, et dans les autres parties de la bande méridionale de Ténériffe, en remontant de Guimar jusqu'à Chasna, puis dans la vallée de Santiago, en redescendant vers

la côte, qu'on retrouve encore aujourd'hui la plupart des usages décrits par Fray, A. Espinosa et les autres historiens des Canaries. — Quelques expressions de l'ancien langage, qui n'ont pu se perdre et qu'on emploie dans presque toutes les îles, les noms guanches dont certaines familles se glorifient, les danses populaires, les cris de joie, la manière de se procurer le feu, de traire les chèvres, de préparer le beurre, de moudre le grain, tout cela subsiste toujours après bientôt quatre siècles d'une domination étrangère. Les anciennes coutumes percent encore au milieu des progrès de la civilisation; l'invariable habitude les perpétue d'âge en âge comme une tradition des temps passés. L'habitant de la campagne, le pâtre, le laboureur, tout ce peuple agreste y est resté fidèle et continue la vie d'autrefois; il torréfie son orge, il la moud lui-même entre deux pierres héréditaires placées dans son humble réduit, et préfère au pain du riche le *gofio* de ses aïeux.

Ces modernes populations, issues des anciennes, ont maintenant d'autres croyances; elles ont oublié leur ancien langage dont elles n'ont retenu que quelques mots, mais elles conservent les habitudes et les manières de leurs premiers ancêtres. L'*isleño* ou l'homme des îles, comme on l'appelle vulgairement, humble, insinuant et rusé, prévenant et patelin comme ses devanciers, est hardi jusqu'à la témérité dans le danger le plus imminent, ou méfiant et craintif pour un rien; ami de la joie, du chant et de la danse, passionné pour les exercices gymnastiques, brisé aux plus rudes travaux et toujours infatigable; simple dans ses goûts et réservé dans ses paroles.

L'hospitalité la plus franche, la vénération pour la vieillesse, le respect filial, l'amour du pays et de ses proches sont des vertus héréditaires que les Guanches ont léguées à leurs neveux. Il est con-

solant pour l'histoire de l'humanite de voir ces mœurs patriarcales se conserver au sein de la société moderne. Ces belles qualités se sont propagées avec le sang d'une race pure, car les conquérants du quinzieme siecle, ces hommes fanatiques qui foulerent aux pieds les droits de nations, n'auraient pas su inspirer aux vaincus des sentiments de justice et de sagesse, eux qui leur manquerent de foi et leur donnerent l'exemple des mauvaises passions.

VI

Le caractère énergique, chez les anciens insulaires des Canaries, a été signalé par tous les auteurs qui ont écrit sur ce peuple de braves : les historiens contemporains, qui surent apprécier la valeur de ces indigènes dans la résistance opiniâtre qu'ils opposèrent à leurs ennemis, leur rendirent pleine justice, et le long drame de la conquête ne fut lui-même que la confirmation du courage indomptable et des vertus guerrières qui distinguaient ces vaillantes tribus. — Du reste, le caractère énergique était chez ce peuple une des qualités que les femmes mêmes possédaient souvent à un haut degré : rappelons l'épisode d'Andamana, cette audacieuse insulaire qui, selon les traditions, soumit à son obéissance toutes les tribus de la Grande Canarie. L'histoire des guerres que les conquérants arabes eurent à soutenir en Afrique contre les Berbers nous offre aussi chez ce sexe une égale fermeté de caractère, et nous en avons un exemple dans la reine Kahina, dont le courage héroïque fit chanceler quelque temps la

puissance musulmane [1]. — Il y aurait aussi bien des rapprochements à signaler dans ce que Tacite raconte du caractère de Tacfarinas, ce fier Numide qui souleva les tribus africaines et mourut si bravement. Le nom de ce chef audacieux a ses analogues dans plusieurs localités de Ténériffe : *Tacfuriaste, Tecfirafe,* etc.

D'autres rapports non moins curieux ressortent des notions qu'on peut tirer du poëme de la *Johannide* [2] : les noms des tribus berbères, leur mode de combattre, leurs stratagèmes, sont autant de détails intéressants qui rappellent les mœurs de nos anciens insulaires.

Mais ces rapports ne sont pas les seuls qu'on ait observés : la forme du gouvernement est presque identique entre les deux peuples; dans les tribus, de part et d'autre, les hommes d'expérience composent le conseil. Nous retrouvons bien à Lancerotte et à Fortaventure des chefs qualifiés du titre de rois, mais dont le pouvoir n'était guère plus étendu que celui des *Scheikhs* arabes ou des *Omzaghs,* seigneurs berbères.

Les notions que nous ont fournies les voyageurs viennent appuyer nos comparaisons. — Qui ne reconnaît le *tagoror* des Guanches dans la relation de la première entrevue de Caillaud avec les anciens de Syouâh, de cette oasis habitée par des descendants de Libyens? — « Cependant la foule, après nous avoir quittés, se rendit dans le lieu du Conseil en sollicitant des explications. Les Scheikhs se réunirent; je fus appelé avec mon interprète. Dix ou douze principaux chefs étaient en ligne sur un banc coupé dans le roc : derrière eux étaient des vieillards; tout le peuple était

[1] Noël des Vergers, *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aglabites,* p. 25.

[2] P. Mazzucchelli, *Flavii Cresconii Corippi Johannides, seu de bellis Libycis,* lib. VII, edit. ex codice *Mediolanensis Musei Trivultii, opere et studio.* Milan, 1820. — Ce poëme, dû à Corippe, évêque africain du sixième siècle, est le récit de la guerre soutenue contre les tribus de l'Atlas par Jean Troglita.

debout, rangé en cercle; au milieu, une natte jetée à terre m'était destinée..... [1]. »

Nous retrouvons aussi chez les tribus africaines l'usage du *gofio* des Guanches : « Dans toute la Barbarie, dit Shaw [2], après avoir torréfié le blé ou l'orge, on le moud avec une petite meule à bras, qui sépare la farine du son. » — Ce grain torréfié, qui forme encore de nos jours la base alimentaire des populations canariennes, est un usage qui remonte à la plus haute antiquité : ce furent des gâteaux de farine torréfiée qu'Abigaïl offrit à David sur le mont Carmel; Virgile nous montre Énée, sur les rives d'Afrique, ordonnant à ses compagnons de rôtir le grain qu'ils doivent moudre entre deux pierres. (*Énéide*, liv. I.)

Mais quant à rechercher des rapprochements entre les Riffins de race blonde et les anciens habitants des Canaries qui héritèrent de leurs ancêtres cette teinte de peau qui se reproduit encore dans ces îles chez les descendants des Guanches, quant à assigner aux Berbers de cette race une origine vandale, nous nous en tenons aux renseignements de Shaw, qui démentent tout à fait cette opinion. Des tribus semblables à celles d'Er-Rif, par la couleur cutanée, la teinte des cheveux et les traits du visage, habitent de temps immémorial les montagnes de l'Aouresch; le voyageur que nous venons de citer en parle en ces termes : — « Je ne dois pas quitter ce pays sans faire remarquer que ceux qui l'habitent ont un air et une physionomie qui diffèrent de leurs voisins; leur teint, loin d'être basané, est au contraire blanc ou presque blanc; leurs cheveux sont d'un roux foncé, au lieu que ceux des autres kabayles sont tous noirs. Ces hommes blonds parlent la langue berbère. » — Or, observe autre part Desmoulins,

[1] F. Caillaud, *Voyage à Méroé et au fleuve Bleu, etc.*, rédigé par Jomard.
[2] Shaw, *Voyage en Barbarie*, tom. I, ch. viii.

« on ne rencontre pas dans cet idiome la moindre trace de la langue germanique, ce qui serait presque immanquable si ces Kabayles descendaient des Vandales ». — On sait, du reste, que toutes ces hordes avaient été transportées en Grèce et en Asie par Bélisaire; *il n'en restait de mon temps ni souvenir ni nom,* dit Procope. L'auteur de la *Guerre des Vandales* (*Bell. Vandal.*), qui eut connaissance par le Maure Athaïa des tribus de race blanche établies au delà des montagnes, dans la partie du désert occupée par les Touâregs, en parle comme d'une population très-ancienne. Il y a donc lieu de croire que les Berbers blonds, Touâregs, Riffins ou Guancheris, sont autochthones de même que tous les autres Africains de race libyenne ou atlantique.

Les mêmes différences observées chez les Berbers dans la stature, le port, la teinte de la peau, la couleur des cheveux et les traits du visage, devaient exister parmi les anciennes populations canariennes. On peut admettre qu'un naturel de Fortaventure ou de Lancerotte devait ressembler à un Mozabyte tout aussi bien qu'à un Bédouin; les Guanches blonds de Ténériffe devaient avoir l'air de Riffins, tandis que les indigènes de la même île, qui avaient la peau brune et les cheveux noirs, s'assimilaient aux Guancheris. Il est probable aussi que les Berbers des tribus des Ghomeráh et de Haouâráh avaient l'aspect des anciens insulaires de la Gomère et de la Palme, et que certaines filiations parmi les Schellouks du Maroc et les Touâregs du désert nous représentent les primitifs habitants des Canaries et de l'île de Fer.

Les caractères de race, transmis avec le sang, doivent s'être reproduits chacun avec les modifications que nous avons signalées chez les tribus indigènes de la Barbarie et du Maroc. La concentration des tribus canariennes dans les îles qu'elles occupaient à l'époque de la

conquête, et l'isolement dans lequel elles vivaient depuis des siècles, durent contribuer à la conservation des types originaires. — A Fortaventure, c'étaient des *Majoreros* (Majouârâh), appartenant peut-être à des gens venus d'Afrique avec des Arabes; à Canaria, des tribus qui transmirent leurs anciens noms aux localités où elles s'établirent; à Ténériffe, des Guancheris; une émigration de Ghomerâh à la Gomère, et des Haouârithes à la Palme.

Toutes ces diverses filiations ont légué aux générations qui se sont succédé leur type originaire. En effet, en comparant entre eux les caractères généraux de physionomie de chaque population insulaire telle qu'elle existe de nos jours, on retrouve encore les différences qui, d'après les souvenirs historiques ou la tradition, caractérisaient les tribus primitives, et ces différences sont d'autant plus tranchées que les circonstances locales ont isolé les centres de reproduction et les ont maintenus dans cet isolement. Les alliances étrangères ne peuvent avoir influé beaucoup dans cet archipel sur les modifications d'un type : il est un fait qui le prouve de la manière la plus évidente; en admettant l'opinion contraire, les îles de Lancerotte et de Fortaventure seraient celles où l'on devrait rencontrer le plus de gens blonds, ou du moins à la peau blanche, aux cheveux châtains et au teint coloré, car Bethencourt, qui conquit ces deux îles, y établit tous les aventuriers qu'il avait recrutés en Normandie, et ceux encore qu'il continua d'y envoyer. Pourtant, si on excepte deux ou trois familles qui prétendent descendre des conquérants, nous pouvons assurer que les gens de race blonde sont en bien petit nombre dans cette partie de l'archipel. C'est là, au contraire, que la population est la plus brune : hommes et femmes, tous ont le teint basané et semblent tenir bien plus, par les traits du visage et la couleur de la peau, du Maure ou du Bédouin que de l'Européen.

Mais à quelle époque les migrations des différentes tribus berbères qui ont propagé leur race dans l'archipel canarien vinrent-elles dans ces îles? — Cette question n'est pas facile à résoudre, et le champ des conjectures reste ouvert à ceux qui voudraient la traiter, car le silence de l'histoire leur laisse le choix des hypothèses.

Sans donc prétendre faire accepter les inductions que nous pourrons tirer des études auxquelles nous nous sommes livré, nous ne craignons pas d'avancer tout de suite que l'existence des populations isolées dans cet archipel est des plus anciennes. Si, pour se soustraire à une domination nouvelle, elles n'étaient arrivées aux Canaries qu'à l'époque de l'envahissement de l'Afrique romaine par les Arabes, leurs dialectes n'auraient pas différé si essentiellement entre eux. Il faut bien des siècles pour qu'un idiome se modifie d'une manière aussi étrange et s'altère au point de perdre presque son caractère originaire.

Nous avons fait remarquer les rapports entre le système d'embaumement des Guanches et celui des Égyptiens, décrit par Hérodote : ceux qui ressortent de l'examen comparatif des crânes canariens appartenant au type dominant, avec les crânes des momies qu'on rapporte à la race cophte, ne sont pas moins frappants. Ajoutons à ces remarques celle de l'analogie entre un certain nombre de mots de l'ancien égyptien et plusieurs expressions berbères, d'après les observations de Champollion. On peut donc conclure que ces îles ont été habitées jadis par des peuples de race libyenne, qui conservaient encore, vers le quinzième siècle, les mœurs et coutumes primitives dont on retrouve des traces dans la plus haute antiquité; mais il est probable aussi qu'après l'établissement des Arabes dans le Maghreb, des émigrations se dirigèrent vers ces îles Fortunées que l'imagination des poëtes avait tant embellies.

Ben son elle feconde, e vaghe e liete;
Ma pur molto di falso al ver s'aggiunge [1].

Telles sont les indications que nous tirons des connaissances acquises sur les anciennes populations de ces îles : nous avons recherché tout ce que la linguistique pouvait nous fournir de preuves dans la question d'origine; les souvenirs traditionnels sur les caractères physiques de ces insulaires, et nos propres remarques, les renseignements de l'histoire sur les mœurs et coutumes des anciens indigènes sont venus appuyer nos premières données : les heureuses découvertes archéologiques et anthropologiques de ces derniers temps, comme on le verra bientôt, ont favorisé nos recherches.

[1] Tasse.

DEUXIÈME PARTIE

DES ANCIENS PEUPLES QUI OCCUPÈRENT L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE DEPUIS LA LIBYE ET L'ÉGYPTE JUSQU'AUX ILES FORTUNÉES

I

Nous commencerons cette seconde partie de nos annotations par quelques remarques sur les témoignages qu'ont laissés de leurs invasions ou de leur présence d'anciens peuples dont l'histoire offre plusieurs points de contact et vient se mêler avec celle de la race aborigène de l'antique archipel, principal objectif de nos études.

Diodore de Sicile admet l'existence immémoriale des Ibères dans la péninsule Hispanique, et suppose que, après l'occupation du pays par ces anciennes peuplades, la race celtique fit son apparition en Occident comme un rameau désagrégé de la grande famille indo-européenne; mais en réalité les preuves historiques nous manquent pour la confirmation de ce fait. Quoi qu'il en soit, en partant de ces données, on a considéré les Ibères comme la race aborigène qui occupa, la première, la partie orientale de cette grande péninsule à laquelle elle donna son nom d'Ibérie. — Barros-Sivelo, auteur des

Antiquités de la Galice[1]; Lafuente, auquel on doit une *Histoire générale d'Espagne,* et plusieurs autres historiens recommandables, partagent cette opinion.

Les Celtes, qui passent aussi pour un des peuples les plus anciens de l'occident européen, figuraient déjà dans l'histoire vingt et un siècles avant Jésus-Christ. — D'autres les considèrent même comme antérieurs aux Phéniciens, et les font remonter à deux mille sept cents ans avant notre ère. — A sa première rencontre avec les Ibères, ce flot envahisseur, comme un torrent débordé, ne fut contenu qu'un instant dans sa course et ne tarda guère à revenir. C'est sur cette opinion, assez généralement admise, que s'est fondé Barros-Sivelo pour établir le peuplement de la Galice par des tribus celtiques qui envahirent les côtes de la mer d'Occident depuis les montagnes des Asturies jusqu'en dessous du cap Finistère, en descendant vers le Portugal. Mais de quelque manière que se soient opérés l'invasion celtique et l'établissement de ce peuple dans la Péninsule, il a dû rencontrer là, comme toutes les hordes émigrantes qui cherchèrent à s'établir, des populations autochthones plus anciennement fixées.

Quant aux monuments qui servent à constater l'occupation de la Galice par les Celtes, ils diffèrent peu de ceux qu'on voit dans le pays breton, en Cornouailles, et dans la Bretagne française, de même qu'en Portugal, dans le midi de l'Espagne, ainsi que dans le nord de l'Afrique, où ils témoignent du passage du même peuple, depuis l'ancienne Numidie et le versant septentrional de l'Atlas, jusqu'à l'archipel qui semble terminer cette chaîne vers l'occident. — Nous n'avons pas à nous occuper pour le moment de ces antiquités; il nous importe

[1] Ramos BARROS-SIVELO, membre des Académies royales de l'histoire de Madrid; Nobles arts de San Fernando; anthropologie et géographie du prince Alphonse, *Antiguedades de Galicia.* Coruna, 1875.

d'établir d'abord que l'histoire des populations libyennes (berbères ou canariennes primitives) se trouve liée sous plusieurs rapports à celle des peuples qui ont le plus fixé l'attention du monde. Cette histoire, comme nous allons avoir fréquemment l'occasion de le faire remarquer dans le cours de ces annotations, a des racines qui la rattachent à celle des Hébreux, des Phéniciens, des Égyptiens et des Arabes ; mais pour remonter à l'origine des populations africaines qui font l'objet de nos études, il faut prendre notre point de départ des invasions celtiques ou celtibériennes, et c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

II

Les rois kouschites de la dynastie de Nemrod forcèrent, dit-on, les anciens Chananéens, qui vivaient parmi les peuples qu'ils gouvernaient d'abandonner leur patrie adoptive et d'aller chercher ailleurs un refuge. Les historiens arabes désignent ces premiers Chananéens sous le nom d'*Amâlikas,* descendants de Cham, et les distinguent des seconds Amâlikas issus de Sem, les Amalécites de la Bible. M. Lenormant pense que cette expulsion violente fut le résultat de l'invasion des Aryas Japhétiques qui eut lieu en 2500 ou 2400 avant notre ère, c'est-à-dire, il y a environ quatre mille trois cent soixante-dix-huit ans.

Procope raconte que les Chananéens Kouschites, chassés de leurs foyers par le successeur de Moïse, Josué, chef d'Israël, se réfugièrent dans les villes maritimes de la Phénicie, et que de nombreuses familles

abandonnèrent les côtes de la Judée et allèrent chercher une nouvelle patrie. Cet événement eut lieu seize cent cinq ans avant Jésus-Christ. — Beaucoup de ces fugitifs s'établirent dans les villes du littoral de l'Afrique septentrionale. — « Il existe à Tanger, dit Procope, deux colonnes de pierre, à côté d'une grande fontaine, où on remarque une inscription en caractères phéniciens qui dit : *Nous sommes ceux qui ont fui la présence de Josué, le brigand*[1]. » — Ce témoignage de Procope, qui fut secrétaire de Bélisaire et qui écrivit son ouvrage au sixième siècle, est irrécusable en parlant d'un monument situé dans un lieu public. — Saint Augustin, dans l'exposé de sa *Lettre aux Romains,* dit que lorsqu'on demandait de son temps à un habitant de la campagne d'Hippone ou de Carthage quelle était son origine, il répondait tout de suite : *« Je suis Chananéen. »*

Eusèbe (*in Prologo Chanaan*) dit aussi que les Chananéens se dérobèrent à la persécution de Josué et des fils d'Israël, et vinrent se réfugier en Afrique ; ce qui confirme l'autorité de Procope au sujet de l'inscription de Tanger ; et n'oublions pas de noter en passant que cette inscription, qui remontait au seizième siècle avant notre ère, était écrite en caractères phéniciens, preuve évidente de l'influence que ce peuple dominateur exerçait alors sur la civilisation berbère dans toute l'étendue de ce littoral africain.

D'autre part, les alliances que durent contracter en Afrique ces Hébreux de l'émigration chananéenne auraient produit un type mixte qui se serait propagé dans le pays, et qu'on remarquerait sur le continent comme dans les îles adjacentes, type sémitique qui se serait transmis par hérédité chez certains individus dont les traits dominants se font encore reconnaître à cette courbure particulière et nationale

[1] Voyez Procope, *De bello Vandalico,* tom. II, ch. x.

d'un nez plus qu'aquilin, des yeux au regard insinuant, un front un peu étroit, un menton pointu, la barbe rare, la chevelure tirant au rougeâtre, et presque crépue. La couleur de la peau chez les descendants de ces Chananéens varie du blanc au brun clair, marqué souvent de roussures, et ce caractère aura pu faire supposer que les tribus berbères, chez lesquelles on retrouve encore quelques physionomies pareilles à celle que nous venons de décrire, provenaient des alliances avec les anciens Vandales. — Nous nous sommes déjà expliqué sur cette fausse opinion, et nous n'y reviendrons pas ici : il nous tarde de passer à des renseignements historiques d'une plus haute importance.

III

On rapporte à une très-haute antiquité l'époque des premières invasions des peuples de l'Europe occidentale qui se réunirent pour subjuguer l'Égypte ; mais aujourd'hui que de nouvelles clartés ont pénétré dans les profondeurs de l'histoire égyptienne, on peut entrevoir des temps plus anciens encore.

Les découvertes archéologiques provenant des fouilles entreprises dans le désert de Saqqarâh, cette immense nécropole de l'antique Memphis, nous ont révélé la vie intime d'une société éteinte il y a au moins six mille ans. Notre savant égyptophile M. Mariette (Mariette-Bey, aujourd'hui membre de l'Institut de France), qui depuis plus de vingt ans étudie sur place l'histoire du grand empire qui s'établit dans la vallée du Nil et domina sur toute cette région africaine, a eu

l'heureuse idée de réunir au musée de Boulaq, sous la protection du Khédive, toutes les antiquités, statues, tombeaux, représentations sculptées ou peintes, inscriptions, etc., qu'il a pu tirer du milieu des ruines.

M. Eug. Melchior de Vogüé, dans un écrit des plus remarquables, publié récemment [1], a fixé l'attention sur les nouvelles découvertes qui ont servi à reconstituer une des premières civilisations du monde, et nous faire connaître un peuple qui s'est éteint depuis des siècles en laissant après lui des preuves matérielles ou des indications écrites sur son histoire ; car, mœurs et coutumes, gouvernement, religion, philosophie, arts et littérature, tout se dévoile, tout ressort au grand jour de ces hypogées d'où on a retiré tant de précieuses notions, pour pouvoir juger du degré d'avancement de cette antique race.

« .... A l'origine de tout, dit M. de Vogüé, dans les ténèbres de ce qui, étant donné l'état de nos connaissances historiques, est pour nous les premiers jours de l'humanité, nous trouvons une civilisation complète, savante, puissante, venue on ne sait d'où, née on ne sait de qui, et mère de toutes les autres. — Deux mille ans avant que la pensée juive eût agité les questions d'origine, ce peuple vivait, pensait, écrivait en plein développement. A l'heure où Abraham se montre au sommet de l'histoire, où nous avions coutume de voir dans la vie patriarcale le premier essai de société humaine, où les empires de Chaldée et d'Assyrie apparaissent confusément, cette race égyptienne est déjà vieille, et il y a plus de vingt siècles que ses cités prospèrent à l'ombre des Pyramides....... »

Et que sommes-nous donc, grand Dieu! en face de cette création

[1] Eug.-Melchior DE VOGÜÉ, *Chez les Pharaons : Boulay et Saqqarâh.* (*Revue des Deux Mondes,* tom. XIX, p. 15. Janvier 1877.)

antérieure à tout? — Notre antiquité n'est qu'un point qui à peine a laissé sa trace dans l'histoire du monde; l'impérissable jeunesse de la nature survit seule, triomphe de toutes les caducités humaines et ne faillit jamais.

Les antiquités rassemblées au musée de Boulaq ne comprennent en général que les monuments relatifs aux quatre ou cinq premières dynasties égyptiennes, principalement aux troisième, quatrième et cinquième. — On sait qu'après la sixième et jusqu'à la onzième, qui commença ce qu'on appelle le *moyen empire,* il y a une brusque interruption où l'histoire d'Égypte se perd sous terre comme ces fleuves qui disparaissent pour ressortir plus loin. M. Mariette, l'intelligent créateur du musée de Boulaq, a rangé dans une vitrine, par ordre chronologique, les scarabées royaux, ces espèces de cartouches qui portent gravé le protocole de chaque souverain régnant. C'est avec ces petites bêtes, représentées en granit poli ou en serpentine, qu'on peut reconstruire une partie de l'histoire d'une dynastie, fixer sa date et connaître le nom du prince qui l'inaugura : « *La leçon est puissante et ironique,* dit M. de Vogüé ; *de chétifs insectes sont les seuls témoins authentiques qui ont sauvé de l'oubli des souverains ayant régné sur la première monarchie du monde.* » — Ces scarabées sacrés, symboles de la résurrection des âmes et de leurs métamorphoses dans le passage de la mort à une autre vie, d'après les idées religieuses des anciens Égyptiens, ressuscitent aujourd'hui toute une humanité perdue.

Mais parmi les faits qui nous ont frappé le plus dans les renseignements que nous a fournis cette étude si attrayante de M. de Vogüé au musée de Boulaq, il est une indication d'une grande valeur et dont il nous importe de prendre note, car elle se réfère aux types remarquables et distincts des personnages sculptés ou peints de cette pré-

cieuse collection, unique en son genre, et donne lieu à bien des conjectures :

« ..... Toute cette représentation d'un peuple qui n'est plus, dit notre auteur, dénote en général des hommes vigoureux, aux membres robustes, aux larges épaules..... Les visages se rattachent à deux types distincts ; les figures des cinquième et sixième dynasties offrent une face ronde, un front et un nez largement déprimés, et reproduisent les traits du fellah d'Égypte actuel ; mais les statues antérieures, tirées des fouilles de Meydoum, les bas-reliefs sur panneaux de bois d'un des tombeaux de Saqqarâh, *accusent le type plus noble de la famille européenne.* » — Tel apparaît, pour ce qui concerne ce dernier type, Képhren, le roi de la quatrième dynastie, qui a vu construire les Pyramides ; tels se montrent encore un homme et une femme, sculptés en calcaire peint, Râ-Hotep et sa femme Néfert, deux chefs-d'œuvre que M. Mariette a déterrés, après six mille ans de sépulture, et dont le temps n'a altéré ni la forme ni la couleur ; car grâce au sable fin du désert, qui recouvrait ces précieuses reliques, les hiéroglyphes qui ressortent en noir sur la blancheur du calcaire, la perfection des yeux en quartz qui embellissent ces deux figures, tout a conservé son éclat et sa fraîcheur. « Ces deux statues, ajoute M. de Vogüé, ont fait l'étonnement de tous ceux qui ont pu les voir. » — Nous devons le croire sur parole, car cette perfection qu'il a remarquée dans les types de Râ-Hotep et de Néfert, et de la statue du roi Képhren, n'est pas moins admirable que dans ceux des représentations figurées des sixième et cinquième dynasties suivantes, dont l'intelligent observateur nous a retracé les principaux caractères, et qui, au point de vue de l'art et du type ethnique, s'assimilent tellement à celui du fellah actuel «*qu'on pourrait confondre, par la ressemblance de la physionomie, l'homme qui vous guide dans le musée de Boulaq avec les statues qu'il*

coudoie. — Nul doute que les artistes qui ont exécuté ces magnifiques ouvrages n'aient voulu faire de véritables portraits. Ainsi un personnage en bois retiré des fouilles de l'ancienne nécropole memphite, représente le type sémitique si bien caractérisé, si vivant et si parfait, que le cri des Arabes qui le découvrirent l'a baptisé du nom d'El-Beleu, à cause de la ressemblance de sa figure avec celle du scheikh de leur village. »

Nous devons donc supposer que les représentations des personnages des quatre premières dynasties, ou du moins des trois premières, qui, selon l'expression de M. de Vogüé, accusent le type plus noble de la famille européenne, reproduisent à nos yeux les traits caractéristiques d'une ancienne race conquérante, venue du Nord pour s'établir dans la vallée du Nil, à une époque antérieure sans doute de plusieurs siècles à celle qui florissait sous le règne de Menès et de ses successeurs immédiats, mais dont les envahisseurs furent les ancêtres. Et en donnant une antiquité perdue pour ainsi dire dans la nuit des temps à cette race primitive et conquérante, nous nous fondons sur les âges qui ont dû s'écouler avant qu'une société humaine se constituât de manière à pouvoir atteindre, dans la succession des temps, un état de civilisation aussi avancé que celui qu'elle avait acquis lorsqu'elle disparut de la terre qu'elle illustra par ses institutions, ses arts et son histoire; car les anciens monuments d'Égypte, ceux du vieil empire surtout, témoignent de connaissances très-variées, longuement acquises, et nous livrent, par leurs inscriptions ou leurs papyrus, une langue et un alphabet déjà fixés. Or, cette civilisation n'a pu se créer tout d'une pièce.

Mais quel fut ce peuple qui vint s'établir sur ces rives lointaines pour y propager sa race? — D'où était-il parti? — Quelle était son origine? — Nous espérons, dans nos annotations subséquentes, pou-

voir répondre à ces questions d'après les renseignements révélés par les annales égyptiennes elles-mêmes.

IV

Si l'on s'en tient aux appréciations des chronologistes et aux preuves fournies par les documents historiques, le roi Néforkhéris, de la quatrième dynastie égyptienne, soumit une partie de la Libye à une époque qui répondrait à celle de l'âge de la pierre taillée, dont on retrouve des traces de loin en loin en Afrique. Il ne faut donc pas s'étonner si, d'après les *Annales égyptiennes* de Manéthon, on peut constater l'existence des *Lebous* ou Libyens, dès l'aurore de la civilisation, dans la partie septentrionale du continent africain qui avoisine l'Égypte, époque que divers historiens font remonter à plus de cinq mille ans. Il est certain que, dans des temps très-anciens, des hordes sorties les unes du nord de l'Europe, les autres des îles de la Méditerranée occidentale et des pays adjacents, débordèrent en Afrique par les plaines du delta du Nil. Ce flot de barbares se composait, dit-on, de Lebous, de Maschaschs, ou Libyens Mas-Chouachs (Maces ou Maxys d'Hérodote ; Mazigs de Ptolémée).

Notons aussi que sous la vingt-deuxième dynastie, mille ans avant Jésus-Christ, les Libyens-Maschouachs avaient pris pied depuis longtemps en Égypte, qu'ils servaient dans les armées, et formaient la garde des rois ; que deux cents ans plus tard, les chefs des milices libyennes occupaient les villes royales et les gouvernaient en maîtres, et que sept cents ans avant notre ère, et sous la vingt-deuxième

dynastie (*éthiopienne*), le roi Tahraka portait un nom qui semble d'origine berbère[1]; ce qui serait un indice du mélange de race que la domination et les alliances des différents peuples durent apporter dans les caractères ethniques de celles qui se superposèrent les unes aux autres dans cette contrée. — « La race blonde, dit le général Faidherbe, dans sa *Collection des inscriptions numidiques,* était anciennement connue en Égypte sous le nom de *Tamehou :* il n'est pas, il est vrai, tout à fait démontré que ce nom s'appliquât dès le principe à des Libyens ou à des Pélasges, quoique cela soit probable ; plus tard, il n'y a plus de doute, ces envahisseurs sont désignés dans les textes égyptiens sous le nom de *Lebou-Maschouach,* qui sont des noms de tribus, des noms nationaux, et non plus des noms génériques comme *Tamehou* [2]. »

Les relations et alliances entre les Tamehou de Libye et les princes ou rois des dynasties égyptiennes apparaissent plus fréquentes à mesure qu'on ressuscite les annales de ce pays, et nous fournissent des renseignements importants; près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ, sous la dix-huitième dynastie, la reine Taïa est représentée dans les peintures des légendes monumentales avec les cheveux blonds, les yeux bleus et le teint rosé ; elle procédait d'une famille étrangère, et son nom, ainsi que ceux de son père et de sa mère, n'étaient pas égyptiens. Or, tous ces noms étrangers qui viennent se mêler à l'histoire d'Égypte, tous ces types de physionomies distinctes qui apparaissent de loin en loin dans les représentations que les légendes commémoratives, les peintures ou les statues et bas-reliefs nous ont conservées, prouveraient que l'ancienne Égypte fut peuplée de différentes races qui se mêlèrent les unes aux autres à diverses époques, mais qui n'an-

[1] Général FAIDHERBE, *Collection complète des inscriptions numidiques,* p. 19 et 20.
[2] *Id , ibid.*

nulèrent pas les types dominants. Ainsi, le type européen primitif que les statues de Képhren, Râ-Hotep et Néfert rendent irréfutable, celui de la reine Taïa, qui semble avoir appartenu à la même race, nous confirment une invasion venue du Nord, de même que la présence en Égypte du roi Tahraka, et de tant d'autres gens portant des noms berbères ou liby-berbères, nous signale des gens de cette race.

La grande expédition contre l'Égypte qui eut lieu sous la quatorzième dynastie, quatorze cents ans avant Jésus-Christ, est rapportée dans les inscriptions hiéroglyphiques de Karnac et date de l'époque où les Étrusques, dont la civilisation était déjà très-avancée, dominaient dans la Méditerranée. Ce peuple avait réuni à ses propres forces celles des Libyens et alla tenter la conquête de l'Égypte; mais il échoua dans ses projets, et perdit six mille hommes dans une seule bataille [1]. — Cet événement mémorable, raconté en détail dans une longue légende que notre savant de Rougé a traduite, est d'une authenticité irrécusable. On y raconte la victoire du pharaon sur les alliés, et il est dit que les Étrusques avaient pris toute l'initiative de la guerre, et que le commandement des armées avait été donné à Masmaioü, roi des Libyens. La confédération des peuples de la Méditerranée formait deux grands groupes : d'un côté les Étrusques, et de l'autre les bandes de race libyque, parmi lesquelles nous trouvons celles de la Sardaigne, les Sicules de Sicile et les Tyrrhéniens.

A la vingtième dynastie, sous Ramsès III, car ces invasions se ré-

[1] Parmi les objets qui tombèrent au pouvoir des Égyptiens, les textes citent des coutelas, des dagues, des cuirasses en bronze, des coupes d'argent et d'autres vases. — Dans le butin de Ramsès, on énumère quatre-vingt-treize chars de guerre et de nombreux chevaux. — Les confédérés combattaient avec le bouclier rond et la large épée droite; celle des Sardones avait un mètre de long et devait ressembler aux armes antiques trouvées dans le sol de leur île. Les relations que les légendes égyptiennes nous font entrevoir entre les Pélasges et les nations italiques sembleraient confirmer les plus anciennes traditions : ce fut un petit-fils de Pélasge qui colonisa l'Ausonie. (Voyez *Revue d'anthropologie*, Paris, 1874, tom. III, partie critique.)

pétèrent, les Libyens attaquèrent de nouveau l'Égypte et furent repoussés.

Les Étrusques qui avaient envahi l'Égypte, dans leur confédération avec les Libyens, possédaient donc déjà une marine puissante quatorze ou quinze siècles avant notre ère; mais nous n'avons aucun renseignement précis pour ce qui concerne les peuples de race ibérique ou celtibérienne qui habitaient à l'ouest de l'Italie et de la Sardaigne, et qui durent prendre une grande part dans ces expéditions guerrières. Nous pensons toutefois que les hordes désignées sous le nom de Libyens devaient se composer d'un mélange de populations africaines et d'autres, originaires du nord, de l'occident et du midi de l'Europe, alors que dominaient dans l'Aquitaine les Ibères et les Gallo-Celtes, et que se forma la confédération celtibérienne. Toutes ces hordes durent marcher d'abord à la conquête de l'Afrique septentrionale, puis à celle de l'Égypte. C'est sans doute à cette époque reculée qu'il faut rapporter l'introduction en Numidie des constructions dolméniques. La présence de ces monuments celtiques, si répandus dans la région africaine qui s'étend de la Tunisie jusqu'aux rives de l'Atlantique, et dans laquelle on doit comprendre aussi les îles Canaries, tant sous les rapports géographiques qu'ethnographiques, établit en quelque sorte la marche des envahisseurs.

V

Le général Faidherbe, dans un Mémoire lu au Congrès scientifique de Bruxelles, en 1852, sur les *Dolmens d'Afrique,* a fait une réflexion

qu'il importe de noter : « Nous pensons, dit-il, que l'usage des dolmens a été importé du nord au sud, et non en sens inverse; le peuple (celui qui les construisit) ayant subjugué sur sa route les populations des territoires desquelles il s'emparait, et s'étant indubitablement croisé avec elles, on doit trouver dans les dolmens des différents pays des échantillons de races diverses. Le problème consiste à distinguer parmi elles l'élément constant qu'il faut attribuer aux constructeurs des dolmens. » Voilà pourquoi, sans doute, on a trouvé dans le grand dolmen de Roknia, et dans d'autres, des têtes appartenant évidemment à deux races différentes, l'une où domine l'élément celtique, et l'autre l'élément libyque plus ou moins pur de mélange. Cette même observation s'applique aussi, comme on le verra plus loin, aux têtes osseuses retirées des anciennes sépultures canariennes.

Dans cette communication au Congrès de Bruxelles, le général s'exprime en ces termes sur ces hordes envahissantes, par grands groupes de peuples, qui élevèrent des dolmens à partir des bords de la Baltique, patrie de la race blonde, « jusqu'en Afrique » : « Trois circonstances viennent porter la lumière sur cette question : premièrement, on trouve encore aujourd'hui, dans la Barbarie, quelques blonds disséminés dans la population brune; secondement, les historiens grecs ou latins constatent qu'il s'y trouvait déjà des blonds agglomérés avant Jésus-Christ; troisièmement, les annales égyptiennes nous apprennent que cinq cents, mille, quinze cents ans avant notre ère, des populations blondes considérables venaient de cette même contrée (la Barbarie) assaillir la basse Égypte. »

D'après ces données, le général considère comme hors de doute que ce sont les blonds du nord de l'Europe qui ont laissé cette traînée continue de dolmens jusqu'en Afrique, mais il ne fait pas remonter ces constructions au delà de quinze siècles avant notre ère, et croit

seulement que l'usage des dolmens peut s'être conservé dans des temps plus récents.

Il nous semble que, sans amoindrir l'importance des observations du savant général sur les envahissements opérés par les migrations venues du Nord, il conviendrait de bien fixer les dates et les provenances des peuples envahisseurs dans leurs différentes irruptions. — Nous ne remonterons pas jusqu'à ces temps préhistoriques dont certains indices, déduits d'études anthropologiques comparatives faites sur l'homme des cavernes, ont fait retrouver l'antique race des populations primitives de l'Europe dans le nord de l'Afrique ; mais nous rappellerons encore ces statues et ces bas-reliefs des vieux tombeaux de la nécropole de Saqqarâh, qui appartiennent à la quatrième dynastie memphite, et auxquels on donne six mille ans d'existence. Ces représentations accusent un type européen des plus accentués, et permettent d'admettre par conséquent que les ancêtres de ce peuple, d'où sortit cette vieille civilisation égyptienne, devaient être de race européenne. Ainsi les mélanges de populations de race blonde et de race brune, en Barbarie, ont dû s'opérer à une époque fort reculée ; et les dates de cinq cents, mille et quinze cents ans avant Jésus-Christ que paraissent fournir les révélations des annales égyptiennes, ne nous indiquent probablement que des invasions plus modernes des différents peuples qui marchèrent à la conquête de l'Égypte, à diverses époques, après avoir occupé d'abord une partie de l'Afrique septentrionale et s'être alliés avec les habitants des territoires envahis. Or, tous ces conquérants, venus du dehors, n'étaient pas sortis de la même contrée (du pays des blonds, selon l'expression du général Faidherbe), car, en admettant que les premiers envahisseurs partirent du nord de l'Europe, leurs bandes durent successivement se grossir dans leur marche vers le Midi, des hordes étrangères qui

vinrent s'agréger à la masse, et par conséquent de beaucoup de gens de races distinctes et de couleur plus ou moins brune.

VI

Nous avons dit que vers le milieu du quinzième siècle avant l'ère chrétienne, plusieurs peuples riverains de la Méditerranée (nord-occidentale) firent invasion en Afrique, et que les Libyens prirent une part active dans ces expéditions. — S'il faut accepter les renseignements de M. Lenormant, les Libyens Japhétiques, qui envahirent l'Égypte par la mer, s'étaient déjà établis sur les rives du lac Triton (dans la Cyrénaïque), et pendant plusieurs siècles, Libyens et Maxyes d'Afrique, Pélasges de l'archipel grec et de l'Italie, Sicules, Sardones et ajoutons aussi Celtes et Celtibères, formèrent une confédération redoutable qui vit sa puissance s'accroître rapidement quand les peuples de la Libye, réunis aux Ibères et aux Celtes établis déjà dans quelques parties du littoral africain, après s'être étendus vers le Nil pendant le règne de Ramsès III, envahirent la basse Égypte sous Meremphat, de concert avec les confédérés, et faillirent en faire la conquête.

On ne saurait douter de la coopération celtibérienne dans ces différentes invasions, en présence des monuments celtiques élevés dans plusieurs provinces de l'Afrique septentrionale, et dont quelques-uns paraissent appartenir à l'époque mégalithique. La plupart de ces dolmens n'étaient que des tombeaux, réservés peut-être dans le principe à des familles privilégiées; plus tard, ils servirent de sépultures

communes aux populations des villes et des campagnes avoisinantes. Un grand nombre, d'un caractère plus simple, tels que les menhirs, étaient encore en usage dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Mais malgré les probabilités jointes aux faits incontestables que nous venons d'émettre, on doit convenir qu'il reste encore dans toute cette histoire bien des points à éclaircir. Ce qui paraît bien prouvé pour nous, ce sont les invasions en Égypte d'après la traduction des légendes hiéroglyphiques (commémoratives), les documents tirés des archives pharaoniennes et les papyrus que nos savants égyptologues ont su déchiffrer. Quant aux interprétations qu'on en a déduites, il y aurait peut-être quelques réserves à faire.

M. Lenormant, que nous venons de citer en commençant ce paragraphe, est parmi nos modernes historiens qui se sont occupés des événements des siècles passés, un de ceux qui, par ses récentes publications, ont le plus contribué à l'enseignement classique. Dans son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* (t. III, p. 50), il dit, d'après les recherches de Movers et de M. Munk, que les émigrations hébraïques en Afrique se poursuivirent plus tard, et qu'à l'invasion des rois pasteurs en Égypte, des tribus chananéennes, qui continuèrent le mouvement migrateur vers l'ouest, s'étaient avancées jusqu'aux frontières de la Numidie, où elles trouvèrent un premier fonds de population bien antérieure (celle chassée de Chanaam par Josué, sans doute) en possession du sol.

«..... Ces deux couches d'éléments chananéens, ajoute notre auteur, se mélangèrent avec les tribus de Libyens Japhétiques, et de là naquit le grand peuple liby-phénicien, dans lequel Carthage puisa le principal élément de sa puissance militaire : peuple mixte dont les traits étaient peut-être plus libyens que phéniciens, mais qui suivit les mœurs et la religion de Chanaam et parlait encore la langue phé-

nicienne au temps où saint Augustin gouvernait l'Église d'Hippone. Ce peuple avait si bien prospéré sur le sol fécond où il s'était formé, qu'après avoir envoyé de nombreux essaims coloniser certains cantons de l'Espagne, une partie de la côte de la Mauritanie et le littoral occidental de l'Afrique jusqu'au cap de Noun, il comptait encore plus de trois cents villes florissantes et populeuses sur le territoire de la Byzancène et de la Zengitane, au moment où s'engagea la lutte entre Carthage et Rome. »

Ces renseignements, dont nous reconnaissons l'importance, nous suggèrent quelques réflexions très-opportunes, car elles nous ramènent à la question qui fait le principal objet de nos recherches. — Parmi ces colonies que fondèrent les Phéniciens et les Carthaginois sur le littoral africain, depuis la Numidie jusqu'au cap de Noun, il est probable que, poussés par leur esprit colonisateur, ils étendirent leurs entreprises au delà du cap qui continue la chaîne sous-marine de l'Atlas jusqu'aux Canaries. Et en second lieu, les divers éléments ethniques qui formèrent les races mixtes liby-phéniciennes, chananéennes et celtibériennes, vinrent s'accroître encore à l'arrivée des Arabes conquérants et se greffer sur ce mélange de races qui se sont croisées à différentes époques et dont les divers types, reproduits de générations en générations, peuvent dérouter les plus savants dans les recherches et les déterminations anthropologiques.

« Les Chananéens, a dit un savant écrivain, furent comme les missionnaires de l'Égypte et de l'Assyrie, deux foyers où la civilisation matérielle prit naissance. » (LENORMANT.) — Mais les Phéniciens ne contribuèrent pas peu au développement de cette civilisation qui s'étendit, par les arts, la navigation et le commerce des échanges, sur les côtes de la Méditerranée et dans tout le nord occidental de l'Afrique.

Les réfugiés de l'émigration chananéenne s'étaient fixés d'abord

sur le territoire phénicien; mais y étant devenus trop nombreux, ils se virent forcés de passer en Afrique, où ils se réunirent à leurs frères de la première émigration, comme nous l'avons indiqué au sujet des développements que prit alors cette invasion pacifique et civilisatrice, et de la probabilité de son extension, à cette époque, jusqu'aux îles Fortunées. Les Phéniciens, par la marine dont ils pouvaient disposer, facilitèrent sans doute cette translation par mer.

VII

Le général Faidherbe, dans son important ouvrage de la *Collection des inscriptions numidiques,* s'est occupé, comme nous, des migrations ou invasions des anciens peuples qui occupèrent d'abord la Libye, et qui s'étendirent ensuite vers l'Occident. Nous sommes entièrement de l'avis du général pour ce qui concerne la provenance de ces premières populations de race blonde qui habitèrent les déserts de la haute Égypte et cet immense territoire que les anciens géographes désignaient sous les noms de Libye extérieure et Libye inférieure [1]. M. Faidherbe ne croit guère possible d'admettre que les Libyens blonds, qu'on a considérés comme les ancêtres de plusieurs populations ou grandes agrégations de tribus berbères, appartinssent à un peuple indigène, et il ne voit pas dans la Libye le berceau de cette race blonde qui domina sur la population indigène, surtout, dit-il avec raison, « *lorsque les découvertes les plus récentes de l'anthropo-*

[1] Cette grande contrée, embrassant le désert de Barca, le Kordofan et le Darfour, était divisée en Libye extérieure ou ancienne Libye, qui se subdivisait en Libye supérieure et Libye inférieure.

logie nous montrent le midi de l'Europe et même le centre de la France occupés, dans une haute antiquité, par une race aux yeux et aux cheveux bruns ou noirs qui est encore de nos jours celle qui convient à ces contrées où l'élément blond est toujours venu du Nord par invasion. Nous ne pouvons admettre par conséquent qu'une race blonde fût vers ce temps-là, en Libye, la race autochthone appropriée à la contrée atlantique [1]. » Cette appréciation du général est déjà pour nous un gros point de gagné en faveur de la question d'origine que nous nous sommes proposé de résoudre.

M. Faidherbe appuie son raisonnement en ajoutant que « les blonds du Nord, dont on connaît aujourd'hui les descendants dans les pays qu'ils ont couverts de dolmens semblables à ceux d'Europe, venaient du Nord, de cette contrée qui a toujours été la terre des blonds. Les uns, probablement à une époque très-ancienne, avaient envahi la Libye et la partie occidentale du nord de l'Afrique ; les autres venaient de la Sicile, de l'Italie, de la Sardaigne, et s'étaient rabattus sur la Numidie ; enfin d'autres encore étaient venus de la Grèce avec les Pélasges pour conquérir la basse Égypte. »

Parmi ces envahisseurs, il y en avait qui devaient représenter le type kymris, qu'on retrouve chez certaines tribus berbères ; M. Faidherbe en fait aussi la remarque, et il y a lieu de croire, selon nous, que ces hordes étrangères, après avoir soumis les indigènes de la Libye, se fondirent ensuite dans la masse des populations africaines, et adoptèrent la langue du pays.

« Il n'est pas permis de douter, dit le général, de l'invasion de ces hommes du Nord, lorsque les monuments égyptiens nous révèlent non-seulement leurs faits et gestes, mais qu'ils nous transmettent

[1] Faidherbe, *op. cit.*, p. 23.

même leurs portraits coloriés : *ils étaient tatoués et vêtus de peaux de bêtes.* » Cette observation est concluante; ces peuples tatoués de la famille sans doute des Kymris Gaéliques, dont plusieurs tribus ont conservé les traits, et qui portaient le costume des nations barbares représentées sur les monuments égyptiens, étaient des Kymris ou des Galls (*Gaels*), dont la parenté est confirmée par leur idiome commun. — Quant au tatouage, cette coutume se conserva chez les anciens peuples d'Hibernie (Irlande) et de la Grande-Bretagne jusqu'aux quatrième et cinquième siècles de notre ère [1]. Les populations primitives des îles Canaries se tatouaient aussi; les chapelains de Bethencourt l'ont dit dans leur *Chronique :* « ..... *La plus grand' partie d'eux portent devises entaillées sur leur chair de diverses manières, chacun selon sa plaisance* [2]. »

VIII

Il existait en Gaule deux peuples étrangers à la famille gauloise, les Aquitains et les Ligures de la famille ibérique; Galls ou Celtes, Belges ou Kymris sont deux branches du même tronc. Les Kymris, ceux qui procédaient des bords de la Baltique, s'allièrent ensuite avec les Volks ou Belges [3]. « *Ainsi deux grandes familles humaines ont fourni à la Gaule ses plus anciens habitants, la famille ibérienne et celle des Galls ou Celtes, c'est-à-dire cette race celtique qui existait dans*

[1] Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois,* Introduction, p. 61.
[2] *Histoire de la première découverte et conqueste des Canaries,* ch. LXIX, p. 127.
[3] Broca, *Revue d'anthropologie : Ethnologie de la France,* tom. I (1860), p. 7, note.

l'Europe occidentale depuis une époque antérieure à tous les souvenirs. » (Amédée THIERRY.) — Quant au territoire de l'antique Ibérie, il ne se bornait pas à la chaîne des Pyrénées, mais il s'étendait, au nord des montagnes, dans toute la partie de la Gaule qu'embrassent, entre la Méditerranée et l'Océan, les grands golfes de Gascogne et de Lyon.

D'après Strabon, les Aquitains, établis entre les Pyrénées et la Garonne, différaient des Gallo-Celtes, et leur langue avait beaucoup d'analogie avec celle des Ibères transpyrénéens ou Basques Cantabriques. Jules César confirme ces renseignements dans ses *Commentaires.* — Les Gallo-Celtes formaient une association nationale antérieure aux Celtes qui élevèrent les dolmens. « Si l'on compare les nomenclatures des lieux, des villes et nations, au nord des Pyrénées, dit Amédée Thierry, on y trouve la démonstration de l'origine ibérique des Aquitains. Une population ibérienne se serait établie au nord de la Garonne, dans le pays occupé par des tribus de sang gaulois. Plusieurs médailles aquitaines portent des légendes en caractères celtibériens, ce qui prouverait que les Aquitains formaient une branche des Ibères, transplantée de temps immémorial sur le territoire des Gaules. »

Quinze siècles avant notre ère, des nations de filiation gauloise envahirent l'Espagne; elles portaient le nom de Celtes et s'appelèrent Celtibères après leur invasion. Leurs principales tribus se nommaient *Galekes* ou Galiques, dont le radical *Gal* reproduit le nom de la race. Les Galiques s'établirent dans la province ibérienne qu'on appela plus tard la Galice. (Amédée THIERRY, *op. cit.*, p. 175.)

Les Iles Britanniques et la Gaule avaient été occupées primitivement par la race kymrique [1], et Pomponius Mela comprend l'ar-

[1] « Deux ou trois cents ans avant l'arrivée des Belges, les Celtes avaient eu à subir une première invasion kymrique qui avait remué toutes les populations de la Gaule. Ces Kymris de la première

chipel britannique dans la Celtique. (Voyez cet auteur, liv. III, ch. VI.)

« Les Belges ou Bolgs (Volks des Gaulois méridionaux) donnèrent leur nom à toute la confédération des Kymris de la Gaule, mais ils ne formaient que le second ban de l'invasion kymrique; ils n'arrivèrent en Gaule que dans le courant du quatrième siècle avant notre ère, et pendant que le gros de leur nation se fixait dans le nord-est, deux de leur tribus, se frayant un passage à travers le pays des Celtes, vinrent s'établir dans le Midi sous le nom de Volkes. » —(Voyez Amédée THIERRY, *op. cit.*, 1844. *Introduction*, p. LII, LVII.)

IX

Les observations linguistiques du général Faidherbe sur le *mas* initial de beaucoup de noms berbères confirment l'opinion que nous nous étions faite depuis longtemps[1] d'une ancienne invasion en Afrique d'une race venue du Nord pour subjuguer une autre race autochthone. Le général a traité cette question dans l'ouvrage que nous avons déjà plusieurs fois cité; nous y revenons ici, car elle a à nos yeux une très-grande importance.

invasion, conduits, suivant les traditions consignées dans les *Triades* et dans les *Chants des Bardes*, par Huc le Puissant, avaient conquis toutes les provinces du littoral depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à la Gironde; c'est par eux que le druidisme, selon probabilité, fut introduit dans les Gaules. » (Amédée THIERRY, *loc. cit.*, p. 33 à 35, et Introduction, p. CXLII.) « Ce fut sans doute à la suite de ce changement politique et religieux que les peuples de l'Armorique, quoique de race celtique, adoptèrent la langue des Kymris..... » (Voyez Paul BROCA, *l'Ethnologie de la France, Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris,* 1860, tom. I, p. 7, note.)

[1] Voyez *Histoire naturelle des Canaries.* (Ethnographie.)

Le *mas* initial appartient à la langue celtique ou gallo-celte, et se retrouve encore aujourd'hui dans notre langue française pour indiquer la filiation d'un lieu, la provenance ou parenté d'un nom propre. Ainsi, dans nos provinces méridionales, le nom d'une maison rustique, d'une ferme ou métairie est précédé du *mas;* on dit mas des Micocouliers (en provençal *mas de Falabergo*) pour métairie des Micocouliers, ces beaux arbres des forêts druidiques, qui croissent toujours en Provence et auxquels la science a imposé le nom national de *Celtis australis*. On dit encore *mas de la Font, mas de l'Oste,* etc., pour les fermes de la Fontaine et de l'Hôtellerie. *Mas-Cabardès* est un chef-lieu de canton du département de l'Aude, *Mas d'Agenois* de Lot-et-Garonne, *Mas d'Azil* de l'Ariége. — Le nom de Marseille (*Massalia* ou *Massalie*) vient de *Mas-Salyes,* le pays des Salyes (*Saliens*), ancien peuple celtique qui occupait cette partie de notre côte maritime avant l'arrivée des Phocéens. — Les noms propres liby-puniques ou numidiques de Massinissa, Masgala, Massinabal, et autres, ne sont pas moins d'origine celtique que leurs analogues cités par le général Faidherbe. Ce n'est pas seulement en Numidie qu'on remarque de ces noms ; on les retrouve encore aux Canaries, comme nous l'avons dit et signalé dans notre *Histoire naturelle* de ces îles. — Nous venons d'indiquer des noms de lieux de notre ancienne Provence qu'occupèrent les Celtibères, dont les descendants euskariens sont encore fixés dans les Pyrénées, et il nous serait facile de retrouver bien des noms propres dans nos anciennes familles d'origine gauloise ou celtique chez lesquelles le *mas* initial sert pour ainsi dire de blason. Qu'il nous suffise, en passant, de citer le grand nom de Masséna, originaire de Nice (*Niké,* la ville de la victoire), cette cité française fondée par les Massaliotes sur la côte celto-ligurienne, aux confins du pays des Salyes.

A Massilia regionem quæ inter Alpes et Rhodanum est, usque ad Druentium flumen, Salyes habitant. (STRABO.)

Il ne faut pas confondre les anciens Salyes (*Saluvii*) avec les Francs Saliens (*Saliskes*) qui habitaient les bouches de l'Yssel, et qui firent partie de la Confédération germanique à l'invasion des pays transrhénans. Les Salyes étaient un peuple ligure de la Gaule Narbonaise, qui habitait au nord-ouest de Marseille, entre le Rhône et les Alpes, plus de six cents ans avant Jésus-Christ, et qui occupait les villes de Tarascon, Saint-Remy (*Glanum*), Arles, Aix, etc., c'est-à-dire la majeure partie du territoire échu aux Marseillais à la domination romaine dans la Gaule méridionale.

X

M. Faidherbe paraît rapporter plus spécialement toutes les invasions et conquêtes des peuples qui débordèrent en Afrique et finirent par s'y établir, en s'amalgamant aux populations qu'ils y rencontrèrent, aux races venues du nord occidental de l'Europe, sans tenir compte des autres nations du centre et du midi qui s'agrégèrent à la masse des hordes envahissantes, Celtes, Ibères ou Celtibères, Aquitains, Ligures, Salyes ou autres. — Il établit que, depuis la première invasion des blonds de Libye, il s'est écoulé trois mille quatre cents ans, d'après les annales égyptiennes; ce qui équivaut à cent trente ou cent quarante générations ; il ne nie pas, dans sa dissertation, l'influence des milieux relativement aux changements que peuvent éprouver les races, mais il la croit beaucoup moins considérable que la plu-

part des anthropologistes la supposent. Pour lui, la race blonde serait la prépondérante et la privilégiée sous les rapports physiques et moraux. En cela nous faisons nos réserves.

M. Faidherbe explique, d'après les opinions qu'il expose sur ces blonds dominateurs de la Libye, la beauté de la plupart des crânes, des profils et des hautes tailles des gens ensevelis dans les dolmens de Roknia, en Algérie, contrastant avec l'infériorité des Berbers actuels, résultat de la dégénérescence par les alliances avec d'autres races. — Il fait observer que quinze cents ans avant notre ère, les annales égyptiennes citent les Maschaschs comme la principale nation des Tamehou ou blonds de Libye; que cinq cents ans avant Jésus-Christ, Hérodote signalait les Macés ou Masyes comme habitant le lac Triton; que deux ou trois cents ans plus tard, on retrouve ces mêmes populations formant des États sous les dénominations de Massiliens et de Massesyliens (*Maschachals*), et qu'un grand nombre de leurs chefs ont des noms qui commencent par *mas*. Ajoutons que le nom de Masmaioú, ce roi de Libye, dont il a été question, et qui commandait les armées combinées au quinzième siècle avant l'ère chrétienne dans la grande expédition contre l'Égypte, nous paraît aussi d'origine celtique ou celtibérienne. Ce prince barbare devait être un descendant des envahisseurs de la Libye, venu primitivement en Afrique. Nous en pensons autant des noms berbères de Masgala, Massipa et autres, que cite le général Faidherbe, mais qu'il croit liby-puniques.

Le *mas* initial, de même que le *mes,* se retrouve dans les noms de plusieurs tribus berbères : les Massathá, les Masmuthá, les Mesfouhs. — Quant au nom de Massinissa, M. Faidherbe dit que ce prince numide était des blonds de la Gaule ou de la Germanie : nous ne saurions l'affirmer, mais nous partageons l'opinion du général, qui pense aussi

que le *mas* initial provient de la langue des blonds du Nord, et non pas de celle des Libyens indigènes ; mais il ne va pas plus loin ; il ne dit pas quel était précisément cet ancien peuple envahisseur qu'il ne désigne que sous le nom des *blonds du Nord,* et qu'on ne peut considérer comme premier occupant, puisqu'il rencontre en Libye une autre population.

Nous avons commenté l'ouvrage du général Faidherbe sans le moindre esprit de critique ; ce beau livre nous a été très-utile pendant notre longue étude sur les antiquités canariennes. Nous ne doutons pas, avec cet auteur, que la grande contrée africaine qui n'est séparée de la vieille Europe que par un bras de mer ne fût qu'une même région, dans les temps géologiques, avec les autres pays du pourtour de la Méditerranée occidentale. Cette contrée n'a pu rester inhabitée, puisqu'il est prouvé, par la découverte des cavernes qui renferment encore les restes d'une race préhistorique, que le midi européen fut occupé il y a des myriades d'années, par des peuples qui avaient déjà acquis un certain degré de civilisation. « Nous regardons comme admis, dit à ce sujet M. Faidherbe, que ce sont les descendants actuels des populations résultant de la fusion des blonds du Nord avec la masse des Libyens indigènes que nous retrouvons dans les Kabayles de la Tunisie et de l'Algérie, dans les Chaouia de l'Aurès, les Zenetha des oasis, les Touâregs du Sahara et les Mazigh du Maroc occidental. » — Ajoutons, à l'appui de notre thème, que les mêmes observations sont aussi applicables aux anciens habitants des Canaries, qui durent appartenir à la même race, puisqu'à l'époque de la conquête de cet archipel, leurs populations parlaient toutes des dialectes dérivés de cet idiome berbère, dont la provenance de la langue libyque paraît incontestable.

L'histoire nous a dit la résistance opiniâtre qu'opposèrent aux Ro-

mains les vaillantes tribus des montagnes de l'Atlas, l'esprit d'indépendance qui animait ces Berbers formés en cinq grandes confédérations : les *Sanhaià,* les *Masmudà,* les *Zenethà,* les *Haouâràh* et les *Gomeràh,* et dont le langage se divisait en trois dialectes, le chilha, le zenetha et le tamazegt ou touâreg, selon Léon l'Africain et Marmol[1].

Pour nous, les représentants de la race ibérique ou celtibérienne en Afrique seraient les Berbers, les uns bruns par la peau, les cheveux et les yeux, les autres plus ou moins blonds, à la peau d'un blanc mat ou bien colorée et marquée d'éphélides (taches de roussures). Les Berbers bruns appartiendraient à la race ibérique, numériquement la plus forte et appropriée au sol où elle se constitua. Les Berbers blonds seraient les descendants d'une autre race, la celtique, qui, par alliance avec l'ibérique, après la confédération celtibérienne, donna lieu à une race mixte et croisée. C'est aux Berbers de race brune qu'on doit appliquer le nom de *Lebous,* dont on a fait celui de Libyens ; le nom de *Tamehou,* cette race dont le type de physionomie est figuré sur les monuments de l'antique Égypte, nous semble plus applicable aux Berbers blonds. — « La fusion des deux races, a dit le savant anthropologiste M. P. Topinard, est aujourd'hui si intime, le type ethnique a si bien pris le dessus, en vertu de la grande loi naturelle du retour aux ancêtres, qu'il y a lieu de regarder actuellement ces deux races comme n'en faisant qu'une[2]. »

[1] Ces divisions ont été désignées récemment par M. Roisel, dans son livre des *Atlantes,* de la manière suivante :

« La terre d'Afrique, de l'Océan au Nil, dans sa partie septentrionale, a été envahie par une grande famille de peuples congénères, dont l'identité se révèle par les caractères ethniques et la dénomination générale de *Berbers,* et qui s'appelaient jadis Libyens dans l'est, Maures dans l'ouest, Numides au centre, Gétules au sud, Caramantes dans le désert. » — Ce sont aujourd'hui les Kabyles des montagnes du littoral algérien, les Mozabites des oasis, ainsi que les Touâregs et les Schelouks du Maroc occidental. (Voyez l'*Explorateur* du 10 février 1876.)

[2] Voyez *Revue d'anthropologie* (partie critique), tom. III, 1874, n° 3, p. 493.

DES IBÈRES ET DES BASQUES OU EUSKARIENS
DES CELTES ET DES CELTIBÈRES

I

Donnons d'abord quelques aperçus, d'après les recherches récentes d'auteurs accrédités, sur les peuples que nous réunissons sous le titre qu'on vient de lire, et qui confirment les renseignements que nous avons déjà présentés sur la grande famille celtibérienne.

Don Manuel de Góngora, qui a voulu éclaircir la question d'origine des premiers habitants de la péninsule Hispanique, retrouve les descendants des Ibères dans les Basques, qu'il considère comme un reste intact de cette grande nation de provenance orientale. « On retrouve, dit-il, la dénomination de ce peuple dans son nom national d'*Euscaldunac,* composé de deux vocables, *Eusk* et *Aldund,* si l'on fait le premier synalèphe de *eguski* (soleil), et qu'on le joigne au second, c'est-à-dire provenant du soleil ou de l'Orient. » — L'auteur des *Antiquités de l'Andalousie* ne recherche pas si la race basque ou euskarienne s'étendit ou non hors de la péninsule Ibérique ; il semble, comme à dessein,

nous avoir laissé cette tâche que nous n'avons pas craint d'accepter. M. de Góngora se demande seulement si les Ibères, qui se répandirent en Hispanie, rencontrèrent le pays vierge et sans habitants. Il est loin de le croire sans doute, et, selon lui, les Troglodytes d'Albuñol et d'Albranchez, ces tribus primitives qui vivaient de chasse ou de pêche, qui cachaient leurs morts dans des cavernes, hors des atteintes des bêtes sauvages, et qui ignoraient l'agriculture dans les riches vallées que fertilisèrent plus tard par leurs travaux tant de races qui ont foulé le sol de l'Espagne, seraient, sinon les ancêtres, du moins les contemporains des Bastitans de la Bétique, qui n'étaient eux-mêmes que des anciens Ibères.

A une époque dont l'histoire n'est que traditionnelle, la nation des Ibères, sortie d'Asie, s'avança comme l'avant-garde de ces hordes qui peuplèrent ensuite l'Europe : établie d'abord dans cette région asiatique désignée par les anciens géographes sous le nom d'Ibérie orientale ou Sapire, elle occupa ensuite les bases méridionales du Caucase. Une fraction de ce peuple migrateur, en se dirigeant au nord, fit station aux derniers gradins des monts Ourals, où des investigations récentes ont fait retrouver des coutumes et des analogies avec les Basques ou Vascones [1]. Les émigrations continuèrent vers l'Occident, et le peuple envahisseur pénétra dans les Gaules, d'où, chassé par les Galls (Gaels), il se jeta dans la partie de l'ancienne Hispanie qu'arrose l'Èbre, et l'occupa ensuite entièrement. — On a fait dériver le nom d'Ibère de l'Èbre (*Iberus*), que lui auraient donné les Ibères; mais don Navarro Villoslada ne paraît pas partager cette opinion ; car dans un article qu'il a publié dans l'*Illustration espagnole et américaine,* il prétend que l'Èbre, dès les temps les plus anciens, a toujours porté

[1] Voyez DE CHARENCEY, *De la langue basque et des idiomes de l'Oural,* Paris, 1866. — Voir aussi l'ouvrage du prince Louis-Lucien BONAPARTE, *Langue basque et langue finnoise.*

ce nom. « L'existence de la race ibérique, dit-il, est antérieure à celle des Celtes ; son union et amalgame avec elle est chose reconnue ; de telle sorte que les Celtibères ont toujours été considérés comme ayant constitué le premier ciment social des fondements de la nationalité espagnole. Dès les premiers âges, ce peuple, sous la dénomination de Celtibères, a occupé toute la vaste région qui forme le centre de la Péninsule [1]. »

Fernandez Guerra, un des historiens espagnols les plus compétents, avait dit avant Villoslada que les anciens Ibères, campés d'abord sur les rives des fleuves, vers les bases méridionales du Caucase, devenus une nation trop nombreuse et très-entreprenante, peuplèrent la Ligurie et l'Aquitaine, dix-huit siècles avant Jésus-Christ. — « L'Océan seul, ajoute-t-il, peut arrêter et s'opposer comme une digue aux envahissements de ce peuple audacieux et aventureux. » — Les Celtes, d'après le même historien, envahirent l'Espagne trois siècles après les Ibères et formèrent, en s'alliant avec eux, cette grande et puissante confédération celtibérienne qui domine dans toute cette vaste région.

Quoi qu'il en soit, un grand peuple, venu en Europe à une époque qu'on suppose des plus anciennes, occupa jadis l'Espagne, la Gaule méridionale, les grandes îles occidentales de la Méditerranée, et très-probablement le nord de l'Afrique. Hérodote, Strabon, Scylax et autres, ont donné à l'Ibérie de très-larges limites : le Rhône, la Gaule Cisalpine et l'Éridan. — M. Amédée Thierry fait remonter l'occupation de la Péninsule par les Celtes, qui s'allièrent aux Ibères, à seize

[1] « El Ebro, desde los mas remotos tiempos se llamaba Ibero. La existencia de las razas ibéricas es anterior à las celtícas; su union y amalgama con ellas es cosa tambien por todos reconocida, de tal manera pue los Celtiberos forman, por decirlo así, la primera argamasa social de los cimientos de la nacionalidad española. De todos modos, con el nombre de Celtiberos conociose en lo antiguo una vastísima region que occupaba casi todo el centro de la Peninsula. » (*Ilust. españ. y amer.*, 8 *enero* 1877.)

siècles avant Jésus-Christ [1]. — C'est de ce peuple que sortirent les Basques avec lesquels il s'était mêlé, pour ne former qu'une même nation, dix-neuf cents ans avant notre ère, alors que les Phéniciens, qui exploraient déjà la Méditerranée, constataient la présence des Ibères en Espagne.

II

M. Elisée Reclus et M. Alfred Maury, de l'Institut, dans divers Mémoires d'une compétence spéciale, publiés dans la *Revue des Deux Monde*, sont aussi d'opinion que les Basques descendent du peuple puissant qui, en pénétrant dans la Péninsule, occupa d'abord les Pyrénées et la chaîne cantabrique, puis envahit toute l'Espagne.

M. J. Garat, auquel on doit un ouvrage très-important sur les Basques, a donné à ses recherches des conclusions avec variantes sur l'origine de la nation euskarienne, qu'il regarde comme l'alliée des peuples de race sémitique qui auxilièrent les Phéniciens dans la fondation de leurs colonies : — «....... On doit considérer cette nation, dit-il, comme un débris des peuples primitifs du continent asiatique ; ce peuple basque est l'expression unique de l'humanité aux temps antéhistoriques ; il a, sans altération, continué la race de Sem..... J'ai tenu à révéler son ancienne existence, son incroyable antiquité, son origine semi-phénicienne et la pureté de sa filiation [2]. »

M. de Quatrefages a aussi traité cette question avec toute l'autorité

[1] Voyez *Histoire des Gaulois*, tom. I. Introduction, p. 26.
[2] Voyez J. Garat, *De l'origine des Basques*, 1869, Paris.

acquise par ses travaux scientifiques : l'éminent anthropologiste fait d'abord remarquer que M. Pruner-Bey, en rattachant les Basques, par les peuplades du nord de l'Asie, aux anciennes populations américaines, en les considérant comme les témoins d'une grande formation anthropologique, a vu son système confirmé par la linguistique et l'étude minutieuse des crânes américains. — Mais c'est surtout aux recherches du professeur Broca que M. de Quatrefages emprunte les indices les plus certains de l'ancienneté d'origine des Euskariens. — On sait que parmi les restes humains retirés des profondeurs du sol, les crânes brachycéphales [1] sont considérés comme appartenant aux plus anciennes races autochthones qui auraient habité notre continent avant la race indo-européenne, dont le principal caractère des crânes est dolichocéphale. Or la race euskarienne, d'après M. Broca, posséderait, avec une brachycéphalie modérée, une dolichocéphalie bien accentuée, qui, au lieu d'être frontale, comme chez les peuples européens, serait occipitale *et rapprocherait les Basques des groupes africains de race blanche.* La brachycéphalie nous signalerait donc le caractère primitif des antiques races d'Europe, et la dolichocéphalie n'aurait été produite que par des mélanges ou des croisements. Par conséquent M. de Quatrefages en conclut que, dans l'état actuel de nos connaissances, une race brachycéphale doit avoir été l'élément fondamental de l'origine des populations basques [2].

[1] La brachycéphalie est déterminée par un rapport de 85 à 100, entre le diamètre transversal et le longitudinal maximum du crâne. — La dolichocéphalie répond à un rapport de 75 à 100 et au-dessous.

[2] Voyez V. Derrécagaix, chef d'escadron d'état-major, *Notice sur les Basques.* (*Bulletin de la Société de géographie.* Avril 1876.)

III

Mais d'autres peuples, qui, à diverses époques, portèrent leurs colonies jusqu'aux extrêmes limites de l'Europe occidentale, franchirent les Pyrénées : l'établissement des Volces Tectosages dans le pays qu'arrose la Garonne repoussa les Celtes de la Gaule Narbonaise et des Cévennes, qui se précipitèrent sur l'Espagne : « *Ce fut la seconde invasion de ce peuple dans la Péninsule, dont les souvenirs sont restés* », a dit de Góngora. En s'alliant aux premiers occupants, qu'ils avaient d'abord combattus, les Celtes purent dominer sur un vaste territoire, tandis que la race euskarienne (ibéro-basque) conserva son indépendance dans les montagnes où elle s'était concentrée.

Dans la partie de son ouvrage que don Manuel de Góngora a consacrée aux invasions des peuples qui tour à tour occupèrent la péninsule Ibérique et imprimèrent une impulsion nouvelle à l'esprit conquérant des Celtes primitifs, il fait remarquer que ces hordes belliqueuses, dans leurs luttes avec les Ibères, s'avancèrent vers le Midi et inspirèrent des craintes sérieuses aux colonies phéniciennes et carthaginoises établies sur les côtes de la Turditane. — Gades (*Cadix*), république libre, se vit dans la nécessité de se préserver de l'invasion en s'appuyant du secours d'un peuple puissant, de sa même race, de sa religion, et partageant ses intérêts commerciaux : Gades implora l'alliance de Carthage, commerciale comme elle, mais forte en outre de l'esprit guerrier des peuples de la Libye et des autres mercenaires qu'elle employait pour assurer sa domination. Les auxiliaires de Gades se

firent les maîtres comme cela devait arriver dans une alliance avec un peuple qui a laissé dans l'histoire la réputation de sa foi punique.

Bientôt après les Carthaginois, aidés des milices libyennes qu'ils avaient à leur solde, s'emparèrent de tout le littoral depuis les bouches du Betis jusqu'au cap de Gatte, tandis que les Celtibères se rendirent maîtres de tout l'intérieur de la péninsule Hispanique.

Les relations avec des peuples qui disposaient de marines aussi actives que celles des Phéniciens et des Carthaginois des colonies de la côte ibérique et des métropoles africaines, purent favoriser les Celtibères dans leurs migrations du midi de l'Europe au continent voisin et entretenir un flux et reflux incessant de peuples migrateurs à partir du dix-neuvième siècle avant notre ère, dès le commencement de la puissance phénicienne jusqu'à sa décadence [1].

IV

Résumons les considérations dans lesquelles nous sommes entrés, et fixons les données acquises :

M. Derrécagaix, dans son excellent Mémoire sur les Basques, après avoir traité des anciens Euskariens, de leur provenance, de leur

[1] Mais les Phéniciens eurent des rivaux : les *Commentaires de J. César* nous disent que les Venètes-Gallois étaient le peuple de l'Armorique le plus avancé dans l'art de la navigation; qu'il possédait les îles voisines, Belle-Ile, Hoat, Hédic, Groa, Kibéron (Quiberon), et tous les ports de la côte continentale. Vannes, près du littoral breton, était la cité principale de ces Venètes; et peut-être que ce fut aussi par le secours de ce peuple que des migrations de Celtes purent passer en Afrique et aux îles Fortunées.

idiome et de leur parenté avec les Ibères, est arrivé aux conclusions suivantes :

« Les Ibères étaient un grand peuple venu en Europe à une époque qui est la plus ancienne des temps historiques. Ils occupèrent l'Espagne, le midi de la Gaule, et probablement, avec d'autres peuples de race libyque, les grandes îles occidentales de la Méditerranée.

« Les Phéniciens durent entretenir des relations fréquentes avec les Ibères et faciliter leurs invasions en Afrique, où de nombreuses traces de leur langage font supposer qu'ils ont occupé cette contrée dès les temps les plus reculés.

« Les Basques sont les descendants de la race qui a habité l'Espagne et les contrées voisines avant les races indo-européennes, et les anciens crânes euskariens offrent des indices de mélanges avec les races du nord de l'Afrique. »

Telles sont les opinions que M. Derrécagaix a livrées aux appréciateurs des études historiques dans lesquelles l'a entraîné son ardent patriotisme, et qui viennent appuyer les observations anthropologiques du professeur Broca, qui rapproche les Basques des groupes africains de race blanche.

Mais, en terminant cet aperçu, exposons les données sur lesquelles nous nous appuyons nous-mêmes pour établir notre propre opinion dans la question qui nous occupe, et sur laquelle on ne saurait être assez explicite.

Un peuple européen, venu du Nord, et grossi dans sa marche envahissante par d'autres hordes guerrières, aurait fait irruption dans l'Afrique septentrionale bien avant ces Libyens indigènes et les autres nations de l'Occident méditerranéen qui se ruèrent sur l'Égypte à diverses époques. Ces premiers envahisseurs, dont la principale masse devait appartenir à la confédération celtibérienne, durent faire souche

dans le nord de l'Afrique de même que ceux qui les suivirent. Les types de race se croisèrent dans les alliances contractées. Les analogies de langage qu'on remarque avec l'euskuara parmi les tribus berbères, celles qu'on a reconnues entre certains noms des dynasties égyptiennes et les noms propres et de lieux des populations de l'Atlas, tendraient à faire supposer que cette langue que parlent encore aujourd'hui les Basques et qu'ont parlée les Ibères, était en communauté d'origine avec l'égyptien antique ou le libyen, peut-être avec l'ancien cophte. C'est aussi l'opinion de M. Derrécagaix.

Le sanscrit, qui est l'idiome le plus ancien que l'on connaisse, se rattache au grand tronc des langues indo-européennes par deux rameaux de la même famille, que les philologues appellent la famille celtique, dont font partie les langues gaélique et kymrique.

« Les grands travaux de linguistique faits en France et en Allemagne, a dit Amédée Thierry, ont amené à l'état de vérité incontestable cette affinité des langues celtiques au sanscrit, et probablement à une langue antérieure, parlée sur le plateau central de l'Asie, par une grande partie de la famille humaine, à l'origine des temps historiques [1]. »

L'idiome gallois, qu'on parle encore en Angleterre dans la principauté de Galles, et qui a de grands rapports avec l'armoricain ou bas breton, et aussi le basque, est appelé kymrique, l'ancienne langue des Kymris. — La langue kymro-gaélique se parlait dans l'Europe occidentale avant les langues germaniques et slaves. — Le gaélique, plus riche que le kymrique en radicaux sanscrits, paraît avoir avec la langue sacrée de l'Inde des liens plus directs et plus nombreux. — Si nous appliquons à l'histoire ces données de

[1] Amédée THIERRY, *Histoire des Gaulois*, tom. I, p. 104.

la philologie, nous en conclurons que la famille kymro-gaélique est originaire des contrées orientales du monde [1]. »

Il est à ce sujet une observation importante: c'est la coïncidence de parenté reconnue entre l'ancienne langue des Ibères, l'*euskuara*, et le sanscrit ou la langue des brahmanes, qui, outre la preuve de la communauté d'origine avec le kymro-gaélique ou l'ancien gaulois et l'euskuara, établit aussi de grands rapports avec les idiomes que parlaient les plus anciens peuples. Nous allons le démontrer d'après les recherches d'un homme compétent.

V

M. Auguste Chaho, l'ancien secrétaire de Charles Nodier et Basque lui-même, a établi, sur des preuves irréfutables, que les ancêtres des Euskariens occupaient la péninsule Hispanique de temps immémorial; et que ce peuple primitif ne pouvait être que des Ibères; mais d'où venait-il? — « *Eichhoff,* dit-il, *a constaté la parenté de l'euskuara avec les langues africaines, et Wiseman a démontré que cette langue était en communauté de termes avec l'égyptien antique.* » — Parmi les noms basque qu'on remarque chez les Berbers dans le nord de l'Afrique, M. Chaho cite quatre noms de tribus et plus de vingt-cinq noms de lieux qui se retrouvent, chez les Basques actuels, appliqués à des localités ou à des groupes de populations. — « Cette étude de la géographie antique, ajoute-t-il, nous porta à soupçonner l'existence primitive

[1] Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois,* tom. I. p. 74, 106 et 107.

des Euskariens dans l'Hindoustan, et nous fit découvrir les rapports du basque et du sanscrit *jusqu'alors inaperçus*. — Cette langue sacrée des prêtres hindous présente en effet avec le basque, non pas des analogies, mais des similitudes absolues et une identité dans certaines locutions dont on ne peut s'empêcher d'être frappé[1]. » — Ces rapports de linguistique, si remarquables, se réfèrent aux choses les plus importantes du vocabulaire des langues, et M. Chaho en cite un certain nombre dont la ressemblance est complète.

D'autre part, Guillaume de Humboldt, dans son fameux Mémoire sur les Basques, dit que l'étude de ce peuple peut seule apprendre à reconnaître sûrement ce qui caractérise les Ibères, ce qui les distingue des Celtes et des autres nations, et nous éclaire sur les races antiques. Il confirme l'identité de la langue des Basques et des Ibères, et fait observer que, parmi les noms de lieux de la péninsule Hispanique, il en est dont la comparaison avec ceux des localités anciennement occupées par les Celtes atteste l'origine celtique, et peut servir à faire reconnaître, là où font défaut les témoignages de l'histoire, les lieux où les Celtes se trouvaient mêlés aux Ibères.

Les Ibères et les Basques, les Celtes et les Galls seraient donc une agrégation de peuples de nationalité distincte, mais de races très-rapprochées, et en définitive, Ibères et Euskariens, Celtes et Celtibères, Galls et Kymris, Libyens, Berbers et Guanches, apparaissent à nos yeux, dans le passé des âges, comme des variétés de races dont les rameaux sont sortis d'une même souche.

Or, si les Berbers sont les descendants de cette race chez laquelle nous croyons reconnaître les Celtes, ou du moins les produits des

[1] Aug. Chaho, *Histoire des Basques*.
Voyez le Mémoire de Derrécagaix. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, avril 1876, p. 427.

alliances des anciens peuples de leurs filiations, race qui envahit l'Espagne, où, amalgamée avec les Libyens, elle pénétra en Égypte en se confédérant avec d'autres peuples de la Méditerranée, race énergique autant qu'entreprenante, avec laquelle les Phéniciens et les Carthaginois durent avoir souvent des fréquentations, ces Berbers, en un mot, dont les hommes du Nord furent les ancêtres, seraient de provenance celtique ou celtibérienne.

Et que les peuples dont nous faisons remonter l'origine si haut, et qui ont de ce noble sang dans les veines, s'enorgueillissent de cette parenté semi-gauloise (gallo-celte). Écoutez Amédée Thierry faisant l'éloge de cette forte nation :

« Aucune des races de notre Occident n'a rempli une carrière plus agitée et plus brillante : ses courses embrassent l'Europe, l'Asie et l'Afrique; son nom est inscrit avec terreur dans les annales de presque tous les peuples. Elle brûle Rome, elle enlève la Macédoine aux vaillantes phalanges d'Alexandre, force les Thermopyles et pille Delphes; puis elle va planter ses tentes sur les ruines de l'ancienne Troie, dans les places publiques de Milet, aux bords du Sangarius et du Nil; elle assiége Carthage, menace Memphis, compte parmi ses tributaires les plus puissants monarques de l'Orient, et, à deux reprises, elle fonde un grand empire dans la haute Italie. »

ANNOTATIONS

Pour l'éclaircissement des renseignements que nous avons donnés, dans notre seconde partie des *Antiquités canariennes,* en traitant *des anciens peuples qui occupèrent l'Afrique septentrionale, etc.,* et *des Ibères et des Basques ou Euskariens; des Celtes et Celtibères.*

Avertissement. Un nouvel ouvrage sur les cavernes et les premiers habitants de l'Europe, *Die Hohlen und Ureinvroher Europas,* par l'Anglais W. Boyd Dawkins, mais dont je ne connais que la traduction allemande du docteur W. Spengel (Leipzig et Heidelberg, 1876), a donné motif à ces annotations, au moment où j'allais envoyer mon manuscrit à mes éditeurs. — L'auteur fait preuve de beaucoup d'érudition dans ce livre, qui m'a paru écrit avec conscience et talent. Sa carte d'Europe et de la Méditerranée occidentale embrasse aussi toute la bande de la région littorale et atlantique du nord de l'Afrique. C'est un excellent guide pour l'étude des peuples qui ont occupé les différentes contrées de l'Occident européen; il peut servir au besoin à reconnaître leurs situations respectives dès les temps proto-historiques jusqu'à l'invasion romaine sous J. César; car les démarcations indiquées persistèrent pendant bien des siècles sans grandes modifications.

I

NOTIONS HISTORIQUES SUR LES POPULATIONS DE LA GAULE ET DE L'ESPAGNE.

« La première hypothèse de la diffusion d'une race *non arienne* en France, en Angleterre et en Espagne dans les temps anciens, fondée uniquement sur la rencontre et la nature de restes humains, est appuyée par ce qu'on connaît de l'ethnologie de l'Europe à l'époque historique. — Dans la péninsule Ibérique, les populations basques, qui occupaient la partie occidentale, étaient séparées des Celtes, qui habitaient vers l'orient le territoire de la Castille actuelle. (Voyez la carte fig. 68.) Dans la Gaule, la province d'Aquitaine, qui comprenait toute la Gascogne, s'étendait, du temps de César, jusqu'à la Garonne, et sous Auguste, le territoire compris entre cette rivière et la Loire fut réuni à cette province. Cette extension de frontières fut sans doute le résultat de la prédominance de l'élément basque dans une race métisse, comme la

celtibérienne de la Castille. — Les Aquitains étaient entourés de toute part, excepté vers le sud, par les Celtes, qui s'étendaient au nord jusqu'à la Seine, à l'est jusqu'à la Suisse et aux plaines de la Lombardie, et au sud dans la vallée du Rhône et le pays des Volsques. — De l'orient des Pyrénées à l'Espagne, les alentours de la colonie phocéenne de Marseille étaient occupés par des populations ligures, dout la domination embrassait la région comprise depuis le Pô et le golfe de Gênes jusqu'aux limites occidentales de l'Étrurie, et qui dut s'étendre probablement vers l'ouest, le long de la côte méridionale de France, jusqu'en Espagne. — Les Ligures se distinguaient des Gaulois, non-seulement par les mœurs et coutumes, mais aussi par leur petite stature, des yeux et des cheveux d'un brun obscur; ils habitèrent l'Espagne, d'après Pline et Strabon. Ils ont laissé des souvenirs de leur présence en Gaule par le nom de la Loire (*Ligur*), et peut-être en Bretagne par celui, plus obscur, de *Lloegrian;* ils envahirent la Sicile, sous le nom de Sicules, et, bien qu'on les ait assimilés aux Sicanes, Thucydide et d'autres anciens historiens les considèrent comme des descendants des Ibères. Il faut donc en déduire qu'ils représentaient une race alliée avec ce peuple : leur stature et la couleur brune de leur visage, de même que leur voisinage des populations ibériques de la Gaule et d'Espagne, semblent confirmer cette opinion.

« Les populations non ariennes, mais basques probablement, de la Gaule se trouvaient séparées en deux grandes fractions par une large bande de territoire qu'occupaient des tribus celtiques, et qui passait à travers les Pyrénées, par où ces tribus pénétrèrent dans la péninsule Ibérique.

« Les anciens habitants de la Sardaigne étaient d'origine libyenne, selon Pausanias, et présentaient beaucoup d'analogie avec les Ibères par leurs caractères physiques et leur manière de vivre. D'autre part, Sénèque décrit les habitants de la Corse comme des Ligures ou des Ibères.

« Les Libyens sont représentés de nos jours par les Berbers et les Kabyles, chez lesquels on remarque de grandes ressemblances et même des indices de parenté avec les Basques. Nous ne nous hasardons pas à conclure de ce que nous venons de dire plus haut, que les deux îles de Corse et de Sardaigne, si ressemblantes aux régions qui les avoisinent du Nord africain et du Midi européen, aient été anciennement habitées par cette race primitive que nous croyons non arienne. » (*Op. cit.*, ch. IV, p. 177 et suivantes.)

II

D'OU PROVIENNENT LES BASQUES? (*Op. cit.*)

« De quel pays arrivèrent les Basques qui vinrent s'établir en Europe? — Prenant en considération leur ressemblance avec les Berbers et les Kabyles, le professeur

Broca est d'opinion qu'ils arrivèrent en Europe par le nord de l'Afrique, et qu'après s'être répandus en Espagne et dans les Pyrénées, ils s'étendirent vers le sud de la Gaule. J'incline à croire, au contraire, que leur extension vers le nord jusqu'en Écosse, et même un peu vers l'est jusqu'en Belgique, selon toute probabilité, leur aura fait suivre le même chemin qu'avaient pris avant eux les hordes de Celtes, de Belges et de Germains, c'est-à-dire qu'ils s'avancèrent de l'Orient vers l'Occident, et que tandis qu'une partie de cette émigration basque prenait cette voie, l'autre partie se porta à la conquête du nord de l'Afrique en suivant la direction dans laquelle s'élancèrent ensuite les Sarrasins dans leurs conquêtes vers l'Occident.

« D'après cette hypothèse, on s'expliquerait cette grande irruption de peuples *anté-ariens*, partie du plateau central de l'Asie, d'où sont sorties postérieurement toutes les hordes qui vinrent envahir l'Europe.

« L'opinion que les Basques sont originaires de l'Orient semble confirmée par l'étude des races d'animaux domestiques qu'ils ont possédés : le bœuf (*bos longifrons*), le mouton et la chèvre de la race originaire qu'on ne rencontre que dans l'Asie centrale; et nommons aussi le chien et les cochons à petites défenses, dont les services et l'utilité étaient déjà bien reconnus, et qui furent introduits sans doute dès le principe. » (*Op. cit.*, ch. VI, p. 182 et suivantes.)

« Suivant le professeur Buch (dit autre part l'auteur de l'ouvrage qui nous fournit ces citations), les Berbers paraissent appartenir à la même race ou tribus *non ariennes* que les Basques, *et l'état de civilisation des Guanches peut par conséquent nous donner une idée de celui des anciens Ibères d'Espagne, qui étaient Troglodytes comme eux et enterraient aussi leurs morts dans des cavernes.* » (*Op. cit.*, ch. VI, p. 182.)

III

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

« Si l'on prend en considération les aperçus ethnologiques que nous avons donnés sur les Gaulois et les Bretons (en comprenant les Belges parmi les Celtes), il restera acquis que deux des éléments ethniques qui composent les populations actuelles sont caractérisés par les anciens habitants des grottes néolithiques et les constructions sépulcrales de la même époque. — Ainsi, une race non arienne, identique ou affiliée par alliances avec la race basque, doit être considérée comme la plus ancienne de celles qui existèrent dans ces régions à l'époque néolithique, et cette race vint probablement en Europe avec les Celtes et les Germains, provenant des plaines du centre asiatique.

« *L'identité des Berbers et Kabyles d'Afrique avec les Basques d'Espagne est fondée sur la ressemblance de leur idiome originaire, provenant de celui d'une race non*

arienne [1], *mais apparentée avec elle et qui vint s'établir dans le midi, l'occident européen et le nord de l'Afrique; ces deux races ne descendaient pas directement l'une de l'autre, malgré leur affinité.*

« La race basque devait être déjà établie en Europe bien des siècles avant toutes ces hordes de Celtes ou de filiation celtique qui s'étendirent vers l'Occident par l'Allemagne, la Gaule, la Bretagne et l'Espagne, en chassant les premiers habitants de ces contrées ou en s'amalgamant avec eux. » (*Op cit.*, ch. VI, p. 185 et suivantes.)

[1] Kouschite peut-être, si l'on a égard à la couleur de la peau, car les anciens Aryas étaient de race blanche pure, et les Kouschites, non moins anciens, étaient très-bruns, et quelques-uns presque noirs; mais il faut bien cependant que parmi les hordes qui envahirent le nord de l'Afrique, et qui s'étendirent sans nul doute depuis l'Égypte jusqu'aux Fortunées, il y eût aussi des tribus de race arienne; car, sans cela, quelle origine donner à ces *blonds du Nord*, dont il est si souvent question dans les *Considérations historiques* du général Faidherbe, et comment expliquer la persistance séculaire, à travers les générations qui se sont succédé, de cette même couleur cutanée et de ces chevelures blondes passant au rougeâtre qu'on rencontre aujourd'hui encore fréquemment chez certaines tribus de race liby-berbères, soit dans les vallées de l'Atlas, soit aux Canaries, parmi les descendants des anciens Guanches?

TROISIÈME PARTIE

DES INSCRIPTIONS LAPIDAIRES RÉCEMMENT DÉCOUVERTES AUX ILES CANARIES

I

Une découverte des plus importantes, et qui peut éclairer d'un nouveau jour les notions déjà acquises sur l'histoire des anciennes Fortunées et sur le degré de civilisation de leurs primitifs habitants, nous fut communiquée, en septembre 1873, par notre ami don Aquilino Padron, de l'île de Fer, et curé bénéficier de la cathédrale de *las Palmas* (Grande Canarie). — Ce studieux ecclésiastique, appliqué aux recherches ethnographiques, profita des vacances de cette année pour aller passer quelque temps auprès de sa famille, dans sa terre natale, et explorer un site peu fréquenté, désigné sous le nom de *los Letreros,* et qui paraît avoir été habité par une des tribus aborigènes établies à l'île de Fer, dans la partie du sud, à une époque bien antérieure à la conquête. — Il a visité plusieurs grottes qui se trouvent sur les escarpements de ces lieux aujourd'hui solitaires, et fréquentés seulement par quelques bergers de la forêt du Pinar.

Ce fut sur de vagues renseignements, donnés par ces pasteurs, que don Aquilino entreprit une première expédition, infructueuse, dans le dessein de reconnaître le site où existaient, disait-on, des caractères gravés sur des rochers; mais, mieux guidé ensuite par un de ceux qui avaient vu ces inscriptions singulières, il put les examiner en détail et en prendre une copie fidèle qui accompagne sa *Relation*[1].

II

Au sud du bourg de Valverde, chef-lieu de l'île de Fer, par un chemin qui conduit aux montagnes qu'on aperçoit vers le midi et l'occident, on traverse d'abord un bois de pins séculaires, et on arrive après quelques heures de marche au dernier groupe d'arbres que les bergers de l'endroit appellent *Pinos de Julan*. Le sentier qu'il faut suivre, et qui descend vers la côte, est des plus scabreux et conduit à la petite source de Rodriguez, où vont s'abreuver les troupeaux. Ce chemin, en pentes rapides, encombré de pierres, creusé de ravines, est couvert de grandes euphorbes. — A la distance d'environ trois quarts de lieue du littoral, tout ce terrain en rampe, et accidenté par des monticules volcaniques, s'étend en ondulations jusqu'au bord des falaises qui flanquent la côte.

C'est dans ce site désert, dit de *los Letreros*, que le curé don Aquilino Padron a pu voir et copier les mystérieuses inscriptions gravées sur une très-ancienne coulée de lave basaltique et extrêmement po-

[1] Cette *Relation*, que nous reproduisons ici, a été publiée, avec planches gravées, en février 1875, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*.

reuse, mais à surface unie sur une longueur de plus de quatre cents mètres.

« Sur cette surface, dit-il, à différentes distances et sans garder aucun rapport entre eux, si ce n'est là où la lave présente des endroits plus unis, plus lustrés et comme glacés par ce léger vernis que laisse la matière volcanique en se refroidissant, on aperçoit divers groupes de caractères d'un aspect étrange, qui, selon mes faibles lumières, paraissent des signes d'une écriture primitive appartenant à une époque très-éloignée. A première vue, je me crus en présence d'hiéroglyphes égyptiens, mais j'y cherchais en vain des figures humaines, assises et mitrées, le bœuf Apis, l'ibis sacré qui couvrent les obélisques, et tous les autres signes caractéristiques de cette ancienne civilisation. Je n'y voyais pas non plus les poissons et les quadrupèdes qui figurent sur les anciens calendriers des Incas et des Mexicains. La plupart des inscriptions que j'avais sous les yeux paraissaient avoir été gravées avec un poinçon de métal, qui sans doute s'était usé dans ce travail; mais pour ne rien donner de bien positif à mes appréciations, et ne pas sortir du terrain de l'hypothèse, je dirai qu'il est probable que ces caractères avaient été formés à l'aide d'une pierre dure, avec cette patience admirable et cette adresse que suggère souvent le manque de ressources et de moyens applicables aux fins qu'on se propose.

« Malgré que plusieurs de ces signes soient en partie effacés par l'action destructive du temps, et que, pour d'autres, il soit difficile de suivre leurs contours, à cause des fissures de la roche, je crois cependant qu'avec le secours d'un des ingénieux procédés modernes, et la persévérance d'un antiquaire, on parviendrait à les représenter tous, car en comptant approximativement les plus communs, de forme ovale, souvent répétés, et ceux à simple trait, pareils aux barres des

enfants de nos écoles, j'estime que tous ces différents caractères ne dépassent guère quatre cents.

« Voici les raisons sur lesquelles je me fonde pour penser que ces signes sont ce que je crois : leur seul aspect décèle leur antiquité; quelques-uns sont rongés par le temps; les délinéations compliquées d'un certain nombre semblent le produit d'une imagination féconde, plus créatrice et intellectuelle que celle de nos rustiques pasteurs et de nos *barqueros* (pêcheurs ou mariniers), les seuls qui, en passant, visitent de loin en loin ces côtes désertes, mais chez lesquels on ne rencontrerait pas les conditions de permanence nécessaire à un travail aussi prolixe que celui qu'ont pu exécuter les anciens aborigènes. »

Le curé don Aquilino, en attribuant l'origine de ces singulières inscriptions à la tribu qui habita ce recoin de l'île de Fer, se fonde sur les dépôts d'ossements d'animaux et sur les amas de coquillages comestibles qu'on rencontre aux alentours des *Letreros*. Les grottes sépulcrales qui existent dans cette même localité, et les ruines d'édifices ou monuments qu'il a reconnus et dont il sera bientôt question, le confirment dans cette opinion.

« .... Après l'époque de la conquête, continue-t-il, un calligraphe moderne, espagnol ou de toute autre nation, aurait employé des caractères connus et usuels, ou bien ceux empruntés à quelque langue savante. J'avais cru remarquer un instant certaines lettres de l'alphabet grec, mais je ne tardai pas à me désabuser, en reconnaissant que j'étais illusionné par une sorte d'anamorphose, et qu'il n'y avait là qu'une simple coïncidence avec les signes graphiques de la langue d'Homère. Le moindre peintre ou dessinateur d'une époque quelconque aurait représenté le soleil ou la lune, un arbre, un ustensile d'usage, une figure humaine, celle d'un animal, ou toute autre chose, comme

nous en avons tous tracé dans notre enfance sur les murs de la classe avec un crayon ou un morceau de charbon, mais non pas des figures fantastiques, des caprices bizarres, espèces de gribouillages qui n'ont rien de recommandable au point de vue artistique, rien qui flatte l'imagination. — Il est vrai que le site ne se prête guère aux études récréatives.

« Toutefois, ces inscriptions gravées de *los Letreros* se trouvent dans le voisinage du lieu où une peuplade, un *clan* d'aborigènes avait établi ses assemblées et son conseil (*Tagoror*), où l'on offrait des sacrifices, où l'on enterrait les morts, et il était tout naturel de penser que ces caractères étaient plus sérieux et plus importants qu'ils ne paraissaient, et qu'ils étaient relatifs aux actes prédominants de la vie d'un peuple, sa Bible peut-être, ses Pandectes, son Décalogue, ou bien encore l'acte funéraire de ses chefs et prudhommes. Ce ne sera rien de tout cela, si l'on veut ; mais toujours conviendrait-il d'en appeler au jugement de personnes compétentes, et quand même ces inscriptions ne seraient que des conceptions vulgaires et peu importantes, comme tant d'autres qui ont fatigué les savants, quand même elles ne diraient par exemple, dans leur laconisme, que : *Je suis le roi Tiro, l'Achiménide,* ou n'énuméreraient que les têtes de bétail, ou bien ne nous apprendraient seulement que *la chèvre rousse mit bas aux calendes de mai*, elles ne laisseraient pas d'être, par leur forme et leur ancienneté, un document curieux, précieux même pour la science, et qui pourra conduire à l'origine encore incertaine et problématique des habitants primitifs des Canaries..... »

Les dessins des différents groupes d'inscriptions, qui accompagnent la description du curé Padron, paraissent d'une scrupuleuse exactitude ; leur atechnie et leur asymétrie prouvent la naïve inexpérience du graveur inconnu et de son copiste. Don Aquilino s'exprime en ce

termes sur l'appréciation qu'on pourra faire des caractères graphiques qu'il s'est efforcé de reproduire le plus fidèlement qu'il a pu :

« J'ai tâché d'être exact sans exagération et sans enthousiasme ; j'ai voulu éviter surtout qu'il pût arriver qu'un jour un photographe ne vînt m'accuser de mensonge. — Premier copiste de ces curieuses inscriptions (et non entièrement satisfait), je me propose d'en faire bientôt une nouvelle reproduction dans des conditions plus favorables et avec d'autres moyens que ceux dont j'ai pu disposer la première fois, afin que mes dessins puissent atteindre toute l'approximation et la perfection désirables. Ceux que je donne aujourd'hui sont encore inférieurs aux originaux : ils n'ont pas ce reflet, rien de cette saveur antique, de ce je ne sais quoi qui, au premier coup d'œil, les rapporte à un autre âge, frappe l'imagination et leur imprime ce certain faire, cette manière originale qui les met en harmonie, pour ainsi dire, avec le genre d'écriture qu'ils représentent....... »

III

La première exploration des lieux où sont gravées ces inscriptions remonte vers la fin de 1870. Nous avons déjà dit que les recherches du curé Padron pour trouver le site des *Letreros* ne correspondirent pas alors à ses désirs ; mais néanmoins elles ne laissèrent pas d'avoir une grande importance par la connaissance d'une localité de l'île habitée jadis par les anciens Bimbachos [1]. Dans cette première expé-

[1] *Bimbachos* (Ben-Bachir's?) : c'est le nom espagnolisé que les premiers historiens des Cana-

dition, l'explorateur se livra à une minutieuse reconnaissance des lieux, et parcourut d'abord un de ces terrains blanchâtres qu'on rencontre dans divers endroits de l'île, désignés sous le nom de *concheros* (coquilliers), vieux amas de coquillages comestibles, parmi lesquels dominent les *patelles*. Ceux qu'il explora étaient mêlés de fragments de poterie commune et d'ossements d'animaux (chevreaux ou brebis), et ces débris, comme l'observe le curé, font supposer que « *si les mollusques composaient le principal ordinaire des aborigènes, ces naturels avaient aussi leurs jours signalés pour ces repas homériques où le savoureux agneau figurait avec honneur* ». Mais laissons continuer le narrateur dans son style simple et naïf, relevé parfois de réflexions des plus judicieuses, qui nous dévoilent ses sentiments intimes et cette bonté de cœur qui lui ont mérité l'estime de tous.

« .... Sur les éminences isolées qui dominent les alentours, et où l'oiseau solitaire aime à se reposer, je remarquai de *hauts lieux*, espèces d'autels en pierre de tuf, affectant la forme cylindrique, comme un cône tronqué, et dont la partie intérieure était remplie de cendres et de restes calcinés d'ossements d'animaux, qui rappelaient à ma mémoire les holocaustes du culte primitif des patriarches. — Je vis aussi dans les environs des ruines d'anciennes murailles circulaires, espèces de *cromlechs* presque entièrement obstrués par les graviers que les eaux des torrents et les vents avaient amenés des hauteurs voisines. Quelques-unes de ces constructions étaient revêtues intérieurement en pierres brutes, mais naturellement lisses et plates, qui servaient d'ornement et qu'on avait placées comme dossiers. Ces matériaux devaient avoir été apportés d'autre part, et n'avaient rien de commun avec ceux de la localité. Les bergers avaient déjà déplacé

ries donnent aux naturels de l'île de Fer, et que le curé Padron écrit *Bimbapos*, sans doute par corruption. (Voyez notre *Histoire des Canaries*, Ethnogr., tom. I, p. 109 et 234.)

plusieurs de ces pierres, et s'étaient reposés, indifférents, sur ces vénérables chaises curules où siégèrent sans doute des pères conscrits pour traiter des graves affaires de la tribu. Enfin, je vis aussi, près de ce Tagoror, divers groupes d'autres grandes pierres levées, pareilles aux *menhirs* celtiques des pays du Nord....... »

Ce fut non loin de ces monuments d'un autre âge, dans une grotte peu accessible, et qui n'avait pu servir à remiser des troupeaux, que le curé découvrit, sous une couche de terre et de poussière, une vingtaine de squelettes humains.

« Ils étaient couchés, dit-il, comme les statues mortuaires des tombeaux des anciennes abbayes; mais leurs cadavres, au lieu d'avoir été placés sur un sépulcre, étaient couverts, tout le long du corps, de grandes pierres plates ; et je ne pus m'expliquer ce mode particulier d'inhumation, mes souvenirs ne m'offrant rien de semblable. — Je me reposai quelques instants sur le seuil de cet antre funéraire pour prendre un frugal repas, non par manque de respect aux mânes des morts, mais pour chercher un peu d'ombre contre l'ardent soleil qui embrasait les environs. Ce n'était pas sans émotion que je réfléchissais à l'hospitalité qu'accordaient, dans cette circonstance, à un descendant des conquérants, les restes décharnés de ces hommes pauvres, simples et pacifiques, si bien décrits par nos historiens. Les anciens de la race primitive dormaient là tranquillement dans la même grotte où peut-être leur mère avait bercé leur premier sommeil....... »

Ainsi, des coquilles et les restes d'une alimentation des plus grossières, des ruines qui révélaient un ancien culte, et des grottes sépulcrales servant de catacombes à une tribu éteinte, mirent le pieux explorateur sur la voie de sa découverte.

« Toutes les annales de ce peuple, poursuit-il, se trouvaient peut-être concentrées dans ces lieux déserts : si les antiques inscriptions

que j'étais venu chercher existaient réellement, elles ne pouvaient être bien loin des sépultures où reposaient les morts. Cependant, malgré tout ce que je tentai alors pour explorer ce petit district dans différentes directions, je me fatiguai en vain. Mon guide, tout à fait illettré et trompé par les accidents capricieux des roches volcaniques, me signalait çà et là certaines formes, certaines fissures ou scories qui l'avaient frappé; mais une amère déception était toujours le résultat qui m'attendait. J'étais harassé, presque mourant de soif..... force me fut d'abandonner l'entreprise sans avoir atteint le but principal, et, malgré tout ce que j'avais observé dans cette première exploration, je m'en retournais peu satisfait......... »

Mais la persévérance de ce zélé explorateur ne se ralentit pas; il stimula l'ardeur de ses compatriotes, et dans le courant de l'été de 1873, se trouvant de nouveau à Valverde, il reçut enfin l'avis de la découverte de *los Letreros* par le même berger qui lui avait d'abord servi de guide. — On sait le reste.

IV

Si mes occupations et mes devoirs consulaires me l'eussent permis alors, et surtout si, à mon âge, j'avais pu supporter impunément, comme autrefois, les privations et les fatigues d'une longue expédition pédestre, je n'aurais pas hésité un seul instant : j'aurais voulu examiner moi-même ces curieuses antiquités; mais aujourd'hui, déjà plus qu'octogénaire, le repos m'est devenu une obligation. Il a donc fallu me contenter des renseignements et des dessins qui m'ont été fournis

par le bon curé, et par son frère don Gumercindo, qui heureusement possède quelques principes de peinture et m'a procuré plusieurs vues des différentes localités des *Letreros* et de plusieurs anciennes constructions remarquables, entre autres un des sites des *Concheros,* où se réunissaient les aborigènes pour prendre leur repas en commun, puis des espèces d'enceintes (cromlechs) où sans doute venaient siéger les chefs de la tribu, et les lieux des sacrifices, sortes de fours rustiques qui durent servir aussi à la cuisson des aliments.

En 1874, don Gumercindo Padron découvrit une autre ancienne coulée de lave, dans le voisinage de celle déjà décrite, qui, sur une centaine de mètres de long, était toute couverte de caractères gravés sur la roche dans le même style que ceux découverts antérieurement.

C'est à la recommandation de don Aquilino que je dois d'avoir pu me procurer, par l'entremise de son frère, divers ossements que m'avait demandés M. le professeur de Quatrefages, pour la collection du cabinet d'anthropologie du Muséum de Paris : quatre crânes parfaitement conservés et extraits de la grotte dont le curé Padron a donné une si curieuse description. Je pus, grâce aux soins intelligents de mes obligeants collecteurs, ajouter à cet envoi différentes pièces d'ostéologie, telles que fémurs, tibias et autres, qui permettent de juger de la taille de cette antique race.

Mais à la découverte des *Letreros* de l'île de Fer est venue s'en ajouter une autre, qui ne m'a pas été moins agréable, et que j'estime tout aussi importante par les conséquences historiques qu'on pourra en déduire. — Je savais qu'en 1862 le docteur Charles de Fritsch, de l'Université de Francfort, avait publié en Allemagne les résultats de ses explorations scientifiques aux Canaries, à son retour en Europe [1].

[1] Mitthellungen aus Justus Perthes, geographischer Anstalt über Wichtichte neue Erfors chungen

Cet ouvrage, accompagné de cartes, contient une gravure intercalée dans le texte, page 18, copie exacte de plusieurs caractères étranges que le docteur Fritsch trouva gravés sur une roche de la grotte de Belmaco, dans l'île de la Palme, une des plus occidentales des Canaries :

Cette inscription lapidaire, que j'ai copiée exactement (voir mon premier Mémoire), pour la comparer avec celles de l'île de Fer, donne une quinzaine de signes parfaitement identiques avec ceux des *Letreros,* et presque tous les autres analogues, car on reconnaît tout de suite le même genre d'écriture, formée de caractères hiéroglyphiques représentant la plupart de grossières arabesques où chaque mot, peut-être, est signalé par une figure particulière. — Voici ce que dit le docteur Fritsch sur sa découverte :

« ... Je visitai plusieurs grottes curieuses, et entre autres celle de Belmaco, qui sert maintenant à remiser des bœufs. Les anciens auteurs espagnols en ont parlé ; on remarque à son entrée deux grandes roches basaltiques à surface plane, sur lesquelles sont gravés des caractères particuliers, imitant des arabesques et des spirales, espèces d'hiéroglyphes de trois à quatre millimètres de profondeur, et d'un ou deux centimètres de long, qui ne peuvent avoir été gravés sans le secours d'un outil en métal, et qu'on ne saurait attribuer aux aborigènes [1].

« Je visitai aussi, dans les environs de Santa Cruz de la Palma (chef-lieu de l'île), une autre grotte de difficile accès, située dans le ravin de *Las Nieves,* où des fouilles, faites en ma présence, firent découvrir des restes humains et quelques ustensiles des primitifs habi-

auf dem Gesammtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann (ergänzungsheft, n° 22). Dr von Fritsch, Reisebilder von diw.

[1] Le Dr Fritsch, par cette expression d'aborigènes, n'a voulu indiquer que les insulaires indigènes qui occupaient l'Archipel à l'époque de la conquête, et non la race primitive dont ils étaient les descendants.

tants. Ces ossements étaient ceux de trois corps, dont deux avaient appartenu à des adultes, et l'autre à un enfant; mais quand j'arrivai dans la grotte, les hommes chargés d'en déblayer le sol avaient déjà barbarement dispersé tous ces squelettes. Je remarquai parmi les divers autres débris des os de petits animaux, mêlés à des coquilles de *patelles* et de *trochus,* et surtout beaucoup d'ossements brûlés, qui faisaient supposer que la grotte avait servi plutôt d'habitation que de lieu de sépulture... »

Il ressort évidemment de la notice du docteur Fritsch, et des inscriptions de la grotte de Belmaco, comparées à celles des *Letreros,* que les anciennes tribus qui habitaient depuis longtemps les îles Fortunées, quoique s'ignorant entre elles et vivant dans un complet isolement (on doit le supposer du moins), avaient fait partie d'un peuple d'origine commune, qu'elles possédaient un système d'écriture semi-hiéroglyphique, formée de signes qu'elles savaient graver sur la pierre par les mêmes moyens, et que ces caractères graphiques devaient leur servir probablement à fixer des dates ou d'autres souvenirs.

V

Mais les inscriptions lapidaires de l'île de Fer n'avaient pas dit leur dernier mot : un heureux hasard est venu favoriser encore les explorations de l'infatigable curé Padron : vers la fin de 1875, une nouvelle découverte d'inscriptions s'est ajoutée à celle des *Letreros*. La question restée pendante depuis ma première communication à la Société de

géographie de Paris, et qui fut insérée dans son *Bulletin* mensuel [1], avec planches et gravures, a compliqué et agrandi le champ d'études des antiquités canariennes en nous renseignant sur les curieuses légendes rencontrées cette fois dans la partie du nord de l'île, et dont les empreintes des signes gravés sur la roche, et qui ont été prises sur place, m'ont été communiquées par mon excellent ami don Aquilino.

Voici les renseignements qu'il m'a donnés à ce sujet :

« ... Les inscriptions que j'ai découvertes cet été me semblent d'une grande importance. Dans le ravin de Candia, situé à une lieue environ à l'orient de Valverde et aux alentours de grottes naturelles qui paraissent avoir été anciennement habitées, les roches volcaniques avoisinantes offrent des caractères gravés d'une forme toute particulière, et qui, par leur apparence, font supposer qu'ils furent tracés à une époque très-reculée. Bien que quelques-uns de ces signes soient analogues à plusieurs de ceux que je découvris antérieurement, ils présentent en général un genre d'écriture plus perfectionné. Le travail persévérant de l'artiste, si l'on prend en considération le nombre de signes gravés, la régularité du tracé et même l'élection intelligente de la roche où ils ont été inscrits, indique une main exercée; de sorte qu'il faut croire que ces inscriptions, qui s'écartent des caractères purement hiéroglyphiques, représentent de véritables lettres et se distinguent surtout de celles des *Letreros* par leur alignement dans le sens vertical, d'après une certaine coordination et selon les règles d'une langue ignorée. Pour moi, je vois dans cette écriture une pensée formulée par celui qui a tracé ces caractères... »

Le curé, dans la lettre dont je ne donne ici qu'une simple analyse,

[1] Voyez *Bulletin* de février 1875.

me disait en outre que la roche sur laquelle ces caractères sont gravés était très-dure et résistante; aussi remarquait-on peu de profondeur dans la gravure lapidaire, dont le trait n'était bien apparent que par le contraste de la lumière du jour sur la roche grise avec le clair-obscur de la partie gravée. L'action lente du temps, qui agit depuis des siècles et continue toujours, a déjà effacé quelques-uns de ces signes précieux, dont l'empreinte, estampée sur les lieux, a été calquée ensuite sur de grandes feuilles réunies. On a pu obtenir ainsi un fac-simile très-exact, qui donne une parfaite idée de ces inscriptions.

L'étude de la grande question archéologique et ethnographique dont je m'occupais quand don Aquilino m'annonça sa nouvelle trouvaille, ne m'avait permis d'adresser d'abord à la Société de géographie qu'une relation succincte de cette intéressante découverte. Je me bornai alors à copier sur les calques qui me furent remis, quelques fragments de nouvelles inscriptions, me réservant de les publier plus tard dans leur ensemble.

D'après les renseignements de don Aquilino, on remarque, à l'entrée d'une des grottes, une inscription dont les caractères lui ont paru plus variés. Il est à regretter que deux ou trois soient déjà un peu frustes. Je les ai reproduits dans mon *Album* tels que les a donnés le calque; leur grandeur réelle est à peu près celle des inscriptions des *Letreros* dans la planche de mon premier Mémoire. — La troisième inscription semblerait avoir été tracée en partie dans le sens horizontal, et nous montre dans sa ligne intermédiaire deux signes entourés très-remarquables, qui appartiennent bien plus au système des hiéroglyphes qu'à celui des simples signes alphabétiques.

Il est une autre inscription de la même localité, tracée tout à fait verticalement et qui, isolée de la précédente, est composée de huit ou neuf signes.

Enfin, la plus grande de toutes celles qu'on remarque dans le même site, et que j'ai aussi évité de copier dans ma communication du 17 février 1876, est gravée sur les roches qu'avoisinent les grottes, et se compose de douze lignes verticales assez régulièrement rangées, et d'environ quatre-vingts caractères, presque tous bien conservés. Elle est reproduite aussi dans mon *Album*. — Nous sommes ici en présence d'une véritable écriture, probablement d'une légende commémorative qui rappelle quelque grand événement. — J'avais pensé d'abord, lorsque je m'empressai de renseigner la Société de géographie sur cette nouvelle découverte, que ces inscriptions pouvaient être liby-puniques; mais après un examen plus approndi, je n'ose maintenant rien assurer de positif, et je crois qu'on ne peut encore résoudre cette question avec les éléments qu'on possède. — Je vois dans cette légende plusieurs caractères identiques avec ceux des inscriptions des *Letreros,* et quelques-uns semblables à ceux des épigraphes numidiques; je retrouve bien là encore le type des inscriptions hébraïques, phéniciennes ou carthaginoises; mais j'y vois aussi beaucoup d'autres signes étranges, inusités : toutes ces variantes, toutes ces nouveautés me déroutent.

DES IDIOMES ET DES ÉCRITURES EN GÉNÉRAL

CONSIDÉRATIONS SUR LES LANGUES ET SUR LES INSCRIPTIONS LIBYQUES ET BERBÈRES

I

« Les animaux ont la voix, a dit Aristote, l'homme seul a la parole. » — En effet, le langage est le plus précieux attribut de l'espèce humaine : c'est par le langage que l'homme peut émettre ses pensées en employant des sons articulés, des *paroles;* mais pour que ces paroles ne disparaissent pas à l'instant qu'il les prononce, pour qu'elles puissent se conserver, il les a rendues transmissibles en les fixant par des signes conventionnels, c'est-à-dire d'après certaines formes graphiques et des valeurs admises qui rendent l'expression ou le son de la voix, et qui, combinées ensemble, reproduisent la parole. De cette nécessité est provenue l'*écriture,* ce sixième sens, cette autre sorte de langage significatif, plus admirable encore que la parole, car il franchit les distances, peut s'entendre aussi bien de près que de loin : aucune barrière ne l'arrête; il traverse les siècles et les générations; il ne s'éteint pas comme les émissions de la voix : il est perma-

nent. C'est un maître patient; dévoué, infatigable, toujours prêt à nous instruire et à nous fournir de nouveaux renseignements.

L'écriture est la clef de toutes les sciences, la porte ouverte à toutes les connaissances humaines ; elle nous met en contact avec tous les temps, le passé, le présent, et transmet nos pensées dans l'avenir. — L'étude de cet art ingénieux nous permet de déchiffrer, de lire, de traduire tout ce qui est écrit, tous les différents genres d'écriture, et de pouvoir parler les langues d'après les signes adaptés à chaque idiome. De cette étude sont nées la paléographie et la linguistique : deux sœurs qui se prêtent un mutuel secours, qui marchent ensemble en se donnant la main ; car l'une et l'autre nous servent à fixer nos pensées dans le présent et à les transmettre dans l'avenir. La première nous apprend à comprendre ce qui est écrit, et la seconde à le traduire.

L'invention de l'écriture doit remonter à la plus haute antiquité . l'homme, dès son apparition sur la terre, a reçu comme un don de Dieu la faculté de parler, c'est-à-dire de se mettre en communication de pensées avec ses semblables par les articulations de la voix ; mais il n'a pu tarder beaucoup aussi de comprendre le besoin de fixer la parole par des signes graphiques et mémoratifs. C'est ce qui a fait dire avec raison que *l'écriture était à la parole ce que celle-ci était à la pensée.*

II

A-t-il existé un langage primitif, *unique,* d'où sont sorties toutes les langues mortes et vivantes ? — Nous ne saurions répondre tout d'abord

d'une manière affirmative ou négative à cette question, du reste fort complexe, car elle se rattache à celle de l'écriture en général, attendu que presque tous les peuples ont connu l'art de rendre par des signes tracés les idées qu'ils exprimaient par le langage. — D'autre part, bien que la solution du problème puisse se simplifier en adoptant l'opinion des monogénistes, qui font partir l'espèce humaine d'un même centre de création, ils ne sauraient eux-mêmes expliquer les transformations qu'a pu éprouver une langue primitive et unique, ni l'adoption par d'autres peuples d'idiomes différents, vu que les hordes envahissantes qui, dans leurs migrations, commencèrent à rayonner en tous sens pour peupler le monde, devaient parler la même langue que celle usitée dans le pays d'où elles étaient sorties.

Ici donc les polygénistes nous semblent mieux en mesure de répondre négativement à la question posée, en affirmant que l'homme, dans ses divers centres d'apparition, a dû parler un langage différent.

Si l'on veut traiter la question sous le rapport purement linguistique, il faut reconnaître qu'il existe des langues mères d'où dérivent d'autres idiomes spéciaux qui ont donné naissance à des modifications dans les expressions du langage et dans la manière de rendre graphiquement ces nouvelles articulations. Or, l'isolement des diverses populations établies dans différentes contrées, séparées les unes des autres, a dû produire dans bien des pays des dialectes ou patois qui cependant ont toujours conservé le cachet de la langue mère.

Ainsi la langue est essentiellement variable et peut se modifier suivant les progrès de la civilisation, les emprunts qu'elle fait à d'autres idiomes par les relations sociales des peuples, se transformer et même se perdre d'usage. Les changements du langage, ses altérations, ses idiotismes, de même que ses améliorations et ses perfectionnements,

dépendent des divers états sociaux dans lesquels les peuples ont à passer tour à tour.

III

Les calculs de probabilité de Yung, un des plus savants linguistes, ont démontré que la similitude d'un certain nombre de mots d'une langue étrangère, reconnus dans un autre idiome, suffisait pour déterminer l'origine de ce dernier, et que cette probabilité augmentait dans une progression croissante, à mesure que cette similitude se faisait remarquer sur un plus grand nombre de mots. Il s'ensuit qu'on doit être certain que huit mots communs à deux langues différentes ont primitivement appartenu à un même idiome, et que lorsqu'ils sont isolés au milieu d'une langue à laquelle ils n'appartiennent pas, on doit les regarder comme *importés*. M. de Quatrefages, en appelant l'attention sur les curieuses observations du savant anglais, ne manque pas d'ajouter que ses conclusious ont une grande importance : « elles tendent à faire envisager autrement que ne le font bien des anthropologistes les relations de peuple à peuple, et à faire admettre des communications dont on serait porté à douter [1]. »

Cependant, tout en reconnaissant l'importance des caractères linguistiques, M. de Quatrefages fait observer qu'on ne saurait les prendre seuls pour guide dans l'appréciation des rapports ethnologiques ; et à cette occasion il rappelle ce que nous avions déjà fait remarquer

[1] De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, p. 322. Paris, 1877.

nous-même dans nos premières recherches sur les anciennes populations canariennes : « Une langue peut s'éteindre sur place et être remplacée ; alors le linguiste exclusif croira à l'anéantissement d'une race... C'est ce qui est arrivé pour les Canaries. Les descendants des Guanches ayant tous adopté l'espagnol, on a cru qu'il n'en existait plus jusqu'au moment où M. Berthelot a démontré qu'ils forment en réalité le fond de la population de tout l'Archipel[1]. »

Ce que nous venons de dire sur cette question de la communauté d'origine des peuples, sous les rapports de l'analogie du langage, on peut le dire aussi de leur écriture relativement à la ressemblance des signes graphiques.

IV

Les langues humaines, dans les divers groupes ou classements que distinguent les linguistes, constituent des *caractères de race;* les différences qu'on remarque dans la voix animale, au contraire, n'indiquent que des *caractères d'espèce.*

Ces distinctions proclamées par un de nos maitres sont aujourd'hui généralement admises dans la science.

L'homme, à son début dans le monde, par l'organe de la voix produite sur différents tons, a dû manifester d'abord ses sensations : la faculté d'articulation lui aura permis ensuite, après ces premiers bégayements de l'intelligence, de communiquer à d'autres ses pensées

[1] De Quatrefages, *l'Espèce humaine,* p. 322.

les plus intimes, ses besoins les plus pressants, ses désirs les plus impérieux, en se créant un langage. — Nous sommes d'opinion qu'aucune langue n'a contenu, dès l'origine, les principes fondamentaux de tous les autres idiomes parlés par les différents peuples. En étudiant les rapports généraux des langues et des races humaines, les analogies ou les dissemblances dans les idiomes et les écritures font reconnaître des groupes assez tranchés, qui ont porté les linguistes à diviser les langues en familles.

En résumant ce que nous venons d'exposer, on peut dire que l'écriture, qui ne fut d'abord qu'idéographique, est la peinture des idées, de même que les signes alphabétiques, exprimés phonétiquement, sont la peinture des sons. — Tout semble indiquer que les différents genres d'écriture ont été inventés plutôt qu'importés sur divers points du globe, et que ces écritures ne se sont perfectionnées qu'en passant ensuite d'une nation à l'autre, sans perdre pourtant leur caractère originaire, chez les peuples parlant une langue de la même famille. — L'écriture du langage primitif n'aura été d'abord, chez les peuples à l'état sauvage, qu'une représentation idéale d'images grossières d'objets divers; le symbolisme ensuite, en détachant l'esprit de la représentation des objets matériels, fut un pas de plus dans la marche progressive des combinaisons de l'écriture avant d'arriver au signe phonétique ou à l'expression du son syllabique qui constitue le plus grand perfectionnement, car sa découverte a produit l'alphabet, cette clef de la langue. Ainsi la pictographie, ou l'art de tracer des signes (images, symboles ou lettres) qui expriment des idées ou des sons, n'a pris rang parmi les arts que par progrès graduels.

V

Avant de présenter nos observations sur la langue des Berbers et sur les dialectes qui en dérivent, et qu'on parlait dans l'archipel canarien à l'arrivée des conquérants de ces îles, nous exposerons quelques généralités sur les différentes langues et écritures de certains peuples qui ont employé les signes hiéroglyphiques aux premiers débuts de leur civilisation. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas fait une étude spéciale de la linguistique pourront ainsi, sur les renseignement que nous allons donner, et qui sont extraits d'auteurs accrédités, juger des difficultés qu'offrent ces sortes de recherches pour arriver à la connaissance d'idiomes barbares, écrits d'un mode souvent incorrect.

« Les langues se tiennent les unes les autres par des nuances infinies. Il est inutile de chercher une langue primitive, des langues mères et des langues filles ; il n'y a que des langues sœurs. » — Cette espèce d'aphorisme d'un savant bien connu par son originalité ne saurait établir une règle générale, et puisque l'on reconnaît une filiation dans les langues, il faut bien qu'il en existe de formation secondaire, provenant d'idiomes parlés antérieurement.

Le sanscrit est considéré comme la langue la plus ancienne que l'on connaisse ; aujourd'hui langue morte, elle n'est plus usitée que par les prêtres hindous pour l'explication des légendes tirées des *Védas,* poésies sacrées qui constituent la base de la religion et de l'histoire brahmanes. Le *Ramayana* et le *Mahabharata,* grands poëmes de l'Inde, sont écrits aussi dans cet idiome, de même que les œuvres des anciens

philosophes hindous. Le sanscrit est la source et l'origine de beaucoup de langues indo-germaniques, et de la plupart des dialectes qu'on parle dans l'Inde. Il a de grandes analogies avec l'hindoustani, qui est le plus généralement en usage, avec le pâhli, la langue sacrée des bouddhistes de Ceylan; avec l'idiome kachemirien, qui s'en rapproche beaucoup. On peut consulter à ce sujet Colebrooke, qui comprend sous la dénomination de *prâkrit* tous les dialectes vulgaires de l'Inde, qu'il divise en dix souches principales provenant du sanscrit. Du reste, on pourrait citer un bon nombre de langues qui ont emprunté au sanscrit un certain nombre de mots, car ce bel idiome a non-seulement beaucoup d'analogies avec les langues sacrées des anciens Perses et des Mèdes, mais on en retrouve aussi dans le basque, le slave, le grec, le latin, le teutonique, et jusque dans l'islandais. Les anciens idiomes gaéliques et kymriques ont aussi des rapports reconnus avec cette langue. — Le sanscrit est d'une prononciation facile, harmonieuse; c'est un langage remarquable par l'abondance et la variété de ses expressions, ainsi que par la perfection de son système grammatical. Les caractères *dévanâgari,* d'invention bouddhique, sont employés pour son écriture.

VI

On doit au savant et spirituel Honoré Chavée, récemment enlevé à la science qu'il avait su faire aimer par son brillant enseignement, et sur lequel M. Henri Martin vient de publier un de ces articles biographiques qui restent comme modèles, une œuvre d'une haute portée,

l'*Idéologie lexiologique des langues indo-européennes* [1], ou traité de l'embryogénie de la pensée, de l'état premier de la langue aryaque, et de la loi de création des verbes primitifs. — Voici de quelle manière cet esprit lucide définissait lui-même cette étude : « L'anthropologie est la science des races humaines ; la linguistique est celle des organismes syllabiques de la pensée, lesquels sont entre eux comme les races qui les ont spontanément créés. — La linguistique est donc la branche la plus élevée des sciences naturelles. » — « *A quoi serviraient les études sur les divers systèmes organiques de la parole,* disait Chavée, *si ce n'était pour nous faire mieux connaître l'esprit humain dans ce qu'il a de commun à toutes les variétés primitives de notre espèce et dans ce qu'il offre de particulier à chacune d'elles?* » — Par ces deux expressions de *système organique de la parole,* et de *variété primitive de notre espèce,* on voit que Chavée n'admettait pas que toutes les variétés de l'espèce humaine dérivassent d'une même souche, ni que les divers systèmes de langues provinssent d'une langue primitive. Il y avait pour lui plusieurs groupes primitifs et plusieurs langues primitives procédant de ce qu'il nommait des *organismes glottiques divers.* — « La lexiologie, disait-il, est la science des mots ; or les mots, engendrés simultanément d'une idée et d'une syllabe, vivent de deux vies à la fois, celle de la syllabe et celle du groupe sensitologique incarné dans cette syllabe. » — Ainsi, il entendait par groupe *sensitologique* les sensations, les sentiments et les raisonnements qui se manifestent ensemble dans la syllabe. — Il donnait le nom de *phonologie lexiologique* à l'ensemble des lois qui régissent le devenir des sons et des

[1] Cette œuvre posthume, qui vient de paraître par les soins d'un ami dévoué, a été résumée par M. Henri MARTIN en deux articles biographiques, publiés dans le *Siècle* des 13 et 22 mai 1878. Voyez aussi CHAVÉE, *Moïse et les langues,* Paris, 1855 ; EICHHOFF, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde ;* et Michel BRÉAL, *Pluralités originaires des races humaines.*

bruits de la parole à travers les temps et les lieux, et il appelait *idéologie lexiologique ou positive* l'ensemble des lois qui règlent le devenir des idées, en tant qu'elles sont incarnées dans les mots. — « Par la nature même du double développement du langage, disait-il, nous nous trouvons forcément placés en présence de deux lois naturelles, dont il faut retrouver les formules phonologiques et lexiologiques, c'est-à-dire leur étymologie et leur sens précis. » Mais, selon lui, les lois de l'idéologie ne pouvaient être fixées que longtemps après l'établissement des lois phonologiques, dont la connaissance et l'observation rigoureuse permettent seules de s'avancer hardiment sur le terrain des étymologies.

« Chavée, dit M. Henri Martin, a consacré la plus grande partie de sa vie à suivre les progrès de la parole humaine en y appliquant sa méthode *intégrale* en linguistique, qui se prête à l'observation attentive des exigences des lois phonologiques et idéologiques, dont il formait deux sortes de codes; il appliquait ainsi le double développement des idées et des sons qui les expriment, à la famille linguistique de laquelle sont issues les langues indo-européennes, c'est-à-dire au sanscrit que parlaient les Aryas. Il avait entrepris, avec une intelligence et une pénétration d'esprit extraordinaires, de ressaisir, jusque dans les monosyllabes primitifs, les éléments de cette langue mère, et d'en retrouver les formes primordiales. Dès 1848, il avait publié, sous le titre de *Lexiologie indo-européenne,* un essai de classement naturel des pronoms simples et des verbes monosyllabiques des Aryas. »

VII

M. Alfred Maury, de l'Institut, fit insérer, il y a deux ans, dans la *Revue des Deux Mondes* [1], un Mémoire des plus remarquables sur l'invention de l'écriture et sur les perfectionnements des alphabets. En quelques pages d'une logique des mieux raisonnées, cet esprit lucide sut faire apprécier les principaux éléments de la linguistique et de la paléographie. Nous ne donnons ici qu'une simple analyse des passages les plus saillants de cet écrit hors ligne :

« L'écriture, y est-il dit, est composée de signes graphiques pour fixer les idées qu'on a dans la pensée. C'est un moyen mnémonique qui rend la parole par des signes tracés, qui peuvent être simples et avoir chacun leur valeur propre, ou bien qui sont figurés hiéroglyphiquement. — Les signes ou images idéographiques (*hiéroglyphes*) se rapportent à des expressions prises dans un sens figuré, dont on se sert dans le discours en prenant soit le plus pour le moins, ou le genre pour l'espèce, un nom pour un autre, ou bien encore la signification propre d'un mot pour une autre acception idéale (*synecdoche, métonymie, métaphore*).

« La méthode semigraphique, usitée par les peuples qui débutèrent par les hiéroglyphes, n'évinça pas les symboles, les images combinées dans les différentes écritures des nations de l'antiquité; cette méthode conserva en partie les caractères idéographiques qui se dénominaient

[1] A. Maury, de l'Institut, *l'Invention de l'écriture et le développement des alphabets.* (*Revue des Deux Mondes,* n° du 1er septembre 1875.)

par des mots correspondant aux idées, de sorte que les signes arrivaient à représenter des mots simples, ce qui conduisit à prendre ces caractères pour les signes mêmes des sons émis quand on les lisait. — Les signes images et les idéogrammes, qui n'en étaient qu'une corruption, devinrent donc graduellement de véritables caractères vocaux. — Le signe, ayant perdu ainsi l'apparence d'une représentation de l'objet réel, n'éveilla plus l'idée du mot qu'on y avait attaché.

« De là naquit le phonétisme, c'est-à-dire l'usage de caractères répondant non à des idées, mais à des sons. — Images et idéogrammes constituèrent ainsi des signes de sons qui ne représentaient qu'une syllabe dont le signe était l'initial ou dominant du mot. C'est ce qu'on appela la méthode *acrologique* [1].......

« Dès la plus haute antiquité, les Égyptiens étaient déjà parvenus, dans leur mode d'écriture, à représenter par un signe graphique la syllabe ou l'expression phonétique, et même à indiquer la voyelle et la consonne. »

Dans un autre passage de ce Mémoire remarquable, M. A. Maury se demande : « Par quel intermédiaire l'ancien alphabet de l'Yémen fut-il porté à l'extrémité de l'Afrique septentrionale, en Libye et jusqu'en Numidie? — Nous l'ignorons, dit-il; tout ce qu'on peut constater

[1] « On arrivait ainsi, dit autre part M. Maury, à écrire phonétiquement par le procédé du *rébus ;* mais l'objet figuré représentait non l'ensemble des sons compris dans le son qu'il portait, mais seulement le son principal. — Les Mexicains, qui avaient aussi leur écriture emblématique, voulaient-ils écrire, par exemple, le nom du roi *Itzcoatl,* ils dessinaient des flèches à pointe d'obsidienne, pierre qu'on nommait *itzli,* dans l'idiome national, à l'entour de la figure d'un serpent, animal appelé *cohualt.* Le phonétisme acrologique faisait lire la figure de la flèche, *itz,* pour *itzli*, et l'on avait alors, à l'aide d'un véritable rébus, le nom d'*Itzcoatl.* »

L'auteur de ces savantes et curieuses explications nous donne un autre exemple de ce phonétisme imparfait, quand les Espagnols, conquérants du Mexique, voulurent traduire en nahuat les prières de la liturgie chrétienne. Les signes faisant défaut pour représenter des sons étrangers, on eut recours à des à peu près, de sorte qu'on faisait dire à ces pauvres Indiens, qui n'y comprenaient rien, *Ametl* et *Pan-tetl-noch-tetl* pour *Amen* et *Pater noster!*

entre les lettres ymarithes et celles de l'écriture téfinag ou berbère, c'est une parenté dont on a trouvé des monuments en Algérie et dans le pays des Touâregs. » — Il nous semble que le contact qui s'opéra entre les populations berbères et les Hébreux chananéens fugitifs, qui vinrent s'établir en Afrique plus de seize siècles avant notre ère, peut bien avoir contribué, nous ne dirons pas précisément à des emprunts, mais au moins à des imitations de l'ancien alphabet hébraïque, d'après un certain nombre de lettres analogues qu'on rencontre dans le téfinag ou berbère.

« A l'occident de l'Europe, continue M. Maury, un autre courant dont nous suivons mal la direction dans les profondeurs chronologiques où il s'est opéré, transporta jusqu'en Ibérie l'alphabet phénicien. Il donna naissance à une écriture que nous connaissons par les monnaies et par des inscriptions, et qui dota l'Espagne de ses premiers monuments écrits. — Et c'était sans doute là le résultat des colonies phéniciennes et carthaginoises : se sont-elles avancées plus loin, et, ne se bornant pas à s'aventurer sur l'Océan pour aller chercher l'étain aux îles Cassitérides, ces deux peuples congénères ont-ils porté en de lointains parages la merveilleuse invention de l'écriture?

« Tel est, rapidement esquissé, l'ensemble des écritures ayant pour ancêtre commun l'alphabet qu'avaient imaginé les Phéniciens sous l'influence de l'Égypte. Ces alphabets constituent comme une suite de générations qui se répartissaient par familles, par branches et par rameaux qui, s'étant détachés à des hauteurs différentes d'une même souche, ont projeté sur des espaces plus ou moins étendus leur feuillage destiné non à empêcher la lumière de pénétrer, mais à en assurer la diffusion. »

VIII

Parmi les langues qu'on suppose les plus anciennes, l'assyrienne, que les peuples de l'Euphrate avaient reçue des Kouschites, dont ils étaient les descendants naturels, se parlait à Babylone et à Ninive trois mille huit cents ans avant Jésus-Christ. Cette langue, aussi en usage dans la Chaldée, était de la famille des idiomes sémitiques.

L'écriture cunéiforme des Assyriens avait été à son origine hiéroglyphique; elle subit ensuite des modifications dans sa représentation figurée. Le besoin de simplifier fit remplacer l'image par quelques traits et n'en rappela que les apparences. Ce système, qui n'était pas encore tout à fait cunéiforme, c'est-à-dire *tête de flèche,* fut appelé *hiératique.* — Il est donc résulté, par des combinaisons successives, que de l'image hiéroglyphique d'où sortit d'abord l'écriture hiératique naquit un premier essai d'écriture cunéiforme (*archaïque*); ensuite cette écriture, plus perfectionnée encore, devint le cunéiforme moderne. — Du dixième au septième siècle avant Jésus-Christ, le type *cursif,* écrit sur l'argile molle, était en usage; mais pour les inscriptions monumentales on n'employait que le type archaïque moderne, comme chez nous on grave les inscriptions tantôt en lettres gothiques et tantôt en lettres romaines [1].

La découverte de l'inscription persane de Behistoun, immense texte où Darius, fils d'Hystaspe, a raconté toute sa vie, et qu'il fit graver

[1] F. Lenormant, *Op. cit.,* tom. III, ch. x.

sur un rocher de la Médie en trilingues (persan, mède et assyrien), vint faciliter le déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Cette coutume de graver des inscriptions commémoratives sur des rochers paraît très-ancienne, et c'est ce qui attache plus de prix à celles découvertes dernièrement dans l'archipel qui fait l'objet de nos études.

Le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens a présenté aussi, dès le principe, bien des difficultés, et peut-être aurait-on été longtemps sans pouvoir interpréter ce genre d'inscriptions, si une découverte analogue à celle de l'inscription de Béhistoun, due à un heureux hasard, ne fût venue en aide aux égyptologues : la fameuse pierre de Rosette, sur laquelle était gravé un décret des prêtres de Memphis, écrit à la fois en hiéroglyphes et en grec, favorisa les études du savant Champollion, car ce secours inattendu fit reconnaître d'un seul coup la valeur de dix-sept signes.

Les Phéniciens, cet ancien peuple qui pendant plusieurs siècles se maintint au comble de sa puissance, couvrit les côtes de la Méditerranée de ses colonies, de ses stations commerciales, et navigua même dans l'Océan, possédaient une langue de la famille sémitique. L'arabe ancien en était le type. — L'hébreu, le syriaque, le chaldéen, principaux idiomes d'une langue mère d'où dérivent la plupart des langues de l'Orient, s'écrivent tous, comme l'arabe, de droite à gauche. Ils se distinguent des autres écritures par l'absence de voyelles, qu'il faut remplacer dans la lecture, comme cela a lieu dans la sténographie.

IX

L'écriture purement idéographique ne pouvait être intelligible pour tous les peuples, car ils n'avaient pas tous les mêmes idées; ils ne s'étaient pas tous élevés au même degré de civilisation; ils ne parlaient pas tous la même langue. M. Lenormant a traité cette question dans son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient,* et il l'a fait d'une manière très-remarquable: — « ..... Répudier toute trace d'idéographisme, dit-il, supprimer également les valeurs syllabiques, ne plus peindre que les sons au moyen de l'alphabétisme, enfin réduire les phonétiques à un seul signe invariable pour chaque articulation de l'organe, tel était le progrès qui devait donner naissance à l'alphabet proprement dit, consommer l'union intime de l'écriture avec la parole, émanciper définitivement l'esprit humain des langes du symbolisme primitif, et lui permettre de prendre enfin librement son essor, en lui donnant un instrument digne de lui, d'une clarté, d'une souplesse et d'une commodité parfaites.

« Ce progrès pouvait seul permettre à l'art d'écrire de pénétrer dans les masses populaires, en mettant fin à toutes les complications qui en avaient fait jusqu'alors une science abstruse, difficilement accessible et difficile de se communiquer chez tous les peuples, en faisant de l'écriture un instrument applicable également bien à tous les idiomes, à toutes les idées et à toutes les religions [1]. »

[1] Lenormant, *Op. cit.,* tom. III, ch. IV, p. 114.

C'est aux Phéniciens que revient l'honneur de l'invention de l'alphabet, en choisissant comme ils le firent, parmi les lettres de l'écriture hiératique égyptienne, vingt-deux caractères dont chacun devint le représentant fixe et invariable d'une des articulations de leur idiome.

Les diverses écritures usitées chez les différents peuples peuvent se diviser en familles comme les langues; ainsi les nombreux alphabets connus sont réunis en cinq groupes principaux : *sémitique, gréco-italique, ibérique, septentrional* et *indo-homérique* [1]. M. Lenormant rattache l'arabe à ce dernier groupe, dont l'écriture est caractérisée par la notation des sons vocaux, au moyen d'une ponctuation particulière du signe alphabétique de la consonne qui modifie un peu sa forme. C'est de l'Arabie méridionale que paraît avoir rayonné l'arabe primitif, pour se répandre en Afrique, où les écritures des peuples de l'Abyssinie et de la Libye furent une modification de l'alphabet de l'Yémen.

X

Lorsque l'on compare les alphabets de la plupart des langues orientales, on y remarque presque aussitôt des analogies frappantes entre les diverses écritures et les langues d'une même famille. Les renseignements que nous avons tirés des paléographes qui se sont occupés de polygraphie, nous ont été d'un grand secours. L'Espagne possède sur cette partie des connaissances humaines des œuvres très-impor-

[1] LENORMANT, *Op. cit.*, tom. III, ch. IV, p. 113.

tantes; il nous suffira de citer ici Fray Hervas y Panduro, ce moine qui publia une importante paléographie très-estimée, avec la patience et l'application d'un Bénédictin; mentionnons aussi don Juan Tró, dont les beaux travaux ne sont encore qu'en manuscrit, et surtout don Antonio Alverá-Delgras, qui fit imprimer il y a quelques années seulement son *Abrégé de paléographie espagnole* [1].

Cet ouvrage d'Antoine Alverá est un travail dû à l'étude constante d'un homme intelligent et consciencieux, qui a tout sacrifié pour l'enseignement de la calligraphie, et qui, réduit à ses seules ressources sans aucun encouragement ou protection, ni mission officielle, a su vaincre tous les obstacles et conduire à bonne fin cette entreprise méritoire. Et c'est peut-être ici le cas de nous appliquer à nous-même ce que dit cet auteur dans son Prologue : « ..... Malgré tout le savoir qu'on puisse supposer à celui qui entreprend une telle tâche, il n'aura rien avancé, s'il ne réunit les circonstances nécessaires et indispensables pour accompagner son texte de bonnes planches gravées qui lui servent de démonstration. Il faut donc qu'il soit avant tout calligraphe, et même encore, malgré ses efforts, malgré les originaux qu'il aura soin de dessiner lui-même, les graveurs et les autographes ne rendront qu'imparfaitement ce qu'il aura voulu exprimer, car ils ne connaissent pas toute l'importance qui se rattache à l'exactitude scrupuleuse des signes ou caractères de l'écriture étrangère, dont la nouveauté les étonne et les confond. Il est donc presque indispensable que l'auteur se fasse lui-même graveur pour reproduire ses modèles..... » — C'est ce qu'a pu faire don A. Alverá; mais dans notre

[1] D. Antonio Alverá-Delgras, premiado de S. M., *Compendio de paleografia española*. Madrid, 1857.

isolement cela ne nous a pas été donné, et nous sommes forcé d'accepter ce qui adviendra [1].

L'examen des signes alphabétiques des langues orientales indique à première vue que les caractères employés pour l'expression phonétique de chaque lettre offrent des formes qui s'écartent peu d'un type originaire, en prenant l'alphabet phénicien pour terme de comparaison.

XI

Les signes graphiques des idiomes en général ont éprouvé des variantes à diverses époques, et il est probable que les inscriptions liby-puniques, de même que celles qu'on désigne sous les noms de numidiques et des Touâregs (tamachekh), qui la plupart sont relativement modernes, diffèrent par la forme des signes ou lettres alphabétiques des écritures primitives.

Bien des signes graphiques auront été modifiés par des emprunts faits à d'autres langues; cela doit être arrivé à l'écriture berbère, dont beaucoup d'expressions se trouvent maintenant sémitisées par le contact des Arabes depuis leur invasion en Afrique, et d'autre part ces mêmes Arabes parlent de nos jours une langue qui, bien que dérivée de celle de l'Yémen, en diffère pourtant pour beaucoup d'expressions et même sous le rapport de l'écriture.

L'ancien libyen n'est guère plus connu sous ces deux rapports, car on ignore la véritable valeur de la plupart de ses signes graphiques

[1] Ceci a été écrit relativement à l'édition que nous nous proposions de faire imprimer à Paris, mais à laquelle nous ne pouvions donner nos soins par notre éloignement.

et la signification des mots. On a cru remarquer seulement certaines ressemblances entre les inscriptions libyques et les berbères. — Les tribus africaines des montagnes de l'Atlas, de même que celles établies dans les vallées du Tell et dans les oasis du désert, parlent toujours berbère, mais ne l'écrivent pas. — Les Touâregs eux-mêmes ont-ils réellement conservé, comme on le dit, la connaissance de l'écriture dont ils ne se servent plus? — Il est permis d'en douter. Le dialecte qu'ils parlent encore diffère de celui des autres tribus, et peut-être doit-on le considérer comme le plus pur parmi ceux en usage chez les tribus berbères de filiation libyque.

L'inscription de Thugga, en Tunisie, qui nous offre un spécimen de l'écriture liby-punique [1], comparée à la partie de la légende de droite qui semble en être la traduction en langue libyque, n'a pu se déchiffrer ni dans un texte ni dans l'autre, bien qu'il paraisse exister de grandes affinités entre ces deux langues. M. Renan a reconnu aussi des ressemblances entre le phénicien-punique, qui n'était pas la langue de Tyr, et l'ancien hébreu.

On ne connaît aucun ouvrage en phénicien, ni en langue libyque; — Gesenius, Movers, M. de Saulcy et le docteur Judas, qui ont essayé de traduire certaines légendes, ne sont pas arrivés à des résultats bien concluants. — Les caractères de l'écriture phénicienne, tels que les donnent les alphabets, de même que ceux des idiomes d'Afrique qu'on croit dérivés du libyen, présentent des variantes dont il est difficile d'apprécier la valeur. « *Ce qui est sérieusement acquis en fait d'interprétation,* avoue le général Faidherbe, *se réduit à peu près aux noms propres* [2]... » — « *A deux mille ans de distance,* dit-il autre part,

[1] Genéral FAIDHERBE, *Collection complète des inscriptions numidiques* (libyques), planche I et pages 45 et suivantes. Paris, 1870.

[2] FAIDHERBE, *Collection complète des inscriptions numidiques* (libyques), p. 76.

la langue s'étant nécessairement modifiée, plusieurs lettres ayant changé de forme et de valeur, la religion et les usages n'étant plus les mêmes, ni par suite les formules funéraires, l'islamisme ayant substitué une foule de noms arabes aux anciens noms, il est tout naturel que les textes soient devenus incompréhensibles... [1]. »

Le général Faidherbe a commenté les appréciations du docteur Judas sur l'inscription de Thugga et sur les épigraphes numidiques; il a donné lui-même de savants aperçus sur la valeur des lettres, et il l'a fait souvent avec une rare perspicacité; pourtant il s'est vu obligé de convenir qu'on ne pouvait admettre que des probabilités sur la plupart des interprétations, et qu'on ne connaissait avec certitude que le signe de filiation qui fait distinguer les noms propres.

Toutes ces tentatives de traduction, bien que hasardées avec une certaine assurance, sont fort ingénieuses sans doute, mais en général elles inspirent peu de confiance. — La découverte de nouvelles inscriptions en caractères liby-puniques ou en libyque pur, en touâreg ou en numidique, ne pourra servir à grand'chose tant qu'on ne connaîtra pas ces langues et qu'on sera privé de bons vocabulaires.

C'est ce que le général Faidherbe a démontré dans l'étude persévérante à laquelle il s'est livré sur l'inscription de Thugga et sur les épigraphes numidiques.

XII

L'idiome qui sert de lien commun à toutes les populations berbères serait la langue libyenne; c'est du moins l'opinion générale, bien

[1] Faidherbe, *Collection complète des inscriptions numidiques* (libyques), p. 44.

qu'à vrai dire, comme nous l'avons déjà observé, on ne connaisse pas précisément cet idiome libyen et que son écriture ne soit confirmée par aucun livre écrit dans cette langue. Mais le berber a pu faire aussi des emprunts à d'autres langues sémitiques, et plus particulièrement à l'arabe ancien, pour les expressions qui lui manquaient et qui sont dissimulées sous des formes grammaticales qui lui sont propres; de telle sorte que cet idiome semble tout à fait *sui generis*. Les Berbers Touâregs lui donnent le nom de langue noble, *aguël-amazig,* ou langue des libres, *aouât-entamazih,* selon Ventura [1].

Le berber et l'arabe sont les deux idiomes généralement usités dans l'Afrique septentrionale, depuis le Nil jusqu'aux rives de l'Atlantique et de la Méditerranée au Soudan, sur un espace d'environ trois cent vingt mille lieues carrées [2]. Le premier de ces deux idiomes s'est modifié en différents dialectes, diversement nommés suivant les lieux où ils sont parlés; son unité et son universalité sur la terre africaine prouvent qu'il a toujours été le langage des indigènes primitifs, et qu'il doit avoir été en usage de temps immémorial.

Si on examine les fragments que nous avons rassemblés des dialectes des populations canariennes, dans la partie ethnographique de notre *Histoire naturelle* de ces îles, et qu'on les compare avec ce qu'on connaît des divers dialectes berbères, d'après les catalogues des auteurs qui se sont occupés de cette langue, il sera facile de s'apercevoir que le même génie a présidé à leur formation, car pour beaucoup de mots la racine est la même, et leur construction décèle la même origine. C'est, de part et d'autre, une prononciation fortement gutturale, une phraséologie très-coupée par l'absence totale de co-

[1] Ventura de Paradis, *Grammaire et Vocabulaire de la langue berbère*. (Manuscrits de la Bibliothèque nationale.)

[2] Faidherbe, *op. cit.*

pulatives. — De cet examen comparatif ressortiront de grandes ressemblances entre la langue que parlaient les anciennes populations de l'archipel canarien et celle en usage chez les habitants de l'Atlas; d'où l'on peut déduire une preuve de la parenté des deux langues et déterminer même ceux des dialectes avec lesquels le guanche s'assimilait le plus.

XIII

Lorsque nous nous occupâmes de l'histoire des Canaries, nous ne pûmes faire une étude approfondie de la langue des primitifs habitants de ces îles; car nous n'aurions su retrouver tous les éléments nécessaires dans le peu de données que pouvaient nous fournir les renseignements historiques en ce qui concerne l'origine et l'idiome des anciens insulaires. Quelques phrases incorrectes, citées par des auteurs qui les écrivirent sans les comprendre ; les versions traditionnelles dont ils ont accompagné cette suite de mots mal articulés; des catalogues de vocables imparfaits; quelques noms historiques et des noms propres d'anciennes familles indigènes; des dénominations topographiques affectées à certaines localités: tout cela ne pouvait suffire à reconstruire une langue après quatre siècles d'oubli. — Quand nous entreprîmes ce travail, notre tâche consistait à rechercher les rapports qui pouvaient exister entre les divers dialectes usités dans l'Archipel, afin d'en tirer une première induction d'une langue mère et de la commu-

nauté d'origine des insulaires qui les parlaient; de vérifier ensuite si ces différents dialectes offraient des ressemblances avec l'idiome des populations du continent voisin, et de déduire des analogies constatées la preuve évidente de la parenté des deux peuples homoglottes.

Nous croyons avoir résolu cette question d'une manière complète; car, à l'égard de la communauté d'origine des anciens insulaires, nous avons rencontré un grand nombre de mots employés généralement dans tout l'Archipel, et pour ce qui a rapport à la parenté du langage des populations guanches et des tribus berbères, nous n'avons pas été moins favorisé dans nos recherches. Nous avons remarqué dans différents dialectes canariens, d'après les catalogues, plusieurs dénominations identiques dans les diverses îles pour exprimer la même chose, et cette observation, en donnant plus de valeur au principe fondamental d'une ancienne langue mère, dont les réminiscences traditionnelles se retrouvaient dans les dialectes ou jargons, nous fournit l'élément qui corrobora l'ancienne filiation de ces tribus insulaires. Nos recherches ont démontré en outre que le dialecte des Guanches de Ténériffe se rapportait à cette même langue berbère qui, malgré ses nombreuses variantes, fut commune à toutes les populations de la grande famille africaine, et dont les ramifications s'étendirent depuis les déserts de l'Égypte jusqu'à l'océan Atlantique.

La connaissance du langage, dans cette étude difficile de l'origine des peuples, est sans contredit la meilleure voie pour arriver à une solution satisfaisante. — Un nouvel état de civilisation peut amener des modifications dans les mœurs et les coutumes, les changer même pour les remplacer par d'autres; le langage, au contraire, si intimement lié à la nature des choses, se modifie simplement pour se perpétuer sous d'autres formes. La nation entière peut être anéantie, mais ces grandes révolutions qui emportent tout un peuple ne peuvent

détruire le témoignage le plus authentique de son existence, celui qui survit aux hommes, la langue, en un mot, représentée par l'écriture, qui reste la même, conserve son caractère et se transmet d'âge en âge lorsqu'il n'existe plus rien de la société qui la parla. — Ce fait, dont à chaque pas on trouve des preuves dans l'histoire, est soumis à trois péripéties : parfois il arrive que deux idiomes se fondent en un seul pour produire une langue mixte, comme cela est arrivé en Angleterre; ou bien le langage du vaincu domine celui du vainqueur, ou bien encore c'est la langue des conquérants qui remplace celle du peuple conquis; mais dans ce dernier cas, outre les souvenirs traditionnels, les inscriptions lapidaires et les documents historiques, les traces de l'ancien langage sont toujours reconnaissables à l'étrangeté de certaines expressions, aux dénominations topographiques et aux noms propres qui sont transmis par descendances. — Ce fut le sort qu'éprouva la langue de l'ancien peuple des Canaries.

XIV

De ces considérations sur l'idiome et les divers dialectes que parlaient les populations berbères et les anciens habitants des Fortunées, nous passerons à l'examen des signes graphiques employés comme écriture, sans doute, par un peuple beaucoup plus ancien que celui que rencontrèrent les conquérants de cet archipel. — Quelques indications sont ici nécessaires. Lorsqu'on étudie avec attention ces différents signes ou hiéroglyphes assez profondément gravés sur la roche, on en remarque tout de suite plusieurs d'identiques et souvent répétés

dans le même groupe, comme on peut le voir dans le premier Mémoire qui a été publié dans le *Bulletin de la Société de géographie.* — Ce sont des signes ronds, plus ou moins parfaits, parfois simples et isolés, d'autres fois agglomérés dans un seul groupe. Ces caractères, si souvent reproduits, se trouvent aussi juxtaposés ou unis à d'autres pareils, ou bien différents et même enfermés dans d'autres semblables. — Ces caractères ronds ou ovales apparaissent plus communément répétés que d'autres qu'on ne rencontre que rarement parmi les groupes, et qui présentent aussi des variantes.

Il en est formant des groupes compliqués, mais qui appartiennent au système des signes ronds. — D'autres analogues, mais non identiques, affectent plutôt la forme ovoïde et ne paraissent pas avoir été tracés pour être confondus avec les ronds. — Quelques-uns ressemblent à des feuilles ou à des fruits.

Un système de caractères simples est la barre, exprimée en trait de plume, isolée ou répétée deux ou trois fois comme dans une numération, et accompagnant souvent d'autres signes.

Nous trouvons dans un des groupes, copié par l'auteur de la découverte, un signe particulier, répété deux ou trois fois, qui rappelle un chiffre arabe accompagné ou précédé d'un ou plusieurs zéros.

D'autres signes bizarres, qui ne sont pas répétés, figurent dans les différents groupes; nous les avons copiés d'après les dessins originaux.

On en remarque en outre un certain nombre qui ont entre eux quelques analogies, et plusieurs autres, encore plus compliqués, affectent des formes particulières que nous avons essayé d'imiter le plus exactement possible dans la planche de notre premier Mémoire. (*Voyez l'Album, aux planches d'écriture.*)

Maintenant, je le demande, tous ces signes appartiennent-ils réelle-

ment à une écriture? représentent-ils les lettres d'un alphabet? et dans ce cas, font-ils partie d'un système graphique quelconque, phénicien punique, libyen ou berbère? ou bien encore faut-il considérer la plupart de ces singuliers caractères comme des hiéroglyphes, des idéogrammes, des images conventionnelles pour fixer la pensée? — C'est ce que nous avons tâché de reconnaître pour ce qui concerne les signes simples, en les supposant figurer des lettres, et l'étude comparative à laquelle nous nous sommes livré sur les inscriptions phéniciennes ou phéni-puniques qui nous ont été communiquées, de même que sur les épigraphes numidiques ou libyques de la belle collection du général Faidherbe, ne nous ont rien offert de concluant. — Les inscriptions de l'île de Fer (*los Letreros*) présentent bien, pour certains caractères du moins, des ressemblances ou des analogies avec les épigraphes gravées sur pierre de l'ancienne Numidie; mais ces signes ou ces lettres sont en trop petit nombre pour former un alphabet qui donne toutes les articulations de la voix. Une autre difficulté se présente : les signes simples viennent amalgamés dans les groupes avec d'autres signes très-compliqués, espèces d'hiéroglyphes qui s'écartent par leur bizarrerie de toutes les écritures connues.

Dans certains groupes qui semblent représenter des lettres, on croirait reconnaître le type des écritures liby-berbères et même hébraïques; mais on est bientôt désabusé, car ce système graphique, qui imite parfois des signes alphabétiques confondus pêle-mêle avec des hiéroglyphes, paraît avoir été tracé sans règle ni méthode.

Pourtant, malgré nos incertitudes, les renseignements qui précèdent sur ces mystérieuses inscriptions, les grottes sépulcrales qui les avoisinent et les ruines des monuments qui les entourent, et, d'autre part, la confiance que nous inspire l'auteur de la découverte, ses descriptions si naïves dont nous pouvons garantir l'exactitude, puisque nous

possédons un fragment de la roche même sur laquelle est gravé un des signes reproduits dans nos planches : tout cela acquiert à nos yeux un grand intérêt, et ramène incessamment nos pensées vers ce site si curieux des *Letreros* de l'île de Fer.

XV

Arrêtons-nous donc encore un moment sur ces analogies que nous avons fait remarquer entre les anciennes inscriptions lapidaires des Canaries et celles d'autres contrées.

Beaucoup de signes tracés à l'entrée des grottes de *Piedra escrita,* dans la Sierra Morena (*Andalousie*), se retrouvent aux *Letreros* de l'île de Fer. — Parmi ceux de la collection du général Faidherbe qui se rapportent aux inscriptions numidiques et liby-puniques, on observe aussi des ressemblances avec un certain nombre de caractères gravés sur les roches des Canaries, et il en est de même des Rupestres du Sahara, qu'on attribue aux anciens Touâregs, ainsi que pour l'inscription de Thugga, en Tunisie, où l'on retrouve également des analogies avec les caractères tefinags et plusieurs des signes de cette grande légende. — Ces observations nous amènent à signaler non-seulement des rapprochements remarquables entre les inscriptions canariennes et celles des grottes de l'Andalousie, mais d'autres aussi marqués dans la forme des écritures égyptiennes (cursives ou démotiques), phéniciennes et hébraïques.

Nous avons dit qu'Emmanuel de Rougé, notre grand égyptologue, avait reconnu le prototype de l'alphabet phénicien dans celui des

Hébreux, dont les caractères étaient usités plus de deux mille ans avant notre ère. Cette remarque nous porterait à entrevoir dans l'ancienne langue phénicienne, qu'on parlait dans la région asiatique adjacente à la mer Rouge, un genre d'écriture employé de temps immémorial dans ces contrées, et qui passa probablement en Afrique à l'époque des émigrations chananéennes, au temps de Josué. De là vient sans doute cette parenté qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître entre les caractères himyarithes et ceux des inscriptions en idiome tefinag ou touâreg, de la famille des langues libyques. — Le contact qui s'opéra entre les populations berbères, établies en Afrique depuis tant de siècles, et les hordes qui débordèrent de l'Asie occidentale, peut bien avoir contribué à des imitations de l'alphabet des Hébreux de l'arabe ancien, à en juger du moins par certains signes analogues dans les inscriptions numidiques. — Notons aussi, comme l'a fait remarquer avant nous M. Alfred Maury dans le Mémoire déjà cité, que cet antique alphabet phénicien pénétra même dans la péninsule Ibérique dès ces temps reculés où les Ibères dominaient déjà dans cette partie de l'Europe, et que là aussi cet alphabet a servi aux inscriptions des médailles celtibériennes et des monuments de la même époque. Concluons donc, avec l'illustre savant, que l'alphabet phénicien semble la source commune d'où sont sortis, sous l'influence égyptienne, les différents systèmes graphiques que les anciens peuples adoptèrent pour reproduire leurs pensées.

XVI

Quant aux inscriptions du ravin de Candia (île de Fer), elles nous paraissent moins anciennes que celles des *Letreros* de la même île, et que les hiéroglyphes de la Palme ; les caractères en sont mieux arrêtés, le trait paraît plus ferme et tracé avec une plus grande habitude ; mais, malgré tout, on ne saurait assimiler ces inscriptions à aucun des systèmes graphiques d'idiomes connus. Nous les livrons aux philologues qui, aidés des ressources des grandes bibliothèques européennes et de tous les secours de la science, peuvent s'adonner à des études auxquelles nous devons renoncer dans notre isolement.

Les formes qu'affectent la plupart des signes des inscriptions des îles de Fer et de la Palme sont des plus étranges, et l'on ne peut les rapporter à aucune figure ou représentation qui parle à l'esprit. Il est donc probable que ces inscriptions resteront indéchiffrables comme celles des monuments du Yucatan ; car nous ne pouvons guère espérer d'être favorisé, comme Champollion et les philologues allemands, par la découverte d'une pierre de Rosette et d'un rocher de la Médie, en bilingue ou trilingue, qui nous révèle d'un coup la valeur de la plupart des caractères du langage inconnu. — La clef nous manque pour ce déchiffrement ; de sorte qu'il est bien difficile d'indiquer la méthode à suivre pour arriver à comprendre cette singulière écriture. On ne voit aucune régularité dans ces signes graphiques, sous le rapport de leur position relative ; on n'aperçoit dans cette bizarre idéographie que des groupes de caractères placés sans ordre, et dont quelques-uns,

plus remarquables, se trouvent comme isolés, tandis que d'autres, en petit nombre, inscrits les uns à la suite des autres, soit horizontalement, soit verticalement, sont confondus au milieu de signes très-irrégulièrement répandus partout, sans qu'on puisse savoir quels sont ceux qui ont été inscrits les premiers. Or, comment concevoir dans une pareille confusion un système quelconque? La solution de cette espèce d'énigme cryptographique est réservée aux philologues qui se sont plus spécialement occupés de calligraphie.

XVII

Lorsqu'on réfléchit aux mystérieuses légendes du ravin de Candia, ces caractères d'une langue ignorée, mais qui rappellent certains traits de l'écriture punique, reportent tout de suite la pensée vers l'époque des navigations carthaginoises, et principalement vers celle d'Hannon, qui partit de Carthage, la grande colonie africaine à laquelle donna naissance la puissance phénicienne. Mais les savants les plus érudits ne sont d'accord ni sur la version grecque du *Périple* du navigateur carthaginois, ni sur la véritable époque de son voyage. On sait seulement que l'expédition devait laisser des marques de son passage dans les différents lieux où elle voulait fonder des colonies sur le littoral africain et dans les îles adjacentes. — Où s'arrêta-t-elle? Quels signes, quels indices laissa-t-elle de ses stations? — On l'ignore..... et l'histoire est restée muette.

Le général Faidherbe, dans une lettre adressée le 10 octobre der-

nier [1] au secrétaire de la Société de géographie, a fait quelques remarques sur ces nouvelles inscriptions de l'île de Fer. Il reconnaît que ces légendes gravées sur les roches du ravin de Candia *sont incontestablement libyques*. C'est peut-être un peu trop s'avancer, et nous désirerions avoir la preuve de son affirmation quant aux irrégularités qu'il croit dues *à des défauts de pierre, à des erreurs de copie,* ou bien (ce qui nous surprend beaucoup) *à des additions faites par fantaisie ou par d'autres motifs*.

Le général a voulu parler sans doute d'un travail de graveur fait après coup, car nous ne saurions supposer qu'il ait eu le moindre doute sur la fidélité du copiste. — Nous pouvons assurer que ces inscriptions, dont nous avons envoyé un fac-simile au président de la Société de géographie dans notre communication du 17 février 1876, ont été exactement copiées sur le calque de l'estampage pris sur la roche même, avec le plus grand soin, par le curé Padron; seulement les caractères originaux, étant trop grands, ont été réduits pour pouvoir les imprimer dans le texte.

M. Faidherbe fait remarquer que la ligne serpentine de la seconde inscription, dont il ignore l'emploi et qui circule en dessous de cinq signes, *n'enlève rien, du reste, à la certitude que les lettres de cette ligne sont vraiment libyques, parfaitement distinctes et se suivent régulièrement*. Nous répondrons à cette observation que la ligne serpentine a été mal représentée dans la copie qui a été envoyée au général par le secrétaire de la Société. Cette ligne doit entourer tout à fait quatre signes seulement.

D'autre part, nous avons lu avec une grande satisfaction dans la lettre du général Faidherbe un passage où il reconnaît lui-même

[1] *Bulletin de la Société de géographie de Paris.* Novembre 1876.

toute l'importance, pour l'étude linguistique des inscriptions africaines, des douze colonnes en écriture libyque du ravin des grottes : « *C'est là,* dit-il, *une trouvaille magnifique et comparable à l'inscription de Thugga..... malheureusement celle de l'île de Fer n'est pas bilingue, et l'on ne pourra pas plus la traduire qu'on ne traduit les rupestres.* »

Ainsi M. Faidherbe paraît partager notre opinion sur les difficultés que nous avons indiquées plus haut relativement au déchiffrement des inscriptions canariennnes et aux incertitudes qui nous restent encore sur les interprétations des épigraphes numidiques.

Le général termine sa lettre en concluant que les inscriptions de l'île de Fer sont l'œuvre des anciens Libyens, mêlés depuis quinze cents à deux mille ans avant Jésus-Christ à des blonds du Nord, venus par Tanger, où ils ont laissé des dolmens pour témoins de leur passage ; il admet l'opinion que l'écriture numidique avait été adoptée probablement par les ancêtres des Numides, les *Tamehou* ou Tamahou, à l'époque de leurs luttes avec les Égyptiens [1]. — Cette écriture, comme il l'observe, se dispose le plus souvent en lignes verticales, ce qui la distingue complétement des écritures phéniciennes et latines, et constitue, au contraire, une analogie avec l'épigraphie égyptienne.

On sait que les Massyliens et les Massessyliens nous ont laissé des inscriptions numidiques, et que les Touâregs sont les auteurs des inscriptions rupestres du Sahara, très-analogues à celles des anciens Numides. — « Faut-il voir, se demande le général Faidherbe, dans les Touâregs, qui appellent leur langue *tamahoug,* un reste de la nation tamahou, différent des Numides, dont ils se seraient séparés à l'époque où une partie de la nation des Tamahou s'était complétement

[1] Voyez général Faidherbe, *Nouvelles Inscriptions numidiques de Sidi-Arrath.* (*Mémoires de la Société de Lille.*)

assimilée aux Égyptiens? » — Pour nous, comme on a pu le voir dans le cours de ces annotations, les Tamahou, *ces blonds du Nord,* pour nous servir des expressions du général, ces hommes qui élevèrent les dolmens d'Afrique et les monuments celtiques de l'Espagne méridionale, étaient des Ibères primitifs ou des Celtibères; et il est à présumer que ce sont eux qui ont gravé, sur les anciennes constructions druidiques ou sur les roches qui les avoisinent, ces inscriptions présentant un genre d'écriture analogue à celui des *Letreros* des Canaries.

XVIII

Mais jetons encore un coup d'œil sur ce site si remarquable des *Letreros* de l'île de Fer, où, sur un espace très-réduit et dans un recoin de cette petite île, deux époques préhistoriques viennent se confondre. Ici, en effet, ce sont des grottes funéraires dans lesquelles une race humaine, restée longtemps ignorée, ensevelissait ses morts, couchés sous de grandes dalles; là, des menhirs ou pierres levées, des murs d'enceinte imitant des cromlechs ou des peulvens celtiques, comme ces anciens monuments de *los Corralejos* de *las Hazas de Coscoja* et autres à peu près pareils, décrits par de Góngora, et qui existent en Espagne; puis d'antiques constructions en pierres posées sans ciment et d'un aspect non moins original, qui servirent sans doute de lieux de réunion; et non loin de ces témoins muets d'un peuple disparu, une longue légende gravée sur roche, composée de caractères inconnus, où l'on rencontre pourtant, au milieu d'une confusion de signes

et d'hiéroglyphes bizarres, quelques caractères de l'alphabet numide et d'autres assez semblables à l'écriture punique.

Nous n'admettons aucun doute sur l'ancienne origine de ces inscriptions ; elles ne sont pas l'œuvre de la tribu dont les dépouilles mortelles reposent dans la grotte des *Letreros;* leur antiquité doit remonter plus haut, et nous la rapportons à l'époque préhistorique de l'existence du peuple qui devança dans ces îles ces hordes sémites, venues de l'Est, et qui apportèrent un élément de plus à l'amalgame de races qu'on remarque en Afrique comme aux Canaries. On peut nous objecter qu'il existe des rochers et des monuments celtiques en Espagne, sur lesquels se voient des inscriptions qui ressemblent à celles qu'on trouve dans les îles de l'archipel canarien ; mais cette objection ne détruirait pas la priorité du peuple qui se fixa dans ces îles ; elle établirait tout au plus une contemporanéité entre deux races, ce qu'on peut admettre comme probabilité à défaut d'autres preuves plus concluantes, car l'ancien peuple des dolmens appartint aussi à une époque protohistorique, et les premières lueurs de son histoire ne nous sont révélées que par la tradition [1].

XIX

On a vu, d'après les renseignements que nous fournit l'histoire de l'ancienne Égypte, qu'il existait en Libye, il y a trois mille quatre

[1] La race du haut plateau de la Lozère (en France), de même que celle de Cromagnon, appartiennent, les deux, à l'âge quaternaire ; mais la première indiquerait que cette antique population était postérieure et probablement contemporaine de celle qui éleva les dolmens du voisi-

cents ans au moins, des populations de race blonde pareilles à celles qui se répandirent dans l'occident de la région africaine, et qui pénétrèrent peut-être jusqu'aux Canaries; mais l'on ne peut rien dire d'affirmatif sur l'époque de ces envahissements, ni établir avec certitude si les inscriptions découvertes dans cet archipel sont contemporaines de ces premières occupations. Le fait de différentes irruptions de peuples nous paraît seul bien établi, car il est appuyé par la découverte d'anciens monuments de construction analogue, qui signalent de loin en loin la marche des envahisseurs, et par des inscriptions dont les caractères indiquent une même origine, ou du moins un même type d'écriture. Ce même fait, observé dans l'ancienne péninsule Ibérique, dans la partie septentrionale d'Afrique, et qui apparaît aussi aux Canaries, nous le retrouverons bientôt dans l'Amérique du Nord, où des inscriptions gravées sur des roches, et plusieurs grands tumulus, constatent l'existence passée d'antiques populations venues du dehors, qui probablement furent les ancêtres de ces *Peaux-Rouges* dont la race ne tardera guère à disparaître.

Ce ne fut qu'à une époque beaucoup plus rapprochée de la nôtre que commencèrent pour ces îles leurs annales écrites, c'est-à-dire ce que nous savons d'une histoire relativement moderne, si nous la comparons aux temps anciens. Cette histoire est celle de l'occupation du pays par les tribus berbères qui s'y fixèrent. Mais cette manière d'envisager des faits qui ne sont accompagnés d'aucune preuve, laissant beaucoup de latitude aux conjectures, nous permet de hasarder une probabilité qui simplifierait la question : au lieu de chercher dans le

nage. — C'est appuyé sur cette indication de M. de Quatrefages (voyez l'*Espèce humaine*) que nous croyons qu'il peut y avoir eu contemporanéité entre les dernières populations préhistoriques et celles des plus anciens monuments mégalithiques, qu'on attribue à des peuples de race celtique.

vague de l'histoire l'époque de l'établissement des populations primitives dans ces îles atlantiques où les trouvèrent les conquérants, ne serait-il pas plus simple de supposer qu'elles avaient toujours occupé le pays, en un mot, qu'elles étaient autochthones? Nous reviendrons plus loin sur cette supposition.

Toutefois, il reste un fait à éclaircir; les inscriptions lapidaires rencontrées en Andalousie, en Portugal et aux Canaries, que quelques archéologues ont prétendu d'origine phénicienne, sont peut-être l'expression graphique d'une langue primitive. On y remarque, avons-nous dit, des ressemblances avec celles attribuées aux anciens Numides, aux Touâregs et aux populations de race libyque. Celles des Phéniciens, des Carthaginois, des Celtibères même, si l'on s'en tient à l'analogie des caractères inscrits sur leurs médailles, rentreraient aussi dans cette catégorie et pourraient faire présumer que ces légendes ont été le point de départ d'un genre d'écriture adopté par un peuple primitif d'où descendent les différentes nations que nous venons de nommer.

Cette écriture, en effet, d'une naïveté qui indique son enfance dans les différentes localités où elle a été remarquée[1], aura été la source où puisèrent d'abord d'autres peuples qui l'adoptèrent et y apportèrent ensuite des perfectionnements, chacun selon son génie, ses besoins et le degré de sa civilisation; car, différemment, comment expliquer cette analogie frappante, cet air de famille dans le type et la forme des signes gravés? — Ne doit-on pas plutôt reconnaître dans ces ressemblances l'origine d'une langue mère qui leur a laissé son cachet? — Le langage que dut parler le peuple troglodyte, dont

[1] Parmi les antiquités d'Espagne décrites et figurées dans l'ouvrage de BARROS-SILVELO (*Antiquedades de Galicia*), cet auteur assimile à un menhir un grand monolithe informe qui offre plusieurs signes gravés, dont la plupart sont identiques avec ceux des inscriptions canariennes.

les premiers tracés sont restés comme un témoignage de son existence préhistorique, ne peut avoir emprunté les éléments de son écriture à aucun autre peuple, puisqu'il est probable qu'il ignorait s'il en existait d'autres que lui. Les Ibères, les Phéniciens, les populations puniques, libyennes ou berbères, qui figurèrent plus tard dans l'histoire du monde, durent, comme nous l'avons dit, puiser à cette antique source et faire de nombreux emprunts à l'écriture primitive.

L'examen des signes alphabétiques employés dans les différentes écritures que nous avons passées en revue, indique au premier coup d'œil que les caractères dont on s'est servi ne sont la plupart que des variantes qui s'écartent peu d'un type originaire appartenant à une famille commune, que l'on prenne pour type l'hébreu, l'ancien égyptien ou l'arabe. Cela semble prouvé par l'analogie de la forme des diverses écritures des peuples du nord africain et de l'occident asiatique (Liby-Numides, Berbères, Égyptiens *démotiques,* Éthiopiens, Phéniciens, Arabes et Syriaques). Ainsi on retrouve dans les caractères des inscriptions lapidaires des Canaries plusieurs des signes gravés sur les rochers des grottes et sur les monuments mégalithiques de l'Andalousie et de la Galice, et ces caractères, qui offrent entre eux des ressemblances ou des identités, rappellent, les uns, plus particulièrement l'écriture numide des tombeaux africains, et les autres, certains signes des alphabets éthiopien, cophte, liby-punique et touâreg.

QUATRIÈME PARTIE

DES RACES HUMAINES ET DES ANTIQUITÉS CANARIENNES AUX ÉPOQUES PRÉHISTORIQUES ET MÉGALITHIQUES

I

Beaucoup d'anthropologistes sont aujourd'hui d'accord sur l'existence d'une seule *espèce* d'homme, dont différents groupes constituent des *races;* mais cette espèce unique, selon nous, n'a pas été cantonnée primitivement sur un seul point du globe, et nous pensons qu'on peut admettre qu'elle apparut à la fois, dès le commencement du monde, dans différentes régions qui ont été autant de berceaux de création, et que de ces divers centres d'apparition sont sorties les races humaines, suivant les milieux où elles se sont produites et les circonstances spéciales ou conditions d'existence qui ont influé sur leur développement dans les climats où elles ont vécu.

Quant à l'aire de dispersion de l'espèce humaine dans les différentes régions du globe, il en aura été probablement des hommes comme des animaux et des plantes, avec cette différence que pour l'animal et le végétal, chaque espèce n'a étendu sa force expansive

que dans certaines limites, suivant sa constitution physique, tandis que l'homme a trouvé de tout temps dans l'intelligence dont il est doté, toutes les ressources nécessaires pour braver les obstacles et vaincre les difficultés qui pourraient s'opposer à l'expansion de son espèce. De là ce cosmopolitisme qui le distingue de tous les autres êtres.

Les descendants des familles qui s'étaient formées dans le berceau primitif de création, si l'on admet l'opinion des monogénistes, durent prendre des caractères différents et constituer des races diverses sous les influences d'autres climats, à mesure qu'ils s'éloignaient de leur point d'origine, en se dispersant par le monde pour se fixer dans un centre nouveau. La race jaune occupa l'extrême Orient; la race noire se répandit dans les régions les plus méridionales, et la race blanche ou l'aryenne, qui prit naissance dans l'Asie occidentale, vint occuper l'Europe et le nord de l'Afrique. C'est du moins l'opinion classique. — Ces trois races distinctes jouissent de l'*interfécondité,* mais les produits de la race blanche alliée avec la noire ne passent jamais au type nègre, et *vice versa.*

Cependant, nous croyons que le peuplement du globe par migrations peut tout aussi bien s'être effectué en partant d'un centre unique, que de divers berceaux de création. Citons à l'appui de notre opinion deux passages de M. de Quatrefages lui-même, dans sa récente publication de l'*Espèce humaine.* L'illustre anthropologiste a bien pu dire, d'après ses opinions de monogéniste, que « l'espèce humaine, à ses débuts, a dû procéder comme les Aryas, *ancêtres de ces colons primitifs* de race blanche, qui, au sortir de leur centre *de création,* ont marché à la conquête du monde désert [1] »; mais

[1] De Quatrefages, *l'Espèce humaine,* Paris, 1877, ch. xvi, p. 133.

il a ajouté ailleurs : « *Divergeant en tous sens et se rencontrant dans des milieux différents, il se mettait* (l'homme) *graduellement en harmonie avec chacun d'eux*[1]. » — Les deux hypothèses dont nous parlions plus haut peuvent donc être acceptées, soit qu'on admette un seul centre de création ou plusieurs, c'est-à-dire une apparition unique de l'homme, ou bien ce grand phénomène s'effectuant sur divers points et dans d'autres milieux.

Nous n'avons en réalité aucune preuve historique ni traditionnelle qui nous assure que les peuples venus pour envahir l'occident européen étaient tous, dès le principe, de race aryenne et partis du même point de l'Asie. — On a souvent confondu ce qu'on est convenu d'appeler *races* avec ce qui ne constitue que des *nationalités*. En fait de science, il faut toujours parler clair. Les races n'offrent et ne peuvent offrir que des types ethniques invariables, s'ils ne sont pas altérés par les croisements. Les nationalités, au contraire, présentent des mœurs sujettes à s'améliorer ou à s'altérer, et même à tomber en décadence.

II

A ne considérer les peuples qui ont occupé la terre que nous habitons qu'à partir des temps historiques ou traditionnels, sans chercher à fixer le véritable point de départ des générations primitives, ceux qui admettent l'unité de l'espèce humaine, avec les monogénistes, ont

[1] De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, Paris, 1877, ch. xx, p. 177.

pensé que les premières migrations partirent d'Asie. Mais dans ce cas elles durent cheminer un peu au hasard dans leur marche incertaine, guidées seulement par la nécessité de vivre sur un plus large espace, au fur et à mesure que les familles se multipliaient dans une progression toujours croissante. Certainement ce n'était pas un désir bien arrêté de s'emparer des biens et des commodités de la vie dont pouvaient jouir d'autres peuples, déjà fixés, qui poussait ces hordes, encore à demi sauvages, vers des nations inconnues sur cette terre dont on ne savait ni les chemins ni les distances. Toute cette multitude devait marcher pêle-mêle, par groupes de familles, qui plus tard constituèrent des nations. Ces émigrations s'avançaient au hasard, ignorant les secrets du destin, n'ayant aucun objectif et d'autre soutien que la Providence. Toutes directions leur étaient bonnes.

Ces considérations nous porteraient bien plutôt à nous ranger parmi les polygénistes, qui ne voient que des peuples autochthones dans les différentes régions où la race humaine a été rencontrée de temps immémorial. — Dans le fond, cette théorie de la naissance sur place de diverses races dans différents berceaux de création, ne détruit pas les faits traditionnels des migrations primitives. Des masses émigrantes ont pu partir plus tard, et à diverses époques, des centres communs où elles s'étaient agglomérées, pour se répandre ensuite les unes au nord et vers l'occident européen, les autres en Afrique ou ailleurs. Elles se seront amalgamées avec les races autochthones des contrées où elles se fixèrent, et ces agrégations ne se seront pas opérées sans résistances et sans combats, avant que les races en présence aient consenti à s'allier pour donner naissance à de nouveaux types, qui se seront perpétués par hérédité.

Toutefois, si nous n'acceptons pas d'une manière absolue le can-

tonnement primitif de la race humaine sur un point du globe, et par suite le peuplement de la terre par migrations, c'est que nous ne saurions faire concorder cette création unique de l'humanité des monogénistes avec celle des autres êtres organisés, dont les différentes familles, genres ou espèces ont été disséminés dans diverses régions et présentent dans chacune d'elles des faunes et des flores dont les caractères typiques frappent au premier abord et ne peuvent être que le résultat de divers berceaux de création. C'est ce que nous croyons avoir démontré dans un ouvrage récent [1]. — Le grand acte de la première apparition des êtres, pour tout ce qui est doué de vie en ce monde, nous semble bien plutôt fondé sur l'unité de composition que sur l'unité de création, et en admettant en principe une création multiple pour les plantes et les animaux, et leur dispersion dans les limites de la région où ils furent créés, nous ne saurions adopter une opinion contraire pour la création de l'homme.

Après cette déclaration de nos opinions, en opposition ou en conformité avec celles des naturalistes et des historiens qui nous ont précédé dans l'étude des questions d'origine et de dispersion des races humaines, nous exposerons d'autres considérations sur les grandes découvertes anthropologiques et archéologiques qui, en avançant les progrès de la science dans ces dernières années, ont jeté un peu plus de lumière dans les obscurités du vieux monde.

[1] *Essai de géographie ornithologique,* tome I, ch. III, *Oiseaux voyageurs et poissons de passage.* Paris, 1875. Challamel, éditeur.

III

Dieu, principe de tout, a donc pu tirer notre monde du chaos par créations successives et simultanées, et les débris que renferment les différentes couches géologiques semblent confirmer par leur superposition relative un certain ordre de création.

Quand on étudie l'histoire géologique du globe dans ces dépôts sédimentaires que la mer a cachés dans ses profondeurs pendant tant de siècles, ce qui appelle le plus l'attention, ce sont ces formations puissantes de roches et de débris fossiles, à la fois archives matérielles et grand livre où chaque génération a fait acte de présence, en laissant sa page écrite sans marquer sa date. A la vue de ces vieux restes d'un ancien monde, le naturaliste philosophe ne peut manquer de réfléchir au nombre incalculable de siècles qu'il faut attribuer à ces masses gigantesques de granit, résultat probable de l'émergence; et si par un calcul approximatif il tient compte de la période de temps qui a dû s'écouler pour la formation des cristallisations rocheuses, il reconnaîtra que plusieurs parties de la terre ont dû rester solitaires pendant des milliers d'années avant de posséder leur population indigène. — L'homme fossile, ce premier-né de la création, l'Adam antérieur, peut se rencontrer aussi bien dans les couches tertiaires qui reposent sur l'écorce terrestre que dans les strates de l'âge quaternaire, car avant de s'étendre à de grandes distances du berceau où il prit naissance, et bien avant que l'espèce humaine dans ses développements successifs se constituât en nations, elle a dû d'abord se

propager par familles, pour se multiplier ensuite par races et par tribus.

On ne saurait aujourd'hui nier l'existence d'anciennes populations lacustres d'âge préhistorique, tribus primitives qui s'étaient réfugiées au milieu des lacs pour se soustraire à la voracité des animaux féroces, sans doute en trop grand nombre à cette époque où l'homme n'était arrivé encore, pour se défendre et s'aider dans ses besoins, qu'aux premières ébauches de l'industrie la plus grossière, née de l'instinct de conservation. On en était alors à l'âge de la pierre, avec ses dards barbelés, ses lourdes massues, ses pointes de flèche en silex, haches en basalte ou en jaspe, couteaux d'obsidienne ou autres pierres analogues, témoins irrécusables d'un peuple antérieur àcelui qui employa plus tard les métaux battus. Ces preuves d'une société naissante, mais encore sauvage à ses premiers débuts dans le monde, se rencontrent aussi dans les cavernes du même âge dans les Pyrénées, dans les grottes de la Galice, en Andalousie, en France comme en Espagne, en Suisse, en Italie, dans l'archipel des Canaries, et sur divers points de l'ancien et du nouveau continent. Les âges du cuivre et du fer ne vinrent qu'après.

IV

Bien antérieurement à l'apparition dans notre Europe occidentale des races indo-européennes, alors que la constitution géologique de notre sol différait de l'actuelle, c'est-à-dire à l'âge de transition qui succéda à celui du mammouth, mais où l'homme était déjà repré-

senté[1], et que notre faune se modifia, à l'âge quaternaire, en un mot, qui paraît avoir embrassé une partie de l'Europe, une race humaine, distincte de l'antérieure, fit son apparition. — C'est la race de *Cromagnon,* que notre savant anthropologiste M. de Quatrefages a si bien décrite. Elle a été découverte en France, à l'état fossile, dans ces dernières années, sur divers points de la vallée de la Vézère et dans plusieurs cavernes des Pyrénées, dans les Landes, dans les alluvions de Grenelle, dans le Mâconnais, ainsi que dans le département de la Meuse. — Cette même race exista ainsi dans le nord de la France, en Belgique, en Italie, dans les grottes de Menton, dans la Campagne romaine et la Terre de Labour, à *Isolà del Liri,* où ses restes attestent sa présence à la même époque.

« L'antique race de Cromagnon, dit M. de Quatrefages, porte le front large et relevé, un crâne remarquable par ses belles proportions[2], et dont la courbe supérieure forme un large plan couvert d'empreintes musculaires des plus robustes : la base de la tête présente les mêmes caractères de sauvage énergie. » — A ces premiers renseignements, l'illustre professeur, dans son beau livre de l'*Espèce humaine,* devenu une œuvre classique dès son apparition, vient d'ajouter d'autres notions importantes par les inductions qu'il déduit d'une dialectique appuyée de preuves matérielles et incontestables. Avec cette logique de raisonnement qui le distingue, il nous transporte, pour ainsi dire, comme par enchantement, plus de cinquante mille ans en arrière peut-être (?), pour nous faire assister à la vie,

[1] C'est l'homme qui vécut en Europe à l'époque du mammouth et de l'éléphant primitif, et que les géologues comprennent dans la race de *Cannstadt,* à la voûte crânienne surbaissée et à l'occipital projeté en avant.

[2] Ce crâne n'est pas moins remarquable par sa capacité : suivant le professeur Broca, il cube quinze cent quatre-vingt-dix centimètres, chiffre supérieur à celui de la moyenne des populations européennes actuelles.

aux mœurs, aux chasses, aux repas, à l'existence intime de ces grands ancêtres de nos premiers aïeux [1].

D'autre part, parmi les ossements fossiles rencontrés à Aurignac (Haute-Garonne), des crânes qu'on devait supposer avoir appartenu à une race primitive venue avant la nôtre, avaient présenté des caractères analogues. On pouvait déjà prévoir, grâce aux investigations de la science, qui apportait chaque jour le concours de ses lumières dans la question la plus ardue et la plus intéressante de l'histoire naturelle, non-seulement la préexistence en Europe d'une race antérieure à l'indo-européenne, mais même d'une race qui aurait vécu à l'époque quaternaire, comme le pensaient, du reste, plusieurs anthropologistes avant la découverte de la race de Cromagnon, dont celle de Cannstadt n'avait été pour ainsi dire que la préface. — « ..... Il y a donc eu une race contemporaine des animaux fossiles, avait dit le savant que nous avons cité plus haut, et rien n'autorise à affirmer que l'homme n'a pas laissé de traces dans la période tertiaire..... Les premiers habitants de notre Europe occidentale doivent être rejetés dans les âges géologiques. »

Le type de la race de Cromagnon s'est reproduit par hérédité et par atavisme jusque dans nos populations actuelles; on l'a constaté chez les Basques, dans le midi de la France, et dans les Landes; mais c'est en Afrique qu'il semble s'être plus particulièrement fixé. Presque tous les crânes retirés des tombes mégalithiques de Roknia (Algérie), explorées par MM. Bourguignat, Mac Carty et le général Faidherbe, portent les caractères de la race de Cromagnon, et ce même type se retrouve actuellement parmi les Kabyles de Beni-Menasser et du Djurjura; mais il importe surtout de noter, à propos de cette

[1] Voir DE QUATREFAGES, *l'Espèce humaine,* ch. XXVII, race de Cromagnon, p. 232 à 249.

antique race, un fait confirmé par l'observation comparative des anthropologistes les plus accrédités dans cette partie de la science, qui chaque jour vient nous faire de nouvelles révélations, et cette observation est celle-ci : parmi tous les crânes de notre époque, comparés à ceux de la race de Cromagnon, et qu'on rencontre principalement dans les régions du Midi qu'occupèrent les populations d'origine celtique, les crânes des anciens Guanches des Canaries, dont j'ai remis plusieurs beaux exemplaires au cabinet d'anthropologie du Muséum de Paris, sont ceux où le type de l'antique race quaternaire est le plus apparent [1].

D'après l'examen comparatif du squelette de l'homme primitif (*race Cromagnon*) et de ceux des sépultures dolméniques de Roknia et des momies guanches, ces squelettes, remarquables par leurs belles proportions et les rapports ostéologiques correspondants qu'ils présentent, le sont aussi par la capacité des crânes. Voici les caractères dominants qui accusent leur ressemblance :

Dolichocéphalie frontale du crâne : front large, s'élevant au-dessus des sinus frontaux assez peu accusés. — Courbe fronto-occipitale régulière et continue, se prolongeant un peu au-dessus du lambda. — Voûte orbitaire très-enfoncée. — Os du nez étroits et saillants. — Mâchoire inférieure remarquable par la largeur de sa branche montante. — Même stature, même puissance musculaire, dont les empreintes sont des plus aceentuées. — Fémurs larges et très-épais, dont la ligne âpre forme un contre-fort saillant. — Cannelures des péronés identiques. — Tibias platycnémiques. — Cavité

[1] Voir pour tout ce qui est dit sur la race de Cromagnon et de Cannstadt : *Races humaines fossiles*, et *Race de Cromagnon*, par M. de Quatrefages, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 30 mars 1874; *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, *Revue d'anthropologie*, article de M. E. Sauvage, tome III, n° 3, 1874, p. 126 à 128, et surtout le dernier ouvrage de M. de Quatrefages (1877) sur l'*Espèce humaine*.

sigmoïde dans les cubitus. — La fosse olécranienne de l'humérus perforée sur 30 pour 100 environ dans la race de Cromagnon, et près de 50 pour 100 sur les squelettes guanches observés récemment dans les grottes sépulcrales de Ténériffe, par le docteur Verneau [1].

V

Ainsi, comme l'a fait remarquer M. E. Sauvage, de la Société d'anthropologie, dans la savante analyse qu'il a donnée des travaux que la science a enregistrés jusqu'ici sur la race de Cromagnon, il en a été de l'espèce humaine comme des animaux et des plantes : « Les recherches de M. Lartet nous ont appris comment, après l'époque quaternaire, un certain nombre de mammifères avaient émigré d'Europe en Afrique, ou tout au moins s'étaient éteints chez nous, tandis qu'on les retrouve au delà de la Méditerranée. Or, si la science explique l'ancien mélange des faunes et l'espèce de *départ* qui en a amené la séparation, on doit admettre aussi que les populations humaines peuvent présenter des faits analogues. Cela rend compte très-naturellement de l'ancienne extension du type de Cromagnon, de sa présence actuelle à l'état erratique et par atavisme en Europe, de son existence plus fréquente et plus franchement accusée dans le nord-est de l'Afrique et dans les îles où il s'est trouvé à l'abri des métissages qui s'opèrent par croisement avec d'autres races [2]. »

[1] M. le docteur Verneau, chargé d'une mission scientifique aux Canaries, a fait ces observations sur des moyennes de cent cinquante crânes.

[2] Voir *Revue d'anthropologie,* tome III, nº 3, 1874, p. 126 à 128.

Le type caractéristique de l'homme quaternaire a donc pu se transmettre chez la race préhistorique de l'Afrique septentrionale et des Canaries ; mais l'homme quaternaire peut aussi avoir existé dès le principe dans le nord de l'Afrique et dans l'archipel occidental. Le pouvoir expansif de la race est tout aussi bien admissible là que sur le continent voisin.

M. de Quatrefages me disait à ce sujet en 1873, dans une lettre qu'il voulait bien m'adresser sur la découverte de la grotte des *Letreros* de l'île de Fer, où, selon toute probabilité, sont ensevelis les restes préhistoriques d'une ancienne race qui précéda aux Canaries celle que rencontrèrent les conquérants : « ..... Votre communication à la Société de géographie m'intéresse au plus haut degré. Je vois d'abord que l'origine berbère des Guanches se trouverait pleinement confirmée, et cette opinion que j'avais soutenue dans mon cours, après l'avoir puisée dans votre ouvrage, serait mise ainsi hors de doute. C'est un beau résultat.

« Mais en même temps, des recherches craniologiques paraissent indiquer une filiation entre les Guanches et une des races qui ont peuplé autrefois le midi de la France. — Les rapports entre le nord de l'Afrique et nos régions méridionales n'ont rien évidemment que de très-naturel. Nous constatons tous les jours des rapports entre les faunes et les flores de deux contrées ; il serait presque étrange que l'homme eût échappé à la loi commune.

« Toutefois la théorie ne doit pas nous entraîner outre mesure, et il faut la constater par l'observation. — Voilà pourquoi, cher collègue, je vous serais profondément obligé si vous pouviez faire parvenir au Muséum un certain nombre de crânes et de squelettes provenant de la récente découverte qu'on vient de faire à l'île de Fer..... »

VI

Les différents crânes envoyés au cabinet d'anthropologie du Muséum, pour satisfaire à la demande de M. de Quatrefages, étaient au nombre de onze [1]; les uns provenaient des grottes de Ténériffe, les autres de celles de Canaria et des tumulus de *la Isleta* de la même île; les trois derniers, de la grotte des *Letreros* de l'île de Fer.

Le savant professeur du Muséum, en m'annonçant, dans la lettre qu'il m'adressa le 3 avril dernier (1877), l'arrivée à Ténériffe de M. le docteur Verneau, préparateur de la chaire d'anthropologie, me disait, au sujet de l'envoi des crânes que je mentionne en note : « ..... Je suis enchanté d'avoir à vous répondre que l'examen de deux têtes surtout semble confirmer pleinement ce que vous me dites au sujet de l'intervention d'un élément arabe pur. Du reste, M. Verneau, chargé d'une mission scientifique aux Canaries, et qui a spécialement étudié vos spécimens, vous en parlera en détail..... »

En effet, ce naturaliste, déjà accrédité dans la science par ses études et ses travaux en anatomie et anthropologie, m'a communi-

[1] La caisse qui contenait cet envoi renfermait : (n° 1) un crâne pareil à ceux qu'on trouve communément dans les anciennes grottes sépulcrales; (n° 2) un autre avec une forte blessure cicatrisée; (n° 3) un autre en partie momifié, avec les deux mandibules et les vertèbres du cou; (n° 4) deux jambes (de femme ?) momifiées; — ces quatre numéros provenaient d'une grotte explorée il y a une vingtaine d'années, et encore remplie d'ossements; elle est située dans le ravin d'*el Agua de Dios,* près de Tegueste, à Ténériffe ; —(n° 5) un crâne extrait d'un tumulus de *la Isleta* (Canaria) ; (n° 6) un autre des grottes de *los Huesos,* près de Tafira (Canaria) ; (n° 7) deux fémurs des mêmes grottes; (n°s 8 et 9) deux crânes, dont un avec ses mandibules, grotte du ravin de Guayadeque (Canaria); (n°s 10, 11, 12) trois crânes de la grotte des *Letreros* (île de Fer); plus divers autres objets d'antiquité.

qué, sur quatre des crânes en question, la note suivante, qu'il avait rédigée à Paris sur la demande de M. de Quatrefages :

« L'un des crânes provenant de la grotte de *los Letreros*, celui qui porte le n° 12, a appartenu à un individu atteint d'hydrocéphalie. Cette affection a tellement modifié les caractères de la tête, qu'il serait téméraire de vouloir sur cette pièce retrouver le type ethnique des anciens habitants de l'île de Fer. Nous la laisserons donc de côté.

« Les deux autres têtes de *los Letreros* (n°s 10 et 11) présentent de nombreux points de ressemblance. Elles n'offrent pas le type guanche classique, mais plutôt un air de parenté frappant avec les Sémites.

« Le crâne n° 10, à forme très-allongée, décrit un ovale parfaitement régulier. — Le n° 11, tout en étant moins dolichocéphale que le précédent, présente encore une élongation notablement supérieure aux crânes guanches. — Ce dernier crâne (n° 11), vu d'en haut, offre une forme subpentagonale et montre dans la région temporale un renflement qu'on ne rencontre pas habituellement sur les crânes arabes, que nous pouvons prendre comme type sémitique.

« Par la face, la tête n° 11, celle qui au point de vue du crâne diffère le plus du type arabe, par la face, dis-je, cette tête est pourtant tout à fait sémitique. Elle nous offre un front fuyant, des yeux grands avec un diamètre vertical considérable (tandis que les Guanches nous présentent des orbites très-bas et larges) ; le nez est très-étroit et fort saillant ; les pommettes sont très-effacées. En un mot, la face est longue et étroite.

« La tête n° 10 (de *los Letreros*), dont le crâne est tout à fait celui d'un Arabe, offre bien dans sa face des caractères sémitiques, mais moins tranchés que sur la précédente. Dans son ensemble, la face est étroite et assez haute ; mais le front monte presque verticalement (il est vrai que ce crâne provient d'une femme) ; les orbites, assez

larges et peu hauts, tendraient à se rapprocher de ceux des Guanches; les pommettes sont moins effacées que chez les Arabes, et dans les maxillaires supérieurs et inférieurs, on observe des caractères qui ne sont pas ceux qu'on attribue généralement aux Sémites.

« En résumé, les deux têtes de l'île de Fer, qui se prêtent à l'étude, dénotent d'une façon évidente l'influence d'un élément sémitique; mais cet élément semble s'être mélangé là avec un autre élément difficile à déterminer, et qui est peut-être guanche (?).

« Quant au crâne n° 5, celui qui provient d'un tumulus de *la Isleta* (Canaria), c'est un Arabe pur aussi bien par la face que par le crâne. »

Ainsi les squelettes de la grotte de *los Letreros,* que nous considérons comme les restes d'une race primitive qui habita l'île de Fer, ne proviendraient pas de la race dont le type ethnique (guanche) dominait encore dans tout l'archipel canarien, surtout à Ténériffe, à l'époque de la conquête; mais il faudrait les rapporter à une race mixte dans laquelle l'intervention de l'élément sémite serait venue se mêler, et cet élément étranger peut bien avoir reparu avec tous ses caractères dans beaucoup d'individus, comme cela arrive, même de nos jours, dans des cas analogues, par hérédité ou atavisme. C'est ce qui ressort visiblement de l'observation qu'on peut faire sur la grande majorité de la population de cette petite île, où, sauf quelques cas perdus dans la masse, qui décèlent le type espagnol, on remarque chez tout le reste un type de physionomie spécial, joint à des qualités morales qu'on ne retrouve pas généralement chez les *Isleños* des autres parties de l'archipel.

VII

Lorsqu'on réfléchit aux circonstances qui ont réuni dans ces îles tant de races distinctes, qui sont venues successivement et à différentes époques s'enter, pour ainsi dire, sur la couche originaire du peuple canarien, on est forcé de reconnaître tout ce que les découvertes de la science et les renseignements de l'histoire peuvent fournir de données pour apprécier les conséquences des faits qui se sont produits. — En premier lieu, c'est une race préhistorique, antérieure à toutes les autres, qui, soit à la même époque qu'apparut celle des Troglodytes, soit après, occupa l'antique archipel des Fortunées et laissa des témoignages de son existence passée dans les cavernes sépulcrales où on les retrouve encore aujourd'hui. Cette race, à laquelle on a appliqué trop généralement le nom de *Guanche,* fut la souche sur laquelle vinrent se greffer ensuite plusieurs autres : d'abord la race berbère, d'origine libyque, qui s'étendit jusque dans ces îles, et dont les grandes tribus donnèrent leurs noms à chacune des îles où elles s'établirent ; de là dérive sans doute le nom de Guanches (*Guancheris*) [1], applicable seulement aux anciens habitants de Ténériffe, et qu'on a ensuite généralisé pour désigner tous les aborigènes des Canaries. Mais rien ne prouve cependant que cette race guanche fut la première qui occupa le pays, et l'antiquité de son origine peut remonter jusqu'aux âges géologiques.

[1] Voir *Histoire naturelle des îles Canaries,* Ethnographie, p. 23.

L'état de civilisation des Guanches, à en juger par la tradition et ce qu'on a pu connaître de leurs coutumes à l'époque de la conquête, était un reste de ce qui dut exister dans le sud de l'Europe occidentale et dans le nord de l'Afrique aux temps néolithiques. L'isolement dans lequel était resté ce peuple l'aurait soustrait aux influences qui exercèrent leur action sur les primitifs habitants des côtes de la Méditerranée, de la même manière que les antiques coutumes, les mœurs et légendes du nord européen ont été conservées dans toute leur pureté par les populations de l'Islande bien mieux encore que par celles de la Norvége [1].

A une époque que nous croyons presque contemporaine de l'âge préhistorique des peuples de race indo-européenne, Pélasges, Ibères ou Celtibères débordèrent des côtes de la Méditerranée occidentale et envahirent le nord de l'Afrique pour se répandre jusque dans ces îles peut-être, en marquant leur passage par les monuments mégalithiques qu'ils élevèrent. A ces hordes envahissantes, qui durent rencontrer dans le pays une population dont le type ethnique pouvait avoir été déjà altéré par l'émigration chananéenne, vinrent s'agréger sans doute plusieurs autres, et après ces agrégations successives de races diverses, apparurent en dominateurs, aux premières conquêtes de l'islamisme, les Arabes mahométans, qui, alliés aux Berbers de l'Atlas, apportèrent dans ces îles un élément de plus à l'amalgame de races auquel nous avons déjà fait allusion.

[1] Voir W. Boyd-Dawkins, traduction allemande du docteur W. Spengel, avec carte et dessins dans le texte, ch. VI, p. 169 et suiv.

VIII

La question de l'origine des peuples peut être résolue à la fois par l'étude comparative des caractères anthropologiques et linguistiques qui les rapprochent ou les séparent. M. de Quatrefages a fait souvent remarquer ces analogies ou ces différences dans le cours de son enseignement, et il vient dernièrement encore de confirmer ses observations dans son récent ouvrage de l'*Espèce humaine*, chap. XXXIII, p. 320. C'est dans les races mélangées que se manifeste plus particulièrement la concordance de la race et du langage dans les grandes familles humaines sorties d'une même souche. Ainsi, pour rentrer dans notre sujet sur l'origine des peuples de race libyenne, on doit étudier les éléments dont s'est formée cette race (considérée un peu légèrement comme autochthone par plusieurs ethnographes), dont les caractères dominants ressortent des analogies ou des ressemblances qu'on reconnaît encore chez ses descendants. Il est surtout une considération qu'on ne doit pas négliger : nous voulons parler des rapports qui ont dû exister entre la région septentrionale d'Afrique et le continent qui lui fait face. En étudiant l'histoire de ces contrées aux deux points de vue que nous avons indiqués, on est amené à reconnaître qu'il a dû s'établir très-anciennement, par la Méditerranée, des communications fréquentes entre les peuples des deux continents voisins, et cette conjecture, déduite d'observations anthropologiques et linguistiques, est appuyée de renseignements historiques, comme on a pu le voir dans les paragraphes 2 et 3 de notre

seconde partie, au sujet des anciens peuples qui occupèrent la région africaine depuis la Libye et l'Égypte jusqu'aux Fortunées.

Quant au peuplement de cet archipel, nous pensons qu'il a dû s'effectuer primitivement, non par la race préhistorique dont on a retrouvé les restes dans une des grottes de l'île de Fer, mais par une race beaucoup plus ancienne, et nous hasarderons ici quelques probabilités sur cette question importante.

Un ami nous faisait dernièrement à ce sujet les observations suivantes : — « ..... D'après la carte des sondages du *Challenger*, exécutés aux alentours des archipels des Canaries et de Madère, dont la Revue anglaise *the Nature* a donné récemment un excellent spécimen, ces îles se rattachent à la côte du Maroc et du Portugal par des bas-fonds qui ne dépassent pas seize cents pieds. Or, il a pu arriver qu'un exhaussement pareil aux variations de niveau des îles Britanniques, à la fin de l'époque tertiaire, ait mis en communication les îles Fortunées avec les continents voisins, de même qu'il en a été pour la France et l'Angleterre. Cela expliquerait non-seulement l'abondance de plantes méditerranéennes et d'oiseaux sédentaires européens qui existent aux Canaries et à Madère, mais en même temps la présence dans ce premier archipel, dès le commencement de l'époque quaternaire, d'une race humaine dont les antiques dépouilles ont offert, par l'examen craniologique, des caracteres identiques avec l'homme de Cromagnon. »

Les révolutions géologiques, comme l'a fait remarquer M. de Quatrefages, n'entraînent pas la disparition totale des races humaines existantes au moment où ces révolutions se produisent[1], car elles doivent s'opérer lentement, et l'homme aura eu toujours le temps de se retirer et de se mettre hors de danger. Il est donc tout naturel

[1] Voir l'*Espèce humaine*.

que ces îles aient été mises, dès les temps géologiques, en communication avec le continent européen par les circonstances que nous venons d'indiquer. — On ne saurait nier aujourd'hui l'existence de l'homme aux époques primitives qui ont précédé la nôtre, et de même qu'en Europe, d'après cette loi d'hérédité qui perpétue les races, le type ethnique de l'homme quaternaire se serait transmis par générations successives et ressemblantes jusque dans les populations actuelles, puisque ce même type vivant se retrouve encore représenté en Algérie chez certaines tribus berbères ainsi qu'aux Canaries, non-seulement dans les momies guanches, mais aussi chez beaucoup d'individus de notre génération qui présentent tous les caractères de cette antique race.

Mais allons plus loin encore : rien ne prouve que la création de l'homme quaternaire ait eu lieu seulement sur les différents points de l'Europe où ses restes fossiles ont été rencontrés. « La race de Cro-magnon n'a pas réellement disparu, a dit M. de Quatrefages ; on la suit à travers les âges, on la retrouve dans certaines populations de nos jours[1]. » Cette race peut donc tout aussi bien avoir fait son apparition dans d'autres parties du globe. Pourquoi alors ne pas supposer qu'elle s'est produite à la même époque en Afrique et dans l'archipel adjacent? — Les grands ancêtres des Guanches peuvent donc être considérés comme une population autochthone, de même que celle qui habita une partie de l'Europe occidentale bien avant les races indo-européennes.

Si ces considérations ne fournissent pas sur cette question primordiale des preuves incontestables, on ne saurait du moins leur refuser une place parmi les probabilités admissibles.

[1] Voir l'*Espèce humaine*, p. 247.

IX

Nous avons fait remarquer, en commençant ces annotations sur les antiquités canariennes, la coïncidence de deux époques bien caractérisées en Espagne et aux Canaries, nous pourrions dire aussi maintenant dans tout l'occident européen : la première est la préhistorique, que don Manuel de Góngora nous a révélée dans la péninsule Ibérique par ses intéressantes explorations, et qui fait le principal sujet de son beau livre sur les antiquités de l'Andalousie; époque que nous retrouvons dans l'archipel qui nous occupe, et qui nous est signalée par la découverte des *Letreros* de l'île de Fer et des hiéroglyphes de la Palme; car on trouve là, de même qu'en Andalousie, des inscriptions lapidaires près des grottes funéraires où un peuple primitif déposait ses morts; nous y reconnaissons le même mode de sépulture que dans les cavernes visitées par de Góngora, et des inscriptions dont le type d'écriture est analogue et même parfois presque identique. Cette population éteinte, qui habita ces lieux déserts, de même que celle des grottes d'Albuñol et d'Albranchez, eut aussi ses coutumes patriarcales, ses mœurs et ses usages; elle dut précéder les tribus de pasteurs et de guerriers qui vinrent la remplacer plusieurs siècles avant que l'histoire enregistrât son existence.

Voilà pourquoi nous appelons préhistorique l'époque à laquelle ce peuple a appartenu : son passé s'accuse par des faits sans traditions, dont l'interprétation n'est que probable, car cette race a disparu sans

qu'on puisse affirmer qu'elle ait laissé des successeurs. Ici l'anthropologie et l'ethnographie sont sans renseignements historiques directs, sans annales à consulter, qui servent de guide ; réduites à des conjectures, le champ des hypothèses seul leur reste ouvert, car le fait de la découverte ne les met qu'en présence d'un peuple mort qui n'a laissé que ses dépouilles. Il ne reste donc à la science qu'à apprécier les circonstances qui ont pu entourer pendant son existence ce peuple anéanti, et à essayer d'interpréter les hiéroglyphes que cette race d'hommes a laissés comme autant d'énigmes à déchiffrer.

La seconde époque est celle des constructions mégalithiques, que nous croyons aussi très-anciennes et élevées par des tribus celtiques ou ibériques, époque représentée dans la vieille Hispanie par des monuments druidiques, dolmens, menhirs ou tombeaux, que nous retrouvons en Afrique et aux Canaries comme preuves, sinon de la domination, du moins du passage dans ces contrées de la même race qui construisit les dolmens de la Péninsule. — Cette seconde époque protohistorique n'a pas non plus d'histoire proprement dite ; elle appartient, comme l'a observé le professeur Broca, à un âge où les sociétés humaines étaient déjà organisées et assez stables pour que la mémoire des principaux événements pût se conserver longtemps sous forme de tradition. Mais on ne saurait tenir compte des notions protohistoriques que cette époque nous fournit, qu'en les assujettissant au contrôle de l'histoire ; ce n'est qu'à cette condition qu'elles deviennent ses auxiliaires. Nous lui livrerons donc, faute d'autres renseignements, des faits acquis par des témoignages matériels, c'est-à-dire par les monuments ou par les monolithes vénérés auxquels les traditions rattachent de vieux souvenirs.

X

Ce ne seront pas seulement les constructions mégalithiques que nous aurons à mentionner en ce qui concerne la seconde époque des antiquités canariennes, mais aussi ces grandes roches titaniques qui apparaissent comme des géants au-dessus d'épouvantables précipices, ces énormes rocs de trachyte qui dominent les crêtes de la région montagneuse, ces grands prismes de basalte formant des colonnades ou des chaussées colossales, comme on en voit sur la côte de Téno à Ténériffe. Nous citerons aussi ces sortes d'obélisques que les forces volcaniques d'une nature puissante ont fait surgir du sein des hautes vallées où la roche soulevée se montre sous toutes les formes; nommons les rochers d'Artenara, des cimes de la grande Canarie, Bentayga surtout, qui à l'époque de la conquête servit de retranchement à la liberté expirante, et d'où se précipitèrent ses derniers défenseurs plutôt que d'implorer merci [1], et les imposantes aiguilles de Valle Hermoso, à la Gomère. (Voir *pour les dessins correspondants,* pl. 1 et 2.)

Toute cette ossature rocheuse, que vénéraient les aborigènes, eut sans doute son interprétation dans l'imagination du peuple, et peut-être aussi ses légendes; ce furent des mythes, dont probablement les traditions s'étaient transmises d'âge en âge depuis les premiers ancêtres jusqu'aux Guanches idolâtres, et qui se conservaient tou-

[1] Voir *Histoire naturelle des îles Canaries,* tome Ier, 2e partie, Ethnographie.

jours avec les idées de terreur ou de vénération qu'ils y rattachaient. Ainsi, dans ces temps mégalithiques, que nous serions tenté d'appeler cyclopéens, les Celtes et les Ibères d'Hispanie rapportaient à la divinité des druides les formes bizarres de la *Pierre mouvante,* l'image du *Chameau* et du *Mortier taillé,* dans la Sierra du royaume de Jahen[1].

Au centre de l'île de la Palme, dans les profondeurs du ravin de *las Angustias* et presque à l'entrée de ce cirque de *la Caldera,* où la tribu de Tanausu était venue s'établir, on vénérait un grand roc escarpé, naturellement incliné comme la tour de Pise. Les Haouârites l'appelaient *Idafe :* la crainte de voir l'énorme monolithe s'écroûler tout à coup et les écraser sous ses ruines motivait le culte qu'ils lui avaient voué, et c'était pour prévenir ce désastre qu'ils lui apportaient des présents.

Le phénomène des volcans était bien fait aussi pour frapper l'imagination de ce peuple superstitieux : l'infernal *Gayota,* le génie du mal, n'était pas moins redouté à Ténériffe que l'ardente *Pele,* la déesse des volcans d'Hawaii. Tout ce que les éruptions offrent d'imposant et de terrible avait jeté l'épouvante dans l'âme et donné naissance au culte de la peur. Le génie du mal, personnifié dans le volcan qui brûle et ravage, fut une allégorie poétique et religieuse. Aux Canaries, la nature semble avoir emprunté les formes les plus grandioses et les plus heurtées pour parler à l'imagination ; c'était par *Gayota* et par le *Teyde* que les Guanches prononçaient leurs serments.

[1] *La Piedra movible, el Mortero cortado, la imagen del Camello.* Voir MANUEL DE GONGÓRA, *op. cit.*, p. 85 à 89.

XI

Quant aux constructions mégalithiques, nous rangeons d'abord parmi les antiquités canariennes de cet âge les ruines cyclopéennes qui existent encore aux îles de Lancerotte et de Fortaventure; les premières sont celles du château de Zonzamas (*castillo de Zonzamas*), énorme muraille qui dut embrasser un espace assez considérable au centre de l'île, où de grands blocs de pierres brutes indiquent une enceinte circulaire en grande partie détruite et dont la disposition, quoique imposante, n'a rien de bien artistique. Toutefois, ces quartiers de rochers ont dû coûter beaucoup d'efforts pour les amener des montagnes avoisinantes dans une plaine ravagée par les volcans, et les soulever ensuite pour les placer dans un certain ordre, les uns au-dessus des autres, jusqu'à une hauteur de quatre à cinq mètres. — Il existe aussi en Espagne, près de Baeza, dans la province de Jaen, des ruines cyclopéennes à peu près semblables, qui ont été représentées dans l'ouvrage de Góngora, et que l'auteur a désignées sous le nom de *castillo de Ibros* : « Elles forment d'immenses assises, dit-il, et quelques-unes des grandes pierres dont elles se composent mesurent trois mètres soixante centimètres de haut sur un mètre soixante centimètres de large, et rappellent les célèbres constructions de la Béotie, de Samos et de Mycènès. »

Il est à remarquer que lorsque les Chananéens, dans leur émigration, arrivèrent en Palestine, le pays était occupé par des tribus troglodytes de la race de Rephaïm, dont plusieurs leur opposèrent une

forte résistance et parmi lesquelles on cite les *Zomzamin* et les *Zomzim,* dénominations dont nous retrouvons des analogues aux Canaries dans celles de *Zomzamas,* roi de Lancerotte, et dans le château de Zomzamas, ces ruines cyclopéennes que nous avons indiquées. Cette coïncidence est d'autant plus curieuse, que les Troglodytes de la race de Rephaïm sont signalés dans les traditions bibliques comme des hommes à taille gigantesque et d'une force surhumaine. Il n'est pas moins singulier, d'autre part, de retrouver d'autres noms de peuples de l'Occident asiatique et d'anciennes coutumes hébraïques dans le même archipel.

A Fortaventure, on voit encore quelques restes d'une espèce de rempart qui s'étendit d'orient en occident et sépara, à travers l'isthme de *la Pared* (la muraille), la grande terre de Majorata de la presqu'île de Jandia. — Mais il y avait aussi d'autres édifices, probablement de la même époque, qui étaient encore debout en 1404, quand Jean de Bethencourt vint conquérir le pays avec ses Normands. Les chapelains du baron guerroyeur parlent, dans leur *Chronique,* de lieux fortifiés où se défendaient les insulaires, et les citent comme des enceintes inexpugnables : « *Ils ont les plus forts châteaux, édifiés selon leur manière, qu'on puisse trouver nulle part*[1]. »

Un grand mur en pierre sèche et de forme demi-circulaire existait aussi à Canaria, au village d'Arguineguin, qui lui-même n'est plus qu'une ruine, sauf un énorme banc de pierre avec son dossier, qui fait présumer qu'il y avait là des constructions importantes qui ont été détruites.

La résidence de l'ancien guanartème de Galdar, dont l'évêque Christoval de la Cámara[2] a donné quelques renseignements, dut être

[1] Bontier et Leverrier, *op. cit.*, ch. LXXVII, p. 133.
[2] Voir notre *Histoire des Canaries,* tom. Ier, p. 93.

aussi une construction remarquable. C'est sur son emplacement qu'on a bâti la belle église de ce bourg de Canaria.

Il y avait encore d'autres grandes constructions dans la même île, à l'époque des premières descentes des Espagnols : le capitaine Diego de Silva avait envahi le district de Galdar et s'y maintint quelques jours, après avoir porté partout la terreur et le ravage ; mais il fut bientôt attaqué par Tenesor Semidan avec des forces supérieures, et se vit obligé de se réfugier dans une grande enceinte de pierre qui servait, dit-on, de lieu de supplice, d'où il demanda à capituler. « *Tu es venu t'enfermer toi-même dans un lieu réservé aux criminels* », lui dit Tenesor. Toutefois, le guanartème lui accorda la vie sauve, et même facilita sa retraite[1].

Fortaventure conservait aussi, du temps de Bethencourt, de grands édifices en pierre, dont il est maintes fois question dans la *Chronique* des chapelains. — Lors de la répartition des terres que fit ce seigneur avant de retourner en Normandie, le prince aborigène qui avait gouverné le pays eut part aux largesses du conquérant et reçut comme fief une habitation qu'il demanda et que les historiens désignent, ainsi que d'autres pareilles, sous le nom d'*hostels* : « *Monsieur de Bethen court lui bailla ung hostel qu'il demanda et qui estoit au milieu de l'isle.* » (*Histoire de la conqueste,* etc., p. 185.) — Dans un autre passage de la même relation, il est dit que « *ledit seigneur, en partant, logea ses gentils-hommes normands es fortes places et fit tant qu'ils furent contents* » (*ibid.*, p. 186); et les chroniqueurs ajoutent avec la plus grande naïveté : « *C'était bien raison qu'ils fussent mieux que les gens du pays.* »

On ne voit plus de traces de tous ces édifices ; hôtels et châteaux

[1] Voir VIERA, *Noticias,* et notre *Histoire naturelle des Canaries,* tom. I, p. 149, Ethnographie.

forts, tout a disparu[1]. Il est à présumer que la constitution du sol saharien de Fortaventure, où la pierre à bâtir est rare, de difficile exploitation, et qu'il faut aller chercher dans des lieux éloignés, aura contribué à la disparition de toutes ces antiques constructions. On se sera servi de leurs matériaux pour bâtir de nouvelles habitations à mesure que l'île se peuplait de nouveaux colons, que Sainte-Marie de Bethencourie et Antigua commençaient à s'agrandir, et que les bourgades de l'intérieur et Puerto-Cabras prenaient naissance.

Il est aussi question d'édifices en pierre destinés au culte de ces idolâtres : « *Ils ont temples où ils font leurs sacrifices.* » (*Chronique de la conquête, op. cit.*, p. 138.) — Viera confirme ces renseignements d'après le Père Espinosa et Abreu Galindo. Ces temples, qu'on appela *efequenes*, étaient circulaires ; deux murs concentriques formaient une double enceinte ; ils étaient situés la plupart dans des endroits élevés. Les offrandes consistaient en beurre et en libations de lait de chèvre. (VIERA, *Noticias,* tome I, p. 167.)

Lorsqu'en 1341 l'expédition des Florentins, dont nous avons parlé dans nos Notions préliminaires, aborda à la Grande Canarie, les explorateurs purent visiter une partie de l'île, que les naturels avaient abandonnée à leur approche. Ils pénétrèrent dans un petit temple, d'où ils enlevèrent une statue de pierre représentant un homme nu, avec une boule à la main, et la transportèrent à Lisbonne.

Une citation, extraite des annotations d'André Bernaldez, nous renseigne sur ce culte des idoles : — « Dans la Grande Canarie, dit

[1] Nous le croyions ainsi, du moins lorsque nous écrivîmes l'*Histoire naturelle des Canaries,* il y a un demi-siècle, et que nous parcourûmes Fortaventure. Il est vrai que nos chasses et nos herborisations nous détournèrent alors des autres recherches, mais on verra plus loin tout ce qu'on peut espérer, en antiquités, des découvertes récentes au point de vue anthropologique et archéologique.

cet historien, il y avait un édifice destiné à la religion; c'était là qu'on vénérait une idole en bois, de la longueur d'une demi-lance, représentant une femme nue et posée de manière à montrer toutes ses formes. Devant cette femme se trouvait une autre sculpture qui figurait une chèvre disposée à l'accouplement, ayant derrière elle un bouc prêt à la couvrir pour la féconder. C'était devant ce groupe qu'on faisait des libations de lait et des offrandes de beurre en manière de présents et de prémices. » — Il paraît que d'autres auteurs espagnols eurent connaissance de cet hommage rendu au pouvoir propagateur par les anciens habitants des Canaries, puisque le bachelier Francisco Támara, dans ses *Coutumes des peuples,* fait mention de temples (*adoratorios*), arrosés chaque jour avec du lait de chèvre, et que Lucius Marinus confirme le même fait. Le Père Abreu Galindo, en parlant des chèvres sacrées qu'on destinait au service des petites chapelles qu'il nomme *almogaren,* dit qu'on laissait ces animaux toute l'année avec les boucs, afin de ne jamais manquer de lait.

Ces représentations de boucs prêts à couvrir les chèvres consacrées à un service obscène rappellent l'idolâtrie des anciens Chananéens, dont il est question dans l'Ancien Testament, au temps de Jéroboam (*Paralipomènes,* liv. II, ch. XVIII, v. 7). — Des chèvres étaient soignées dans les temples destinés au même office prohibé par le *Lévitique.* Ces sortes de scènes ou sacrifices, en présence d'une statue de femme qui semblait provoquer de pareils actes, pouvaient bien être allusifs chez les anciens Canariens au culte de la puissance génératrice, et ce n'est pas du reste le seul trait de ressemblance que l'on retrouve dans l'histoire de ces îles avec ce qui est raconté dans les traditions bibliques. La longue résidence des Hébreux dans le nord de l'Afrique, après l'émigration chananéenne, peut faire suppo-

ser, comme nous l'avons indiqué ailleurs, une fusion de race avec des tribus berbères d'origine libyenne, dont plusieurs allèrent s'établir aux Fortunées, et y transportèrent les superstitions des Chananéens fugitifs.

XII

Les habitations sous lesquelles s'abritaient ordinairement les aborigènes de Fortaventure, et dont quelques-unes subsistent encore, rappellent le mode de construction des anciens dolmens. Elles sont peu élevées, fabriquées en roches sans ciment, et recouvertes de grandes pierres plates; leur entrée est fort basse, et l'intérieur offre une espèce de grotte creusée dans le sol. Les gens du pays ont donné le nom de *casas hondas* à ces sortes de demeures souterraines. (Voir le dessin de l'*Album,* pl. 3, fig. 1.)

Mais ce qui accuse surtout le passage dans cet archipel d'une race qui vécut à l'époque mégalithique, ce sont les menhirs ou pierres levées dont il est question dans la description de ce singulier site des *Letreros* de l'île de Fer, champ principal des découvertes du curé Padron. Rappelons ici ses propres expressions : « ..... *Je vis aussi près d'un Tagoror divers groupes d'autres grandes pierres levées, pareilles aux menhirs celtiques des pays du Nord.* » Il est fâcheux que des bergers stupides aient renversé beaucoup de ces pierres monumentales, pour le seul plaisir de s'asseoir dessus plus commodément. — Citons encore ces murs circulaires, dont nous avons déjà parlé, espèce de cromlechs, revêtus à l'intérieur de grandes pierres plates d'un basalte

imitant l'ardoise, et ces cônes tronqués, situés sur des éminences, encore remplis de cendres et de débris d'ossements d'animaux à demi calcinés.

Si l'on ne rencontre pas dans ces îles des monuments semblables aux grands dolmens, aux cromlechs et aux allées couvertes de la Bretagne et de plusieurs autres parties de l'Europe, c'est que la nature du sol et d'autres circonstances locales se prêtaient moins à l'extraction des grandes pierres dans beaucoup d'endroits où le transport de ces monolithes eût été presque impossible; mais, selon les apparences, les anciennes constructions que nous avons pu examiner aux Canaries appartiennent au même âge, avec cette différence qu'en Europe la pierre brute ou taillée, posée sans ciment, a fait tous les frais de l'œuvre, tandis que dans ces îles plusieurs de ces monuments ont été taillés sur place. C'est ainsi, du moins, que se présente à Canaria, à deux lieues environ de la petite ville de Telde, et au sommet de la montagne de Humiága, la grande grotte de *las Cuatro Puertas,* construite de main d'homme dans une tranchée de tuf volcanique. Elle fut visitée, au commencement de novembre (1877), par mon ami don Augustin Millares, bien connu et estimé à la Grande Canarie pour un des littérateurs les plus émérites [1]. — Les observations qu'il fit sur ce site remarquable sont tout à fait conformes à celles que j'ai consignées moi-même dans mon *Histoire naturelle des Canaries,* sauf quelques appréciations de détails qui m'ont rappelé des souvenirs de plus d'un demi-siècle, et que j'aurais pu négliger aujourd'hui, sans les annotations de l'excellent ami que je viens de nommer.

[1] Don Augustin Millares est auteur d'une *Histoire de l'inquisition aux Canaries,* de plusieurs autres ouvrages de littérature et de diverses poésies fort goûtées. Il s'occupe depuis plusieurs années de réunir de nombreux matériaux qui doivent lui servir à la rédaction d'une histoire générale de cet archipel.

Cette montagne d'Humiága est appelée aussi *Montaña Bermeja*, montagne Vermeille, à cause de la couleur rougeâtre du tuf volcanique dont elle est formée en grande partie. — « ..... En pénétrant dans la grande grotte des Quatre-Portes, dit A. Millares dans sa relation, je fus tout de suite convaincu que j'étais dans une des enceintes sacrées des anciens aborigènes. La montagne est élevée et située sur les confins des districts de Telde et de l'Ingenio, au milieu d'une plaine désolée, à laquelle les ondulations du sol volcanique donnent l'aspect d'une mer pétrifiée. C'est du sein de ce cataclysme volcanique qu'Humiága surgit comme un navire naufragé. — Lorsque l'on a gravi son sommet, le promontoire et les plages de Gando se dessinent au sud-est, à sept ou huit kilomètres de distance ; vers le nord-est, on aperçoit *la Isleta*, une partie de *las Palmas* et la verte campagne de Telde, avec ses blanches maisons; au sud-ouest, les bourgs d'Aguimez, du Carizal et de l'Ingenio, et presque à l'opposé, vers le nord-ouest, les abrupts rochers de Tenténiguada, qui vont s'unir au groupe des montagnes centrales.

« C'est par le côté du nord-est que les pentes d'Humiága sont le moins escarpées, et qu'on arrive à la grotte des Quatre-Portes (voy. pl. 5). Cette excavation remarquable a été ouverte, de main d'homme, dans une grande formation de tuf ferrugineux couleur de sang. L'intérieur forme un rectangle de seize mètres soixante-dix centimètres de long sur six mètres trente centimètres de large et environ deux mètres et demi de hauteur. Le sol est inégal et labouré par la bêche, pour en retirer le fumier qu'y déposent les troupeaux qui s'abritent de nuit dans la grotte. — Vers l'angle sud-ouest on remarque un passage étroit, qui probablement aura eu une destination relative au culte. — Des quatre portes ou ouvertures qui donnent accès dans la grotte, les deux du centre mesurent trois mètres, celle d'orient deux mètres,

et la porte d'occident deux mètres quatre-vingts centimètres. — Ses parois intérieures sont taillées perpendiculairement, et l'on reconnaît encore les marques de l'instrument qui a servi à ce travail.

« Sur la cime de la montagne, vers le sud, on trouve une petite esplanade où sont des signes dont il sera bientôt question, et qui sont gravés dans la roche. — Ce site forme comme un petit cirque garanti des brises par une coupure verticale de la montagne, de deux mètres environ au-dessus du sol, en déclive vers le sud-est. — L'esplanade est entaillée vers le centre sur un espace circulaire formant une étroite rigole à peu de distance d'un fossé creusé en rond. (Voy. pl. 5, fig. 1.)

« C'est sur la berge d'occident, et à un mètre environ d'élévation, que l'on voit les signes gravés qui imitent trois grands U enlacés, de dimensions inégales, avec des traits comme des accents au-dessus et au-dessous, mais presque effacés par le temps. — Le signe principal que je viens d'indiquer est assez apparent, et gravé profondément dans la roche. — De cette esplanade, la vue embrasse un bel horizon.

« En passant vers le sud-est de la montagne, dans la partie qui fait face à Aquimez, on se trouve au bord d'un précipice presque coupé à pic, et sur les bords de cet escarpement on aperçoit plusieurs grottes très-curieuses, bien qu'elles soient en partie détruites. Vers les plus élevées au-dessus du précipice, les crêtes de la montagne sont toutes démantelées sur un espace de cinquante mètres d'étendue, et offrent à la vue une multitude de ces cavernes agglomérées les unes au-dessus des autres comme les alvéoles d'une ruche. Elles communiquent entre elles par des couloirs souterrains et par d'autres découverts ; leurs plafonds sont soutenus par des piliers, et plusieurs de ces petites cellules ont leurs ouvertures du côté des escarpements de la montagne. (Voy. pl. 6, fig. 4.)

« A l'entrée de la première grotte, je remarquai trois petits fossés de cinquante centimètres de large sur soixante-quinze de profondeur et deux mètres de long. — Cette partie de la montagne peut avoir donné asile à une cinquantaine de personnes. C'était là, selon moi, qu'habitaient les Harimaguadas, ces vestales du culte primitif.

« En s'avançant par les crêtes d'Humiága vers la mer, c'est-à-dire dans la direction du sud-est, le sol paraît taillé en escalier et conduit, par cette descente, à une autre grotte appelée de *los Papeles,* petite excavation avec une ouverture du côté de l'abîme, et qui offre dans son intérieur une sorte d'enfoncement ou d'alcôve ayant servi peut-être de lieu de repos, que l'on garnissait de peaux de chèvre ou de brebis. On y voit un recoin enfumé, où sans doute était placée la lampe en terre cuite et à deux mèches imbibées de suif.

« En continuant mon exploration, je parvins dans la partie la plus escarpée où se trouve la grande grotte de *la Audiencia* (du Conseil) : sa sortie est taillée en forme de couloir voûté, d'un mètre de haut sur deux ou trois de large, et conduit par une descente rapide dans le fond de la vallée. Ce fut par là que je sortis pour atteindre un petit ravin traversé par un de ces filons basaltiques qui croisent d'anciennes formations volcaniques, comme on en voit beaucoup dans ces îles. Mes guides voulaient me persuader que nous étions en face d'une vieille muraille, ne pouvant concevoir que les éboulements des couches horizontales des roches, plus friables, avaient naturellement mis à découvert les filons beaucoup plus résistants du basalte.

« Voici maintenant mon opinion sur cette singulière montagne d'Humiága et sur la mystérieuse inscription qu'on y rencontre. Humiága fut un lieu sacré; la grande grotte des Quatre-Portes aura servi de sanctuaire public; les excavations des grottes des Piliers furent, comme je l'ai déjà indiqué, la demeure des Harimaguadas.

L'antre ou grotte de *los Papeles* peut avoir servi de résidence au *faycon* ou ministre du culte, et la grande caverne de *la Audiencia* m'a paru le site où s'assemblaient les chefs pour rendre la justice. — Quant aux signes gravés sur la roche, ils représentaient peut-être le nom de la divinité, que, suivant la tradition, la caste sacerdotale seulement savait lire. C'était devant ces signes vénérés que l'on devait rompre le vase d'argile qui contenait le lait des libations, présenté comme offrande. » (Voir le dessin de l'*Album*.)

Don Pedro del Castillo a donné la description d'une autre grande grotte taillée dans une forte couche de tuf volcanique d'un aspect ferrugineux, et Viera appelle aussi cette excavation le couvent des *Harimaguadas*[1]. Elle est située sur les escarpements du ravin de Valeron (Canaria); son entrée présente un grand portique qui donne accès dans un vaste circuit, où l'on voit de chaque côté des petites cellules creusées dans la roche. — Pedro del Castillo dit que chaque cellule a sa fenêtre vers le ravin, et que sur le devant de la grotte on remarque deux tourelles avec escaliers à l'intérieur; mais en 1827, quand nous visitâmes ces lieux avec notre regrettable ami P. B. Webb, nous ne vîmes du côté du ravin ni fenêtres ni tourelles avec escaliers.

Dans la vallée de Guimar, à Ténériffe, les grottes royales des anciens *menceys* de ce district, qu'on voit encore et qu'on appelle toujours *Cuevas de los reyes,* sont situées à la sortie du bourg, en descendant vers le ravin de Chimisay. Quelques-unes offrent, dans leurs compartiments, plusieurs chambres carrées, dont la principale reçoit le jour par la porte d'entrée ; les autres ne devaient servir que de lieux de repos ou de celliers à provisions. — Des banquettes, taillées dans le massif du sol, qui est formé d'un tuf blanchâtre et ponceux, ont été ménagées le long des soubassements de la première chambre,

[1] « *El convento de las Harimaguadas que eran como vírgenes vestales.* » (VIERA, *Noticias.*)

où l'on voit encore de petites niches, dans l'épaisseur de la paroi, qu'on croit avoir été destinées à y placer des vases de lait qu'on voulait conserver à la fraîcheur.

XIII

En 1874, le marquis de la Florida, don Louis Benitez de Lugo, à son retour de Fortaventure, où il avait été passer quelques mois pour soigner des travaux qu'il faisait exécuter dans une propriété rurale récemment acquise, me fit part de la curieuse découverte qu'il venait de faire, en déblayant un espace considérable du sol pour y creuser une citerne, dans le voisinage d'un petit ravin qui débouche à la mer sur la côte orientale de l'île. Le marquis, tout en me faisant sa relation, m'esquissa rapidement le plan des anciennes constructions qu'il avait découvertes, me donna quelques croquis pris sur les lieux, et me montra un petit spécimen retiré d'un amas de ruines. J'ai fait représenter ces différents objets le plus exactement possible; l'un indique un siége ou banc de pierre avec son dossier, un autre figure une espèce de niche dont la partie supérieure est formée par deux grandes pierres faisant clef de voûte. (Pl. 7, fig. 2 et 3.) Ce petit antre, de même que le siége à dossier, se trouvaient dans un des compartiments d'un singulier labyrinthe de constructions, sur lesquelles j'ai obtenu plus tard des renseignements qui sont venus compléter ce qui me reste à dire sur ces antiquités monumentales, dont les ruines conservaient encore, quand don L. Benitez de Lugo commença à les explorer, un fragment d'inscription lapidaire avec des signes gravés,

offrant de grandes ressemblances avec ceux des *Letreros* de l'île de Fer. (Pl. 9, fig. 4.) — Ce fut dans ces premières recherches qu'on trouva dans le même site un fruit à noyau de la grosseur d'un œuf de pigeon, partagé en deux et portant, gravée sur une des faces intérieures, une fleur imaginaire avec des signes hiéroglyphiques assez finement exécutés. (Pl. 8, fig. 2.) Ce fruit à noyau m'est tout à fait inconnu, et je ne saurais le rapporter à aucune espèce de la Flore canarienne; il est très-dur, à grains serrés, et lisse en dedans. Peut-être avait-il été recueilli sur la côte, où les courants, qui portent au sud-est, amènent souvent du bois flotté. J'en pris un dessin exact. — Quoi qu'il en soit, ce qui me frappa le plus dans ces trouvailles, ce fut la rencontre à Fortaventure de constructions préhistoriques qui avaient servi d'habitations à une race d'hommes possédant déjà l'art du dessin et de l'écriture.

Le marquis de la Florida se proposait de retourner sur les lieux de la découverte pour faire de nouvelles fouilles et m'envoyer des renseignements plus détaillés; il voulait explorer un grand tumulus situé dans les environs des ruines; mais, hélas! tout cela est resté en projet..... Don L. Benitez de Lugo, membre de la Société de géographie de Paris, a été enlevé presque subitement à ses nombreux amis et à la science qu'il affectionnait; les îles Canaries ont perdu en lui un de leurs meilleurs représentants aux Cortès d'Espagne. Il est mort l'année passée, regretté de tous ceux qui avaient su apprécier son noble caractère et les éminentes qualités qui lui avaient mérité l'estime de ses compatriotes.

Heureusement que les instabilités et les vicissitudes des choses humaines ont ici-bas leurs compensations; la perte du marquis de la Florida a été, pour ce que j'avais espéré de son dévouement à la science et des services qu'il aurait pu lui rendre, en grande partie

réparée par les renseignements importants que j'ai obtenus d'une personne dévouée, instruite, que je puis compter aujourd'hui au nombre de mes amis. C'est don Ramon Castañeyra, résidant à Puerto-Cabras de Fortaventure : en m'adressant à lui pour continuer des explorations archéologiques dans l'île qu'il habite, et pouvoir les mettre à profit, j'ai été servi au delà de mes désirs. — Voici les renseignements qu'il m'a communiqués dans sa lettre du 11 juillet dernier, sur les premiers résultats de ses recherches et sur celles qui ont été faites, à sa sollicitation, par des personnes de sa connaissance et dignes de toute sa confiance. Je les donne presque textuellement, d'après la notice, les plans et les esquisses qu'il m'a envoyés.

XIV

« ..... A vingt-trois kilomètres environ de Puerto-Cabras, vers le sud, et dans cette partie de Fortaventure formée par la presqu'île de Jandia, où don L. Benitez de Lugo avait acquis le terrain qu'il se proposait d'exploiter, se voient de vastes ruines sur un plateau de nature calcaire, non loin du ravin de la Torre. Ces constructions s'élèvent au-dessus du sol, et on y a employé de grandes pierres qu'ont dû fournir les rochers des environs. Ces édifices ont été sans doute habités par les Guanches. Le croquis que j'envoie vous donnera le plan sur le terrain du principal monument qui existe encore au milieu des décombres qui l'entourent; il consiste en diverses habitations réunies, les unes assez bien conservées et d'autres complétement en ruine. Elles sont à ciel ouvert et communiquent entre elles. »

Telle est d'abord la description simple et concise de don Ramon Castañeyra, qu'il complète par les indications du plan linéaire. D'après ce dessin, ces ruines occuperaient un espace assez considérable et se composeraient de plusieurs enceintes contiguës et reliées par des passages étroits. Un premier corps d'édifice, de forme semi-circulaire, est isolé du groupe principal et paraît avoir fait partie de la masse des constructions; puis vient un labyrinthe de chambres ou compartiments de diverses grandeurs, une chambre d'abord de dix-sept mètres, à peu près carrée; puis une autre ovale, de six mètres, et une troisième de quatre mètres seulement. Ces trois chambres ont leurs couloirs de communication et sont entourées, du côté du midi, par un grand mur en demi-cercle de vingt-sept mètres environ, formant comme une cour spacieuse qui a son entrée au centre. — La petite chambre de quatre mètres donne accès dans un vaste cirque de quarante mètres de circonférence qui a sa grande entrée extérieure du côté de l'orient. Ce cirque découvert, mais entouré de murailles, paraît avoir été un *tagoror* ou place de conseil. — Quant aux autres compartiments de ce curieux labyrinthe, je pense qu'à l'époque où toutes ces chambres étaient habitées, elles durent être couvertes de traverses en bois pour soutenir un plafond en feuilles de palmier, d'après les ressources du pays [1].

« ..... A quatre-vingts mètres du Tagoror, poursuit don Ramon, j'ai rencontré, sur les ruines d'une ancienne habitation, une pierre d'apparence granitique, d'un mètre de long sur cinquante centimètres de large et huit d'épaisseur, à grain très-fin et présentant sur sa face des signes gravés en caractères inconnus. »

[1] Le *Pistacia Atlantica* croît naturellement à Fortaventure et devient un arbre de haute futaie. On trouve aussi dans cette île le *Tamarix Canariensis* ou tajáál, l'*Olea Europæa* ou olivier sauvage, et de beaux palmiers-dattiers, dont parlent les chapelains de Bethencourt dans la relation de Rio-Palma, qui, à l'époque de la conquête, était une oasis très-fertile.

Cette trouvaille est d'autant plus intéressante que les caractères gravés, dont je possède le fac-simile, offrent un genre d'écriture pareil, par la forme, à ceux de la pierre dont le marquis de la Florida m'avait communiqué le dessin. (Voir l'*Album*.)

Mais don Ramon Castañeyra ne s'est pas borné aux renseignements sur le labyrinthe du ravin de la Torre; il m'a envoyé des plans d'autres sites non moins remarquables par les antiquités qu'on y rencontre et les descriptions dont il les accompagne.

«..... La montagne de *Cardones* (des Euphorbes), dit-il, à vingt-deux kilomètres de Pájara, est le dernier chaînon de cette suite de sommités qui prend naissance aux confins de la ville historique de Béthencouria (Sainte-Marie de Bethencourie), et qui forme la ligne de partage entre le petit désert de *Jable,* frontière, d'une part, de l'ancienne principauté de Jandia, et de l'autre, de celle de la grande Majorata. — Cette montagne de Cardones, d'après les traditions du pays et les vestiges d'antiquités qu'elle renferme, fut habitée par les anciens aborigènes ; vers sa cime se voient encore des enceintes couvertes, des voûtes en pierres que, *d'après l'archéologie préhistorique, on pourrait classifier parmi les monuments mégalithiques.* — Du côté de l'orient, à partir du *Rincon del Pedregallo* jusqu'aux rochers qui servent de base au *Castillo,* apparaît un énorme roc en forme de coupole, qui se dresse grandiose sur le plus haut sommet de la montagne. (Pl. 9, fig. 5.) — Ce monolithe, œuvre de la nature, fut l'antique demeure, dit-on, d'un des princes qui dominaient en Herbanie[1]. — Dans ses alentours se trouvent de nombreuses ruines d'anciens édifices, et vers les sommités de la montagne, des grottes ouvertes

[1] *Herbanie* est le nom que les chapelains de Bethencourt donnèrent à Fortaventure en abordant dans cette île en hiver, époque de l'année où les pluies favorisent la croissance des herbes dont elle se couvre alors, mais qui ne tardent pas à disparaitre.

et travaillées de main d'homme, qui ont fait donner à ces localités le nom de *cuevas labradas*. Il y en a une surtout qui mérite d'être mentionnée : elle présente à l'entrée une excavation circulaire de quarante mètres, communiquant avec trois petites chambres ovales, dont celle du fond est remplie d'ossements humains et les deux autres sont restées inexplorées. (Voy. pl. 9, fig. 6.)

Don Ramon ajoute à ce passage de sa relation que « *ces ossements, par leur grandeur, paraissent avoir appartenu à une génération de géants* » ; mais il n'a voulu sans doute, en s'exprimant ainsi, que se conformer aux exagérations traditionnelles des gens du pays, sans attacher aucune importance à ces suppositions. Il termine la description de cette curieuse montagne de Cardones, que les insulaires actuels désignent encore comme *abitanzas de los Majos* (habitations des Mages), en appelant l'attention sur la fréquence d'objets de poterie rencontrés dans des excavations ; puis, revenant une autre fois sur ce grand roc élevé du *Castillo,* d'un accès difficile et qui, vu à une certaine distance, prend l'aspect d'une tourelle, il nous apprend que ce grand monolithe offre une chambre taillée dans sa masse, d'environ six mètres de large, et dans laquelle les plus agiles bergers seulement peuvent pénétrer.

« ..... Dans le site appelé *Dehesa de Jandia,* on rencontre aussi de nombreux indices de cette prédilection des anciens aborigènes pour ces sortes de localités, nous dit Castañeyra, et il en est de même à *Pedro Alfonso,* où se voient, à demi ensevelies sous le sable, les ruines d'un grand tagoror de quarante mètres de circuit, avec ses voûtes et ses siéges en pierre. (Pl. 9, fig. 7.) — Toutes ces constructions ont été élevées sans ciment. — Au pied de la Gorge de la *Cueva* (la grotte), on rencontre d'autres excavations taillées dans la roche, et il en existe aussi dans la vallée de *Pezenescal,* à la gorge ou *boca de los Canarios,* de même

qu'à la base de la montagne *del Moro*, à la crête d'Esquinso (*cuchillo de Esquinso*), à *Binanca de la Altura*, à *Mujia*, à *Cofete*, où l'on remarque encore, dans ces différents sites, des ruines d'habitations, de vieilles constructions recouvertes de grandes pierres (*casas de piedras tapadas*), des enceintes circulaires, des ruines de tagoros et d'autres édifices qui durent servir de sépultures. — Enfin, au sommet de la montagne de *los Alcones* (des Faucons), entre Pàjara et Tuineje, on remarque aussi des vestiges d'anciennes constructions, et à l'Orient de *los acebuches* (les oliviers sauvages), se présente une grotte travaillée avec art, dont l'entrée est ogivale. Les habitants des environs désignent ces sortes d'excavations sous le nom de *moradas de los Gentiles*, habitations des Gentils. On a retiré dans ces derniers temps, de celle dont nous venons de parler, un crâne d'homme *d'une grande dimension*, qui peut-être avait appartenu à un de ces anciens insulaires qui, de propos délibéré, se retiraient, dans leur vieillesse, dans ces grottes funéraires pour s'y laisser mourir. »

Dans sa dernière lettre du 4 août de la présente année, don Ramon Castañeyra m'annonçait qu'on venait de découvrir aux environs de Tuineje, en déblayant le sol d'une grotte, plusieurs vases en argile cuite, à peu près de la forme des marmites dont on se sert toujours pour l'usage domestique. Ces vases, qui vont en se rétrécissant vers la partie inférieure, avaient été, paraît-il, remplis de beurre ou de graisse, à en juger du moins par celui que don Ramon m'envoya et qui me parvint intact et encore plein d'une substance organique, devenue, en se desséchant, aussi légère qu'une éponge, et qui répand en brûlant une forte odeur de graisse. — Ce vase est un spécimen très-précieux de l'art céramique chez les peuples primitifs; il est orné d'une bande de dessins assez réguliers, interrompue trois fois

à distances égales, et qui entoure le bord extérieur du vase. — Je me suis empressé d'offrir cet objet au docteur Verneau, qui réunit en ce moment une collection d'antiquités pour le Muséum de Paris. — (Voir l'*Album*.) Don Ramon m'a remis depuis le dessin d'un autre vase pareil à celui que je viens de mentionner. L'ornement qui circule sur son bord extérieur est formé de cinq lignes circulaires avec douze groupes de traits égaux, commençant par cinq, six, sept, huit, etc., en laissant entre eux la même distance. (Voy. pl. 9, fig. 8 et 9.)

Un autre vase analogue, mais de forme un peu moins prolongée vers le bas, avait été rencontré, il y a peu d'années, dans la même île, et paraissait avoir contenu une substance semblable à celle qu'on conservait dans ces sortes de récipients. Il fut cédé à don Rosendo Garcia Ramos, de Ténériffe, par don Menrique de Lara, l'ancien colonel des milices de Fortaventure, et envoyé au Musée de Madrid.

XV

Les renseignements que j'ai pu obtenir jusqu'ici de l'extrême obligeance de mon correspondant de Fortaventure, me font considérer cette île comme une des plus curieuses et des plus importantes à visiter sous le double rapport archéologique et anthropologique; son futur explorateur y trouvera une mine très-intéressante à exploiter, et c'est à notre cher et intelligent docteur Verneau que semble réservée cette bonne fortune; car, pour moi, je dois renoncer à mon âge à toute espèce de déplacement et me consoler d'avance de ne pouvoir partager les fatigues, et je dirai aussi les

satisfactions, de celui que le dévouement à la science et les qualités exceptionnelles qui militent en sa faveur, rendent plus apte pour la mission dont il est chargé.

Mais pour obtenir tous les résultats qu'on est en droit d'attendre, et dans le cas où le docteur Verneau ne puisse terminer en une seule année toutes les explorations qu'il se propose, il serait à désirer que le ministère prolongeât sa mission et surtout qu'il augmentât le subside qui lui est assigné, à cause des dépenses que lui occasionneront ses traversées d'une île à l'autre et ses longues expéditions dans l'intérieur.

L'archipel des Canaries embrasse sur l'Océan un espace d'environ cent lieues marines du nord-est au sud-ouest; Fortaventure seule mesure plus de vingt-sept lieues en longueur sur huit à neuf de large; on estime sa superficie à deux mille dix-neuf kilomètres carrés; Puerto-Cabras, aujourd'hui sa capitale, est l'unique bourg où l'on trouve quelques ressources; mais pour parcourir le pays il faut tout porter avec soi. Les différents hameaux et bourgades, disséminés de loin en loin, n'offrent aucune maison de refuge où l'on puisse trouver à se loger, et bien que l'hospitalité des habitants ne fasse jamais défaut au voyageur, on ne saurait pourtant se dispenser de compenser par une rémunération quelconque le service rendu, car la plupart sont fort pauvres et n'ont guère à offrir que leur bonne volonté. En outre, dans ce genre d'explorations, on est presque toujours forcé de séjourner dans des endroits éloignés et solitaires, de sorte qu'il est de toute nécessité d'avoir des guides et de se munir des choses les plus indispensables : tente de campagne pour s'abriter du soleil et de l'humidité des nuits pendant les haltes, bêtes de charge pour les provisions et le transport des bagages.

En un mot, Fortaventure, située à quatorze lieues seulement de la

côte occidentale d'Afrique, avec ses vastes plaines mamelonnées de collines abruptes, sa campagne aride et désolée, quand le retard des pluies surtout a annulé les récoltes, Fortaventure, dis-je, avec son ciel de feu, ses groupes de tamarix, ses grandes euphorbes, son oasis de palmiers, ses chameaux et ses ânes à demi sauvages, ressemble à un lambeau de terre détaché du Sahara, où il faut voyager comme au désert.

XVI

Parmi les antiquités canariennes que nous rapportons à cette époque préhistorique qui, d'après la définition admise, *nous révèle des faits dont l'interprétation est assez certaine pour prévaloir sur toutes les inductions et assez probable pour qu'on ne puisse les contredire,* nous comprendrons d'abord les momies rencontrées à Ténériffe, à la Palme, à la Gomère et à la Grande Canarie, dans les anciennes grottes sépulcrales d'un accès si difficile et dont les Guanches savaient dissimuler l'entrée au moyen de grands blocs de pierre imitant des roches naturelles, comme faisaient les Troglodytes des cavernes d'Andalousie, décrites par de Góngora.

Les squelettes renfermés dans les tumulus de la Isleta de Canaria nous semblent aussi avoir appartenu à des générations du même âge que celles des Guanches Troglodytes de l'époque la plus reculée, car on trouve dans ces sépultures, ainsi que dans les grottes funéraires, des objets et ustensiles semblables, qui nous montrent la même industrie, malgré la différence dans le mode d'ensevelisse-

ment. — A la Isleta, dans les tumulus d'Arguineguin et de la côte de Galdar, de la même île, les corps déposés dans les fosses sont couchés sous de grandes pierres plates formant voûte, et un amas de scories volcaniques s'élève en cône tronqué au-dessus de ces tombeaux. Les squelettes, la plupart bien conservés et la tête placée dans la direction du nord, ont été enveloppés dans des nattes de jonc, dont les débris, encore reconnaissables, ont résisté à l'action du temps. Nous avons remarqué dans ces fosses des morceaux de vêtements d'un tissu végétal à la trame très-serrée, assez semblable à la fibre du palmier, mêlés avec des fragments de nattes et de chaussures de la même matière, ce qui assimilerait ces débris de vêtements à ceux des cavernes d'Albuñol, en Andalousie.

On trouve dans ces sépultures de la Isleta, parmi les ossements, une grande quantité de graines d'une plante indigène de la famille des térébinthacées (le *Cneorum pulverulentum*) qui servait sans doute à l'embaumement des corps. Cette plante conserve toujours son nom primitif à la Grande Canarie comme à la Palme, où elle est appelée *Orijama* ou Orihama, pour *Ori-ahoram;* mais à Ténériffe on la nomme *Leña-Buena* ou *Leña-Santa* (bonne plante ou plante sainte), traduction littérale de son ancien nom. — Dieu, dans l'idiome libyque que parlaient les Guanches, était exprimé par *Or,* vocable sacré qui avait ses variantes, telles que *A-or-am* et *Achoram,* Dieu grand; de là *achemencey,* grand prince ou roi. Ce vocable *Aoram* paraît emprunté à l'hébreu et provenir de *aor,* lumière; la syllabe *am* ou *an* exprimerait l'origine, le tronc, la racine ou dominante du mot. Ainsi, beaucoup de plantes, dans cette ancienne langue, ont conservé aux Canaries des noms dont *am* ou *an* est le radical : *am-agante,* mauve; *an-aferque,* artémise; *har-am,* fougère; *tin-am-buche,* brione, espèce de cucurbitacée; *ti* ou *tin,* en langue liby-berbère, indique l'article.

Par conséquent *Oriham,* Dieu ou l'origine, le principe, appliqué au végétal, exprime la plante sainte, en espagnol *palo-santo, lignum sanctum.*

Les crânes des squelettes des tumulus de la Isleta de Canaria, dont le cabinet d'anthropologie du Muséum de Paris possède des spécimens que nous lui avons envoyés, nous ont paru présenter de plus belles proportions que ceux des momies qu'on retire des grottes et qui paraissent provenir d'une époque plus moderne. — Divers objets similaires qu'on rencontre dans ces sépultures, tels que de petites rondelles en terre argileuse durcie au feu, dont on faisait des colliers ou des bracelets pareils à ceux qu'on a trouvés dans les cavernes de l'âge préhistorique; des alênes ou poinçons en os, comme ceux de la grotte d'Albuñol et autres de la province de Grenade; des cachets ou moules pour empreinte [1], en terre cuite très-dure, et dont le plan de dessous offre des dessins symétriques d'une parfaite régularité, formant une ornementation qui rappelle celle des objets analogues de la grotte de Gourdan, près Montrejeau (Haute-Garonne), décrits par M. Piette [2], sont autant de trouvailles intéressantes. Ces objets sembleraient confirmer non-seulement l'identité de race des insulaires Troglodytes des Canaries et de l'Europe méridionale, mais en outre la contemporanéité des gens ensevelis dans les tumulus de la Isleta.

Nous n'avons rencontré aucune espèce d'armes ni dans les tumulus ni dans les cavernes sépulcrales. Les bâtons de commandement ont été retirés d'une grotte relativement très-moderne, creusée en partie de main d'homme dans le district de Taoro, au Realejo (Ténériffe), et qu'on désigne sous le nom de *cueva de los Principes,* grotte des Princes;

[1] Peut-être ces cachets ou moules étaient-ils destinés à des empreintes en couleur pour le tatouage.

[2] Voyez *Revue d'anthropologie,* tom. III, n° 2, p. 304 (1875).

mais l'absence d'armes de guerre dans les cavernes funéraires ou dans les tombeaux que nous avons visités n'indique pas que les aborigènes n'étaient pas pourvus d'instruments d'attaque et de défense : Viera, dans ses *Noticias,* parle de haches en pierre, avec la pointe à l'opposé du tranchant et figurant assez bien les haches d'armes des anciens Gallo-Celtes. Tout récemment nous en avons vu deux en jade poli, sans pointe, de la collection de don M. Maffiotte, qui ont été trouvées, nous a-t-on dit, dans les tumulus de Canaria.

Un autre objet d'antiquité, dont nous n'avons eu connaissance que cette année, fut aussi retiré de la grotte des Princes, dans laquelle on remarque plusieurs grandes pierres posées circulairement comme des siéges. Ce fut à côté de ces pierres qu'on trouva les bâtons de commandement désignés plus haut. (Pl. 10, fig. 1 et 2.) Toutefois, la pièce d'antiquité dont il est ici question, et qui a l'apparence d'un javelot dont la pointe n'est pas acérée, semble indiquer plutôt par sa forme, son poli et sa parfaite conservation, un bâton de cérémonie, d'un usage réservé, qu'une arme de guerre; son bois est en laurier-barbusan des forêts canariennes; sa longueur est d'un mètre et demi; il offre un renflement sculpté aux trois quarts environ du commencement du manche. Ce bâton va en diminuant de grosseur et se termine en pointe un peu arrondie. C'est à don Rosendo Garcia Ramos que nous devons la connaissance de cette pièce curieuse, qui lui fut remise par la même personne qui nous donna les deux autres bâtons de commandement que nous offrîmes à la municipalité de l'Orotava (*Ayuntamiento*), où ils sont conservés dans la salle des séances. (Voyez les dessins de l'*Album,* pl. 11, fig. 1 et 2.)

XVII

Nous mentionnerons ici divers objets d'antiquité provenant aussi des fouilles faites dans les grottes et les tumulus ou dans les ruines des monuments préhistoriques, en présentant quelques observations relatives aux trouvailles les plus importantes. — Ce sont d'abord ces espèces de moules ou cachets pour empreintes, dont nous avons déjà parlé : l'un, de forme ovale, présente des dessins assez finement gravés ; un autre, de forme carrée, est à compartiments ou caissons, formant, par ses dessins, une rosace à lignes concentriques, ornée aussi de chevrons. Ces trois objets de l'art céramique, de l'époque préhistorique, enfouis sous une couche de poussière et de débris humains, mêlés avec des fragments de poterie, furent retirés, les deux premiers, d'une grotte de la Grande Canarie, et l'autre (le cachet rond) d'un des tumulus de la même île. Ils nous furent prêtés pour être copiés par notre ami M. Maffiotte, qui nous les désigna comme les timbres ou cachets des Guanartèmes de Galdar. Nous les rapportons, d'après leurs dessins, aux objets gravés sur bois de renne ou sur pierre, décrits par M. Piette, et trouvés dans les assises supérieures de la grotte de Gourdan, « *où on rencontre presque exclusivement,* dit-il, *des ornements à chevron avec hachures, pointillés et courbes diverses.* — Cet art bizarre, tout d'imagination, observe le même explorateur, fut le seul que connut le peuple des dolmens ; il apparaît sur les vases néolithiques et sur ceux de l'époque gauloise. Ce fut donc au seuil de l'âge néolithique qu'il commença à se généraliser. Plus tard, il carac-

térisa les parures de l'âge du bronze et même de l'âge du fer jusqu'à la conquête de la Gaule par les Romains [1]. — Un vase d'argile cuite, découvert au camp de Catenoy (Oise), offre une ornementation à dessins à échiquiers, produits par une série de lignes parallèles avec les bords du vase irrégulièrement tracés et divisés en petits parallélogrammes obliques ou losanges à peu près égaux [2]... » C'est aussi le même style de gravure que celui des cachets ou moules canariens. (Voyez l'*Album*, pl. 12.)

Quant aux autres cachets de la même matière, mais à dessins différents, et qui ont été trouvés à Ténériffe dans les grottes de Guimar, ils nous ont été indiqués aussi comme timbres des Menceys de cette principauté. Nous les devons à l'obligeance de M. Diego Lebrun, qui voulut bien, à notre demande, les retirer de son cabinet d'antiquités de Tacoronte et nous les remettre photographiés; M. le docteur Verneau possède aussi ces mêmes dessins dans son album. (Voy. aussi dans le nôtre pl. 10, fig. xxxx.)

Mentionnons également une amulette ou petite idole en terre cuite, rougeâtre, en partie fracturée, qui rappelle un peu le style égyptien. Elle est ornée d'une espèce de mante qui entoure le corps et s'étale en arrière avec des dessins à chevrons disposés en lignes régulières dans le sens horizontal. — Sur sa partie postérieure, un corps globuleux présente, sous forme de terme, un gigantesque phallus qui ressort en ronde bosse. C'est sans doute l'image du pouvoir propagateur que vénéraient les anciens Celto-Pélasges, comme l'a observé le vice-amiral Fleuriot de Langle, sur le grand menhir ou peulven de Kervéatoü, en Bretagne, qui, sur les arêtes de la face du nord, présente un énorme phallus. — « Les femmes

[1] Voyez *ut supra. Revue d'anthropologie,* tom. III, n° 2, p. 304.
[2] Voyez *ut supra. Revue d'anthropologie,* tom. III, n° 2, p. 306.

stériles, dit le vice-amiral, viennent encore de nos jours demander la fécondité à ce représentant des forces génésiques du monde [1]. » — La petite idole qui donne motif à cette citation a été retirée d'une grande grotte de Canaria, qui, d'après la description de l'explorateur, serait celle du ravin de Valeron ou des *Harimaguadas*. Elle nous fut prêtée, pour la dessiner, par don Miguel Maffiotte. (Voyez l'*Album*, pl. 8, fig. 1.)

Nous appellerons aussi l'attention sur un fragment de poterie grossière, extrait d'une grotte de la Grande Canarie, et qui nous a paru avoir fait partie d'un vase ou poêlon dont il représenterait la queue, au bout de laquelle on a voulu imiter la tête d'un porc. — On sait d'après l'histoire que cet animal était respecté des anciens Guanches, qui l'imploraient dans les calamités publiques, et qu'on le vénérait dans la grotte d'Astecheyta sous le nom d'*Aramfaybo* (A-Oram-faib) ou porc sacré. Ce singulier protecteur ne sortait de son antre que dans les grandes occasions [2]. (Voyez l'*Album*, pl. 7, fig. 4.)

Les colliers ou bracelets en petites rondelles d'argile cuite, rougeâtre, quelques-unes noires ou blanchâtres, qui devaient servir d'ornements pour les femmes, sont des objets communs dans toutes les grottes à momies et rappellent ceux en os et en ardoise d'Angers, recueillis dans un dolmen sépulcral de la vallée de l'Oise par M. Am. de Caix de Saint-Aymour [3]. — La plupart de ces colliers à rondelles d'argile sont de la collection de M. Diego Lebrun. (Voyez l'*Album*, pl. 10, fig. 3; pl. 11, fig. 3, et pl. 13, fig. K.)

[1] Voyez *Revue d'anthropologie.*

[2] Voyez *Histoire naturelle des îles Canaries,* tom. I, 2[e] part., p. 168.

[3] Voyez *Études sur quelques monuments mégalithiques. Revue d'anthropologie,* tome III, n° 2, 1874, p. 662, fig. 29.

Notons aussi une marmite en terre cuite, avec son couvercle, et surtout un récipient qui paraît avoir servi de lampe et qui provient d'une excavation pratiquée pour ouvrir un puits à Arucas (Grande Canarie). — La base de la lampe est percée de deux trous pour les mèches. Cet objet, d'un art encore à son début, semble avoir été travaillé à la main. Le professeur Salvador Calderon, possesseur de cette lampe antique, quand il résidait à Canaria, nous en donna un dessin exact, et l'offrit ensuite à la Société d'histoire naturelle de Madrid lorsqu'il retourna en Espagne. Il nous avait fait observer que la partie intérieure du récipient indiquait, par son lustre, l'emploi d'un corps gras qui se serait infiltré dans la matière argileuse et lui aurait communiqué le luisant particulier qui lui donnait l'apparence d'un vernis. (Voyez l'*Album,* pl. 14, fig. 1 et 2.)

XVIII

Parmi les différentes pièces de la seconde série des antiquités que nous allons mentionner dans ce paragraphe et qui ont été rencontrées à la Grande Canarie, notons un petit vase miniature de ceux en terre cuite qu'on appelle encore vulgairement *Gánigo* et dont on se sert toujours dans les cuisines. Cette petite pièce, percée d'un trou, devait servir de parure comme pendant d'oreille ou de collier, à en juger par sa couleur vermeille, la finesse de sa pâte et son poli. Elle pourrait bien aussi être une amulette. (Voyez l'*Album,* pl. 14, fig. 3.)

Les idées religieuses des primitifs habitants des Canaries avaient

certaines analogies avec celles des anciens Aryas. A la conception de l'Unité divine venaient s'associer des éléments secondaires émanés de l'Être supérieur et dont le respect ou la terreur populaire faisait des dieux ou tout au moins des génies protecteurs, parfois aussi des êtres malfaisants : l'aspect du ciel étoilé, les éclats retentissants de la foudre, les commotions volcaniques, les ténèbres de la nuit comme les clartés célestes, étaient pour eux autant de phénomènes qu'ils mettaient au rang des prodiges enfantés par des êtres supérieurs, dignes de leur adoration. De là cette espèce de polythéisme qui les portait à la vénération d'un dieu indépendant et au-dessus de tout, mais qui n'évinçait pas celle du naturalisme et du surnaturel. Le *sou* ou le feu, l'*agni* ou *arghia,* la lumière (l'*ignis* des Latins), autant d'expressions de l'ancien sanscrit, la langue des Aryas, auxquelles se rattachaient des idées mystérieuses, de même qu'aux noms de *magec,* soleil; *irahi,* ciel, des Guanches. — « Le pâtre de la Bactriane et de l'Inde, a dit M. A. Maury dans ses *Croyances et Légendes de l'antiquité,* voyant briller au firmament des feux mystérieux, et les rapprochant de celui qui brûlait à son foyer et qu'il avait obtenu par le frottement du bois, crut posséder dans sa demeure une émanation des êtres célestes, une manifestation d'*Indra,* le dieu supérieur. *Agni,* la flamme du foyer, fut regardé par l'Arya comme le feu même du ciel descendu sur la terre pour habiter parmi les hommes. Ce qu'était Indra dans le ciel, Agni le fut sur la terre..... *Agni* est, dans la théogonie védique, la divinité venue pour éclairer les humains et leur prodiguer ses bienfaits. Il est, par excellence, le protecteur de la maison; il dissipe l'obscurité de la nuit, qui effrayait autant qu'elle effraye encore le timide Hindou. » — Aujourd'hui, de même, l'*isleño* des Canaries, le descendant des Guanches, comme l'Arya primitif, est aussi peu-

reux que ses ancêtres dès que les ténèbres l'entourent : si la nuit le surprend dans la haute montagne ou dans la forêt, et qu'il soit obligé d'y bivouaquer jusqu'au matin, il s'empresse de ramasser du vieux bois ou des broussailles pour faire du feu, non pour se chauffer dans ce climat, mais pour y voir clair et lui tenir compagnie, sans s'en éloigner, même de quelques pas. — On s'aperçoit de suite de ses frayeurs ridicules dès qu'il est forcé de marcher seul dans l'obscurité. Il ne cesse alors de parler haut tout seul, de chanter même pour se donner du courage, en parlant par instants à ceux qu'il a laissés près du feu du bivouac. Nous avons eu souvent occasion d'en juger nous-même.

Le feu, chez l'ancien habitant de cet archipel, était aussi vénéré que l'*Agni* de l'Arya ; il réunissait autour de lui la famille pour la cuisson des aliments. De là le soin qu'on mettait à entretenir cette flamme mystérieuse qui, en s'élevant sans cesse vers le ciel, *semblait remonter vers le lieu d'où elle était descendue.* Ce feu avait bien droit à l'adoration du Guanche comme à celle de l'Arya : c'était aussi dans ces îles l'ami de la maison, le dieu lare, la chose sacrée. Voilà sans doute ce qui explique la vénération du Guanche pour le *gánigo,* ce vase domestique que le feu imprégnait de sa chaleur et qui, rempli de liquide mis en ébullition, servait à préparer le repas de la famille. Cette force ébolutive, ces grondements de la vapeur qui s'échappait du vase, ces sifflements singuliers, tout parlait à l'imagination de ces hommes simples et naturellement portés vers le merveilleux. Le *gánigo* était souvent orné extérieurement sur ses bords de dessins fantastiques. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'on fît de cet objet vulgaire une amulette, en réduisant ses proportions jusqu'à la miniature, et qu'on lui attribuât une heureuse influence?

Divers autres spécimens de poterie antique, des coquilles pour

colliers et autres ornements, des hameçons de différentes formes, nous ont été montrés dans le cabinet d'histoire naturelle du collége ou *Istituto* de Sainte-Croix de Ténériffe. — La plupart de ces trouvailles ont été dessinées dans l'album du docteur Verneau, qui a copié aussi le plus grand nombre des objets que nous avions figurés nous-même. Nous appellerons l'attention sur des petites rondelles en coquilles marines, taillées, qu'on a trouvées en quantité dans une grotte sépulcrale. (Pl. 15, fig. 5.) — Nous avons aussi remarqué, dans la collection de l'*Istituto*, de même que dans celle du docteur Verneau, des hameçons, dont les plus petits étaient en os ou en corne, et les plus grands paraissaient destinés à la pêche des squales ou autres gros poissons, et qui auraient pu au besoin remplacer nos émérillons. (Pl. 15, fig. 2.) Quelques-uns de ces derniers étaient mi-partie en os et en bois dur ou en corne de chèvre, parfaitement joints par une ligature en fil de laine ou en boyau pour les empêcher de casser à l'endroit de la courbure où l'engin peut se briser sous les efforts du poisson qui se débat.

Dans la collection du docteur Verneau, nous avons reconnu un autre engin de pêche fort curieux, quoique très-simple et tout à fait primitif. Il fut trouvé dans une caverne de la côte de Ténériffe parmi des hameçons : c'est une pierre ronde et polie, de la grosseur d'une poire, en basalte ferrugineux, très-dur et pesant, percée d'un trou encore garni de son bout de ligne en laine tordue et fortement attachée à la pierre. Cet engin nous a paru avoir servi à la pêche de nuit sur les côtes rocailleuses et découvertes à la marée basse. Le pêcheur tient alors d'une main la pierre qui est attachée à la ligne qu'il a soin de ramasser en un seul tas pour qu'elle puisse ensuite, en la lançant, prendre tout son développement, retenant seulement le dernier bout dans son autre main. Un ou deux hameçons garnis de leur appât

sont fixés à l'autre extrémité de la ligne près de la pierre, et le tout est lancé au loin, d'un bras vigoureux, pour aller tomber en dehors des récifs sur un fond vaseux où se tiennent les raies, les congres, les pastenages et les requins. — Cette pêche se pratique encore sur la côte de Bretagne comme au temps des anciens Celtes, et elle est aussi en usage de nos jours aux Canaries, où nous l'avons faite nous-même avec les gens du pays ainsi que la faisaient les anciens Guanches.

Terminons cette nomenclature des objets retirés la plupart des grottes canariennes, en citant des alênes ou poinçons en os, et des petits crochets de la même matière pour assujettir les bandelettes ou courroies des vêtements mortuaires qui enveloppent les momies guanches; des pierres à moudre le grain, et d'autres creusées à la main pour recevoir la farine du *Gofio;* des cuillers en bois dur, travaillées au feu, les unes longues et les autres beaucoup plus courtes, le manche percé d'un trou pour les suspendre et tout à fait identiques avec celles des grottes préhistoriques d'Andalousie, que de Góngora a figurées dans son ouvrage; enfin des têtes osseuses (type guanche) provenant des cavernes sépulcrales de Tacoronte et de Guimar, à Ténériffe, et faisant partie de la collection de notre ami don Diego Lebrun, qui voulut bien les faire photographier à notre demande. (Voir l'*Album,* pl. 15, fig. 3 et 4. — Pl. 13, fig. 1 et 4.)

XIX

Mais cette race d'hommes qui a laissé dans ces îles tant de preuves de son passé à une époque qu'on ne peut fixer dans l'ordre des temps,

bien qu'elle possédât une écriture pour ainsi dire en ébauche, et cette autre, sa congénère sans doute, qui s'est essayée dans l'art du dessin par quelques grossières représentations qui sont restées empreintes sur les rochers et les antiques monuments de l'Andalousie, n'étaient pas arrivées pourtant à un degré de civilisation bien avancée, si nous comparons leurs œuvres à celles de deux époques beaucoup plus anciennes, d'après les preuves incontestables de l'existence de l'homme à l'âge quaternaire et à celui du renne. — On a retiré, en Europe, des assises rocheuses qui ont conservé des souvenirs matériels de ce peuple des derniers temps géologiques, une immense quantité de silex taillés, des instruments et des armes de chasse ou de guerre, harpons, flèches à pointe unie ou barbelée, poignards et aiguilles diverses; on y a recueilli aussi de beaux bâtons de commandement, des sculptures en bois de renne et de nombreuses gravures sur os et sur pierre. — Le savant anthropologiste qui a rendu compte des recherches de M. Piette [1], dans la grotte de Gourdan, dit en comparant la race de Cromagnon à celle de cette grotte : « ..... L'artiste des Pyrénées était inférieur à celui de la Vézère sous le rapport de la sculpture et de la conception; il ne faisait pas comme celui-ci de véritables tableaux, et se bornait le plus souvent à représenter des animaux séparés; mais, en revanche, il avait plus de fermeté de trait et de souci de la ressemblance. Sans négliger l'allure et l'ensemble de l'animal, il s'attachait aux plus petits détails et les rendait avec une exactitude remarquable. Ses œuvres sont de véritables portraits..... » Il est curieux de suivre M. Piette dans ses observations sur les développements de cet art antique.

Il y avait donc déjà des différences notables dans les progrès de

[1] Voyez *Revue d'anthropologie*, tom. III, n° 2, p. 304.

l'art du dessin et de la gravure entre la race quaternaire et celle de l'âge du renne, et la supériorité semblerait appartenir à la plus ancienne. Or, si nous arrivons aux races préhistoriques et mégalithiques, nous reconnaîtrons tout de suite une grande infériorité. Nous pensons donc, avec M. Roisel [1], « ..... que chaque race contient en soi les éléments comme les termes de son développement, et qu'elle possède dès son apparition le germe de toutes les manifestations dont elle est susceptible ».

Cependant, en réfléchissant à cette infériorité qu'on a remarquée dans les races plus modernes, comparée avec l'habileté intelligente des races antérieures, il y aurait lieu de penser qu'à l'apparition d'une race nouvelle, l'homme aurait eu à recommencer son éducation. Mais combien de siècles n'aura-t-il pas fallu alors pour arriver à des perfectionnements vraiment remarquables? Et si l'on embrasse par la pensée ces temps lointains où l'homme préhistorique des grottes canariennes et des cavernes de l'Andalousie traça quelques grossières ébauches hiéroglyphiques, et ces époques où brillèrent les grandes écoles de sculpture et de peinture, l'imagination s'arrête surprise à l'idée seule des innombrables années qu'il faudrait compter; car, en partant seulement des temps héroïques, et en remontant à l'époque la plus brillante de l'ancienne Grèce, il y a loin des ruines cyclopéennes qu'on montre à Ithaque comme les restes du vieux palais d'Ulysse aux sublimes grandeurs du Parthénon et aux chefs-d'œuvre du siècle de Périclès.

[1] *Les Atlandes*, par M. Roisel, dont l'*Explorateur* a rendu compte dans son n° du 10 février 1876.

DES INDICES D'ANCIENNES RELATIONS ENTRE LES POPULATIONS PRIMITIVES DES CANARIES ET CELLES DU CONTINENT AMÉRICAIN

I

Cette antique race venue du Nord, qui envahit l'Espagne et laissa partout des traces de son passage en s'amalgamant avec les populations avec lesquelles elle s'alliait, marquant ses étapes par des inscriptions lapidaires, par des tumulus, des dolmens ou d'autres monuments analogues; ces hordes guerrières, qui marchèrent à la conquête de l'Égypte et de la Libye, après s'être répandues dans tout le nord de l'Afrique et avoir pénétré jusqu'aux Canaries, poussèrent-elles plus loin leurs invasions? — Plusieurs découvertes récentes semblent en fournir la preuve. — Il serait inutile de rechercher ici par quels moyens, en partant des extrêmes limites de l'occident africain, ces peuples purent traverser l'Atlantique. L'histoire n'en dit rien; nous éviterons donc à cet égard de nous lancer dans des conjectures, en cherchant à fixer l'époque de leur arrivée sur l'autre bord de l'Océan, car tout ce

qu'on pourrait dire à ce sujet ne serait que problématique, même en supposant que les Phéniciens, ce peuple navigateur qui figurait déjà dans l'histoire du monde il y a plus de quatre mille ans, aient été l'intermédiaire des anciens habitants des îles Fortunées dans les migrations qui s'étendirent jusqu'en Amérique à une époque inconnue.

M. Paul Gaffarel, professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Dijon, a entrepris dans un Mémoire qu'il a publié en 1875 [1], et dont il a daigné nous adresser un exemplaire, de rechercher les preuves des relations qui existèrent entre les Phéniciens et les Américains. Considérant les îles Canaries (que, selon lui, les Phéniciens auraient colonisées) comme un de leurs points de départ, il pense pourtant que les inscriptions lapidaires découvertes dans cet archipel ne sont pas phéniciennes : « Si nous n'avions que cette preuve, dit-il, du séjour des Phéniciens aux îles Fortunées, il nous faudrait tout de suite renoncer à notre opinion ; mais nous croyons avoir établi par cette concordance dans les traditions antiques et cette unanimité dans les relations géographiques, que les Phéniciens ont connu et probablement colonisé cet archipel. »

II

Ce qu'on peut affirmer comme certain, c'est que des relations très-anciennes ont dû exister entre les populations d'origine libyque (pour employer l'expression usitée) et celles de l'Amérique. Dès 1835, quand

[1] *Les Phéniciens en Amérique*. Nancy, 1875.

nous nous occupions de la rédaction de notre *Histoire naturelle des Canaries,* nous appelâmes l'attention sur les rapports singuliers que nous avions remarqués entre une trentaine de mots caraïbes et des noms de lieux ou des noms propres de l'ancienne langue des Guanches[1]. — Une découverte faite en 1839 par M. Eugène Vail, citoyen des États-Unis, vint à l'appui de ces premières inductions : il trouva dans un grand tumulus, à Grave-Creek, près de l'Ohio, une pierre gravée avec une inscription sur trois lignes horizontales et parallèles, dont les caractères se rapportaient évidemment à l'écriture libyque ou à ses dérivés. Feu M. Jomard, de l'Institut, auquel il en adressa un fac-simile en réclamant son opinion, publia à ce sujet un mémoire dont il est important de rappeler ici quelques passages[2] : « Le tumulus de Grave-Creek est construit en terre; c'est un cône tronqué de très-grandes dimensions, de plus de neuf cents pieds de tour et de soixante-neuf pieds d'élévation sur la plaine. Les flancs de ce monument artificiel étaient couverts d'arbres séculaires qui, d'après leur grandeur, pouvaient donner à ce tumulus près de mille ans d'existence, car un de ces arbres mesurait plus de quatre pieds de diamètre. Les travailleurs occupés à ouvrir une galerie dans cette énorme butte, reconnurent, après soixante jours d'excavation, nne voûte qui mit à découvert un espace carré renfermant deux squelettes humains, dont l'un était entouré d'un grand nombre de grains de colliers. En ouvrant le puits à partir du sommet de la butte, on rencontra, à trente-cinq pieds de profondeur, une seconde voûte qui renfermait un autre squelette avec une infinité de petits ornements, entre autres cent soixante-dix grains de colliers en terre cuite et beaucoup de petites plaques de

[1] *Op. cit.,* tom. I, 2e part., p. 224.

[2] *Seconde Note sur une pierre gravée trouvée dans un ancien tumulus américain, etc.* Paris, Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, novembre 1845.

mica; on recueillit aussi environ cinq cents coquilles marines, presque toutes de la même espèce, et cinq bracelets en cuivre; mais ce qui frappa le plus vivement fut une petite pierre plate, ovale, en grès fin, avec une inscription sur trois lignes en caractères inconnus. » (Voyez l'*Album*, pl. 18, fig. 6.)

Le tumulus de Grave-Creek, le plus grand de ceux qu'on connaît dans l'Amérique du Nord, est le seul où l'on ait trouvé une pierre écrite; il diffère de tous les tumulus de la vallée du Mississipi par ses voûtes sépulcrales. M. Jomard, à la première vue des caractères inscrits dans ce monument, reconnut leur ressemblance avec ceux gravés sur les roches du désert de l'Afrique septentrionale par les Touâregs. Nous avons pu nous-même, depuis la découverte des inscriptions lapidaires de l'île de Fer, constater l'analogie de cette écriture avec celle de la pierre gravée du grand tumulus américain, et reconnaître aussi la parfaite identité de plusieurs signes. M. Jomard avait remarqué comme nous, sur la pierre de Grave-Creek, plusieurs caractères de l'inscription de Thugga. Il y a donc conformité entre cette écriture et les signes de l'alphabet africain.

Revenant sur la pierre américaine, M. Jomard s'exprime en ces termes dans un passage de sa seconde note : « Ce n'est pas sans motif que je viens de montrer la généralité de l'usage de l'idiome libyque. Si, comme tout l'annonce, les habitants des Canaries l'ont connu à cause de leur voisinage de l'Afrique; s'il est vrai, comme M. Berthelot l'a fait voir, qu'on trouve des rapports singuliers entre des mots caraïbes et des noms de lieux et d'hommes dans l'ancienne langue des Canaries; si enfin il est physiquement impossible que les vents alizés n'aient pas porté quelquefois les habitants des Canaries et ceux mêmes de la côte occidentale d'Afrique sur la côte opposée, pourquoi s'étonnerait-on de trouver en Amérique une trace de leur

passage? L'histoire, sans doute, se tait sur ces communications; mais il faut absolument expliquer d'une manière plausible la présence de caractères touâregs et d'une inscription libyenne dans un monument américain évidemment ancien..... »

M. Jomard concluait que l'ancien idiome libyen, d'où dérivent tous les dialectes berbères, était commun à toutes les populations de l'Afrique septentrionale, depuis Syouâth jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Atlas, et qu'on devait considérer la pierre du tumulus de Grave-Creek « *comme une médaille antique, digne d'être étudiée, et qu'il faut s'efforcer de déchiffrer pour parvenir à quelque chose de positif sur les origines du monde américain* ». — Nous ajouterons, pour compléter ces renseignements, que, outre la similitude des signes gravés sur la pierre en question avec les caractères des inscriptions libyques, on doit noter la rencontre dans les caveaux du tumulus de cette multitude de grains en rondelles de terre cuite, pareils à ceux qu'on trouve aussi en abondance aux Canaries, dans les grottes sépulcrales des différentes îles.

Deux savants qui se sont occupés de la pierre gravée américaine ont essayé d'en donner la traduction. Voici celle du premier : « *Le chef de l'émigration, qui s'est rendu ensuite dans ces lieux, a fixé ses statuts à jamais.* » — L'autre en donne une interprétation toute différente : « *Sépulture de celui qui a été assassiné en cet endroit. Puisse Dieu, pour le venger, frapper son assassin, en lui tranchant la main et l'existence.* » — Laquelle des deux faut-il croire? — On peut répondre hardiment : Aucune. Le professeur Gaffarel, à qui nous empruntons ces citations, dit que jusqu'à nouvel ordre on ne saurait rien affirmer. — « Peu de problèmes, ajoute-t-il, sont plus intéressants à discuter; mais avant d'en donner une solution définitive, il nous faudrait d'autres preuves et des arguments solides

qui nous manquent encore et nous manqueront probablement toujours [1]. »

III

Mais il est une autre preuve de la présence dans l'Amérique septentrionale, à une époque très-reculée, de l'ancien peuple qui grava les inscriptions lapidaires des Canaries. — M. Simonin, un de nos savants explorateurs, à son retour, en 1874, de son cinquième voyage dans l'Amérique du Nord, a fait à la Société de géographie de Paris une relation de ses dernières explorations aux mines de cuivre des Lacs Supérieurs, qu'il visita, et qui paraissent avoir été exploitées à une époque très-ancienne. — Les traces d'un peuple antérieur aux *Peaux-Rouges* d'aujourd'hui lui ont semblé évidentes ; mais ce qui surtout l'a frappé à son retour en France, à la lecture d'un des *Bulletins* publiés par la Société, ce sont les caractères hiéroglyphiques des inscriptions canariennes que nous avons fait connaître. Une parfaite ressemblance existe entre ces caractères bizarres et ceux que M. Simonin a découverts lui-même en Amérique sur les rochers des mines de cuivre : « *Ces ressemblances,* dit-il, *ont été pour moi une sorte de révélation; mêmes cercles concentriques dans ces signes mystérieux, imitant des serpents enroulés; mêmes figures carrées ou circulaires.* » Une photographie exécutée sur les lieux de la découverte a servi à M. Simonin de moyen de comparaison entre les inscriptions

[1] Gaffarel, *Op. cit.*, p. 130.

américaines et celles des îles de Fer et de la Palme. Il résulte évidemment de leur identité que le peuple qui a gravé des signes d'écriture sur les roches volcaniques des anciennes Fortunées est le même que celui qui a tracé des caractères semblables sur les porphyres d'Arizone et de la Californie.

M. Simonin a trouvé dans les mines de cuivre une autre preuve non moins indiscutable de l'existence de ce peuple primitif : lorsqu'on reprit l'exploitation de ces mines, on y rencontra des excavations remplies de marteaux qui indiquaient que ce peuple était arrivé à un degré de civilisation bien supérieur à celui des Indiens Peaux-Rouges que trouvèrent les premiers Européens qui s'établirent dans le pays. — Autre observation importante : on remarque dans le haut Missouri, de même qu'au delà des montagnes Rocheuses, des tumulus qui signalent d'anciens tombeaux, dans lesquels se trouvent des fragments d'obsidienne qui ont servi de pointes de lance, des débris d'animaux calcinés et de petits grains d'argile durcie, le tout pareil aux objets analogues qu'on retire des grottes ou des buttes sépulcrales des anciens Canariens, ainsi que des morceaux de poterie grossière et de ces pierres rondes dont on se servait pour moudre à la main. Toutes ces trouvailles ont été déposées au musée archéologique. Enfin, sur les bords du lac Salé, M. Simonin a visité une caverne funéraire de laquelle il a extrait deux crânes humains, et, à son retour en France, il a fait don de ces précieuses antiquités au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où les professeurs de notre établissement national, MM. Lartet et de Quatrefages, ainsi que les membres de la Société d'anthropologie, MM. Pruner, Broca et Dally, ont pu comparer ces crânes, rapportés par M. Simonin, avec ceux des anciens habitants des îles Canaries que nous avions précédemment envoyés. Tous ces savants ont manifesté la même opinion; ils ont reconnu la concor-

dance des caractères typiques que présentent ces têtes osseuses des deux provenances. — Ainsi l'Amérique du Nord, de même que les anciennes Fortunées, auront été habitées, à une époque très-lointaine, par un peuple de même race. Celui qui était venu s'établir en Amérique était parvenu à un certain degré de civilisation; il exploitait des mines, il fabriquait comme l'autre des objets en poterie, et, sans être comme les Guanches principalement chasseur, pasteur et guerrier, il cultivait la terre comme eux pour en récolter le grain qu'il savait moudre. — Il faut donc conclure de ces faits que les hommes de cette antique race, qui, par des signes gravés d'une écriture identique, ont laissé les traces de leur existence en Amérique et aux Canaries, avaient une commune origine, et que de nouvelles recherches et des études plus approfondies pourront peut-être un jour nous révéler leur histoire.

C'est pour arriver à ce résultat que nous avons entrepris de réunir ces annotations sur les antiquités canariennes. — Dans l'impatience de connaître la vérité, nous aurions désiré qu'un autre que nous nous eût devancé dans nos investigations; nous avons fait appel au patriotisme de ceux qui, parmi les habitants de ces îles, pouvaient nous venir en aide en s'associant à nos recherches, et chaque fois que nous avons pu retrouver dans la poussière des tombeaux de nouvelles preuves de l'existence passée de cet ancien peuple, resté si longtemps ignoré au fond des cavernes et des tumulus où il repose depuis tant de siècles, à la vue de ces vénérables reliques, nous nous sommes souvent rappelé les paroles qui servent d'épigraphe à l'ouvrage que nous écrivons : « *L'homme du passé dit toujours quelque chose à l'homme du présent, et sert de haut enseignement à l'homme de l'avenir.* »

Certes, nous n'avons pas la prétention de faire accepter nos opinions sur toutes les questions transcendantes que nous avons eu à

traiter; nous sommes loin d'avoir complétement résolu les grands problèmes que soulève cette importante question d'origine des anciennes populations canariennes, et moins encore celle du déchiffrement des inscriptions lapidaires rencontrées dans cet archipel; mais nous l'avons dit dès le principe, en commençant cette étude complexe qui embrasse à la fois l'histoire, l'archéologie, l'anthropologie et la linguistique : nous avons recherché tout ce qui pouvait éclairer nos investigations et venir à l'appui de nos conjectures; la tâche que nous nous sommes imposée, à la quatre-vingt-cinquième année de notre existence, et que nos forces épuisées nous empêchent de poursuivre, nous la léguons à un autre plus jeune, qui pourra l'achever mieux que nous :

Uno avulso, non deficit alter!

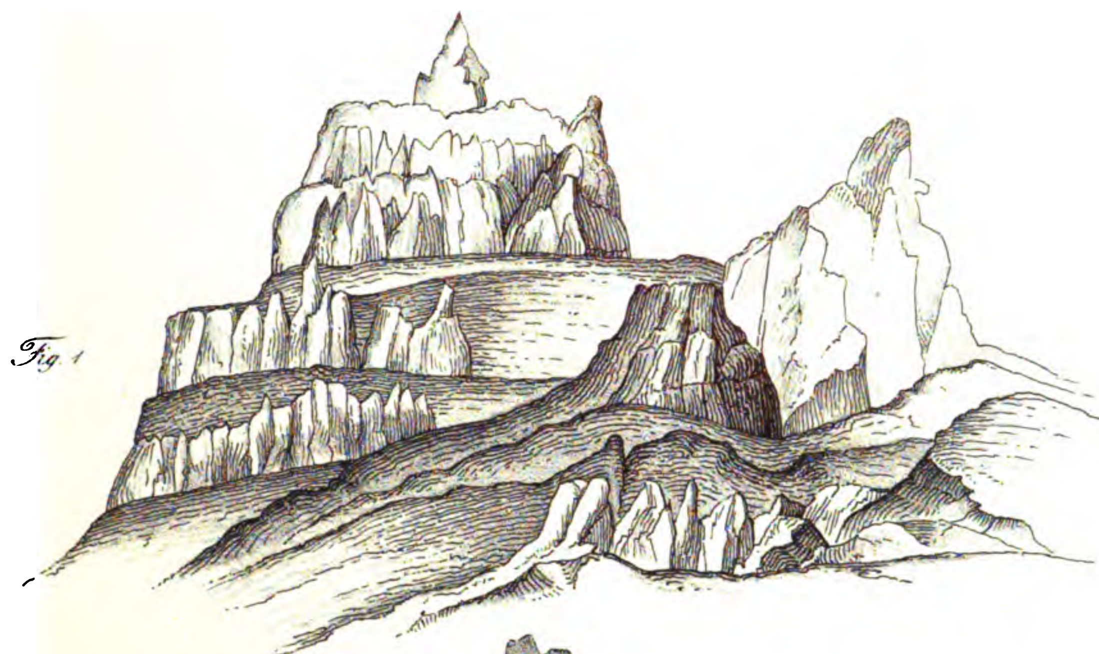
Sainte-Croix de Ténériffe, novembre 1878.

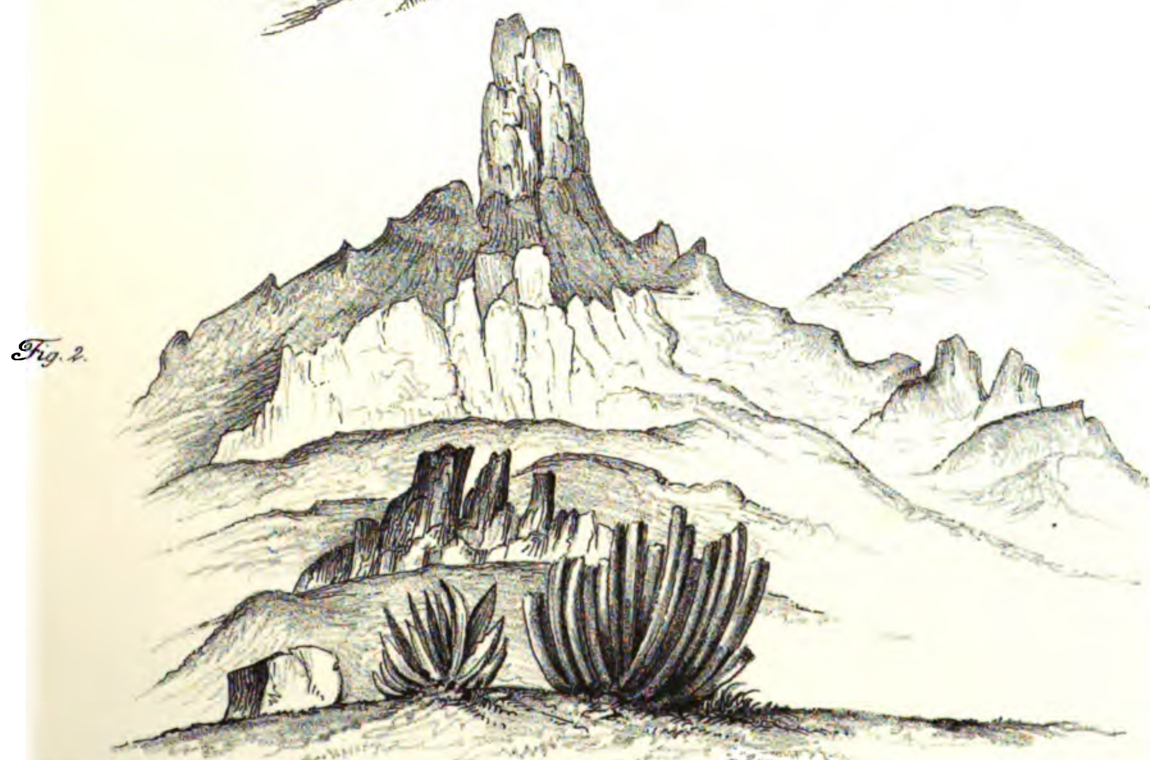
S. B.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.





Imp. Lemercier et Cie Paris

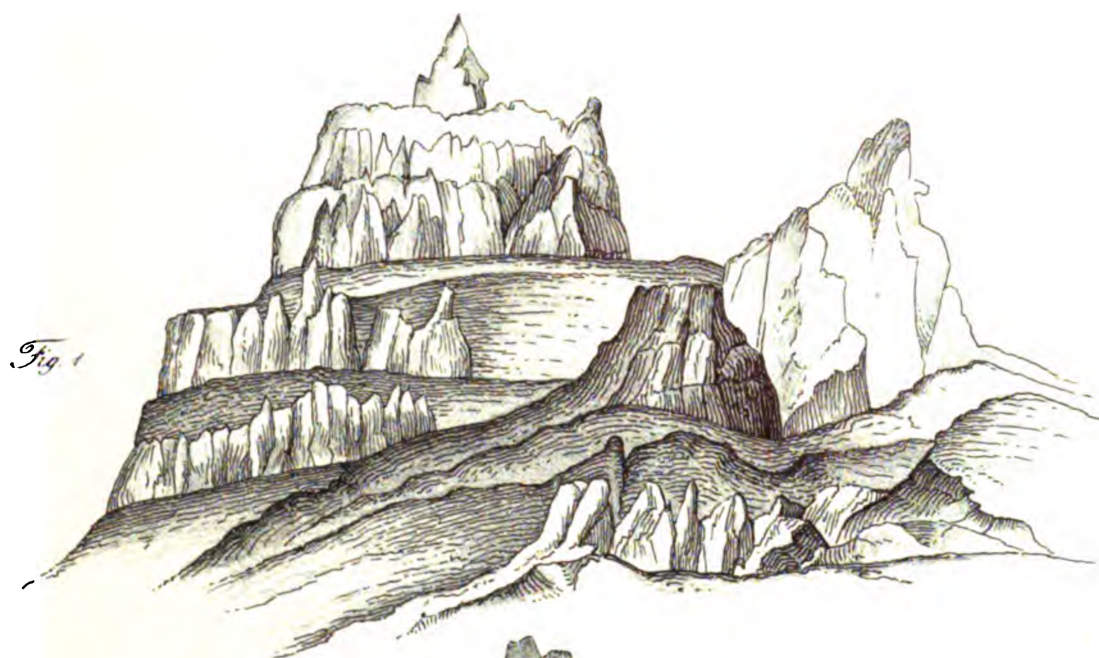
Fig. 1. Aiguilles basaltiques de Valle Hermoso, dans l'île de la Gomera. (Canaries).
Fig. 2 Rochers de Bentayga ou Nublo, ... (Grande Canarie).

PL. 2.



Imp. Lemercier et Cie Paris

Rocher d'Arténara. (*Grande Canarie*)





Imp. Lemercier et Cie Paris

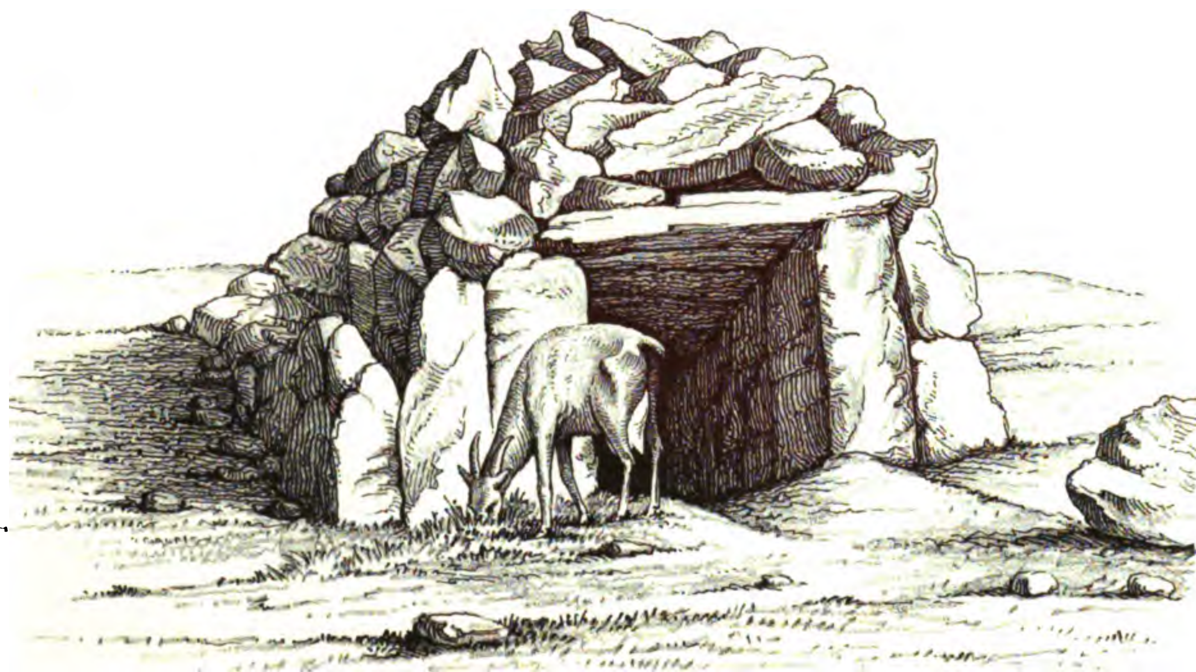
Fig. 1. Aiguilles basaltiques de Valle Hermoso, dans l'île de la Gomera. *(Canaries)*.
Fig. 2 Rochers de Bentayga ou Nublo, ... *(Grande Canarie)*.

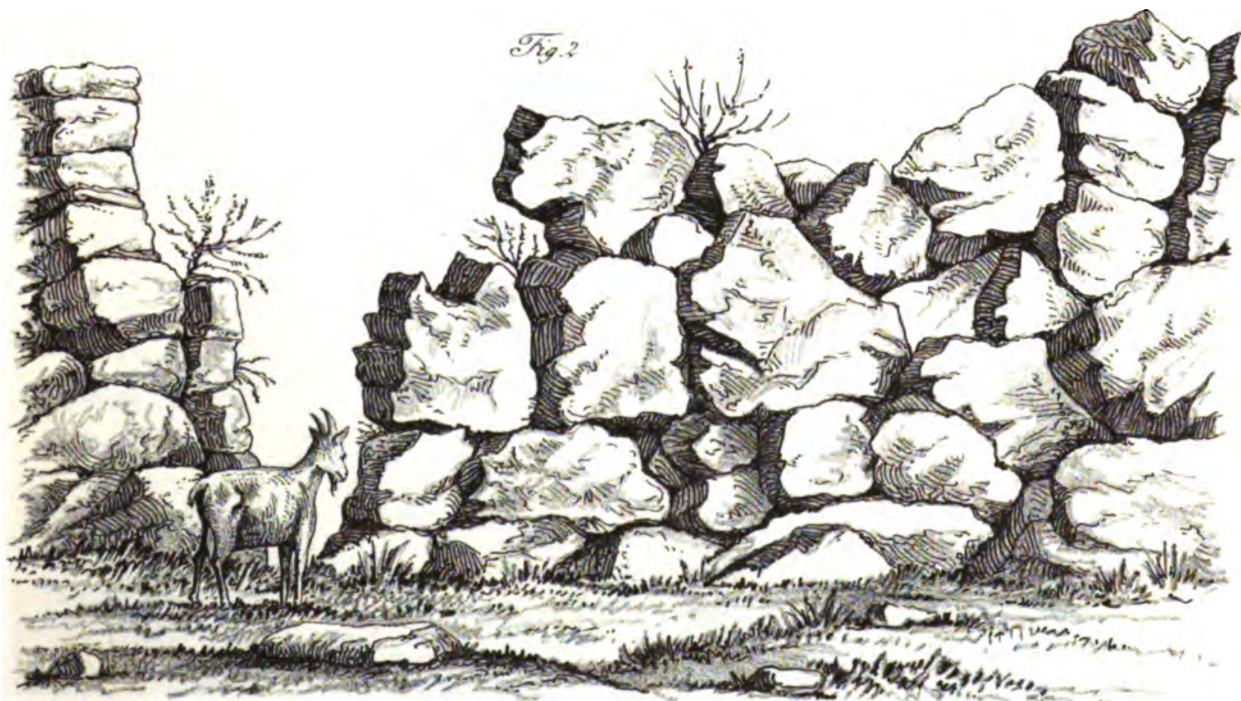
PL. 2.



Imp. Lemercier et Cie Paris

Rocher d'Arténara. *(Grande Canarie)*





Imp Lemercier et Cie Paris

Fig. 1. Casa honda. Antiques habitations dolméniques des primitifs habitants de Fortaventure.
Fig 2. Ruines du Château de Zonzamas, à Lancerotte. *(Canaries)*.



Fig. 1

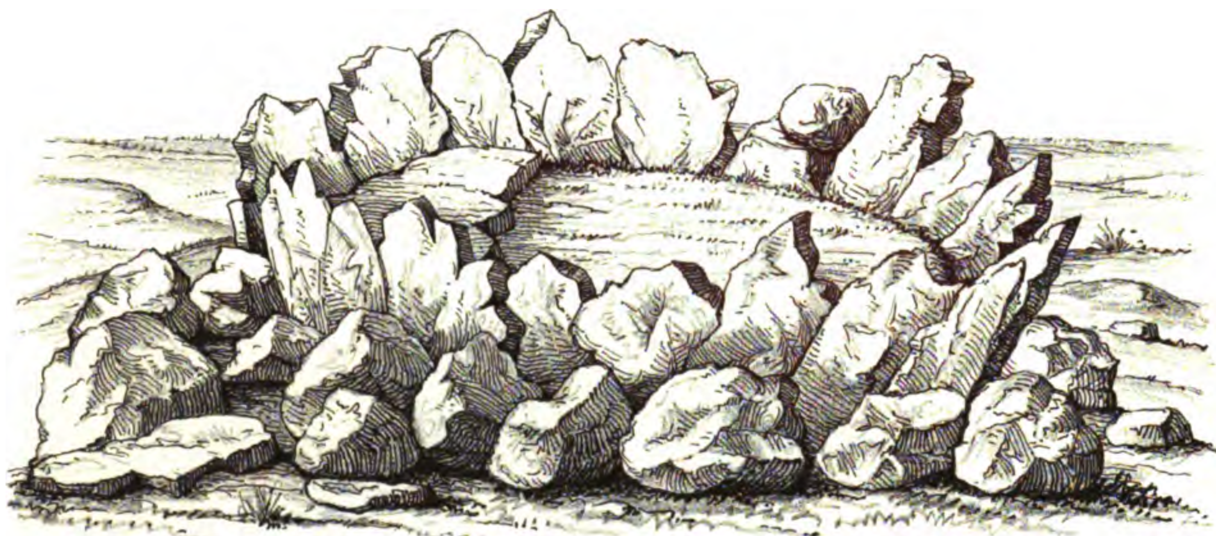
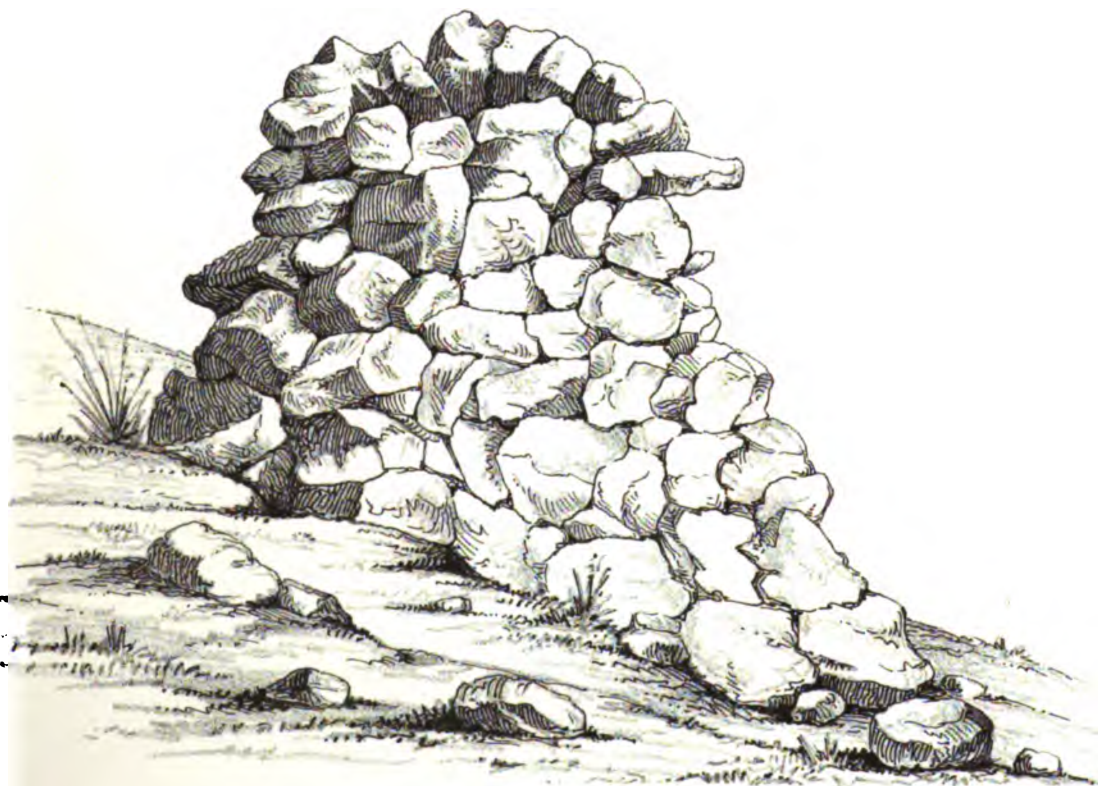


Fig. 2.



Imp. Lemercier et Cie Paris

Fig. 1. Lieu d'assemblée des anciens habitants de l'Ile de Fer. *(Canaries)*
Fig. 2. Four à sacrifice . . . . id . . . . id. . . . .

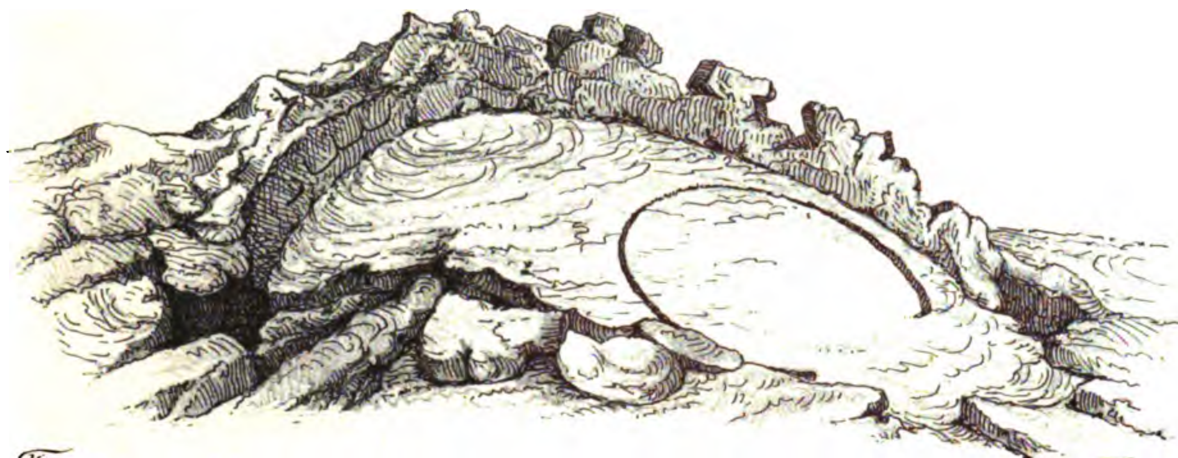
Pl. 5.

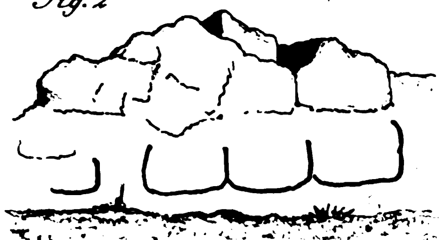


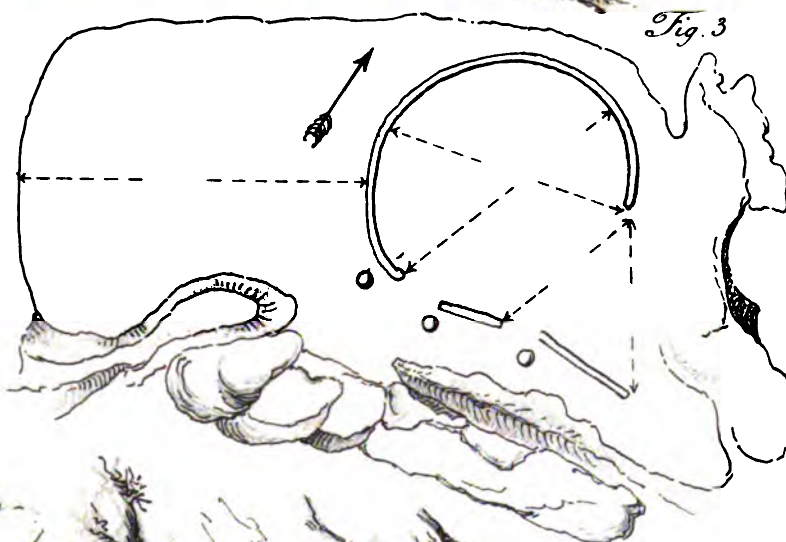
Imp. Lemercier et Cie Paris

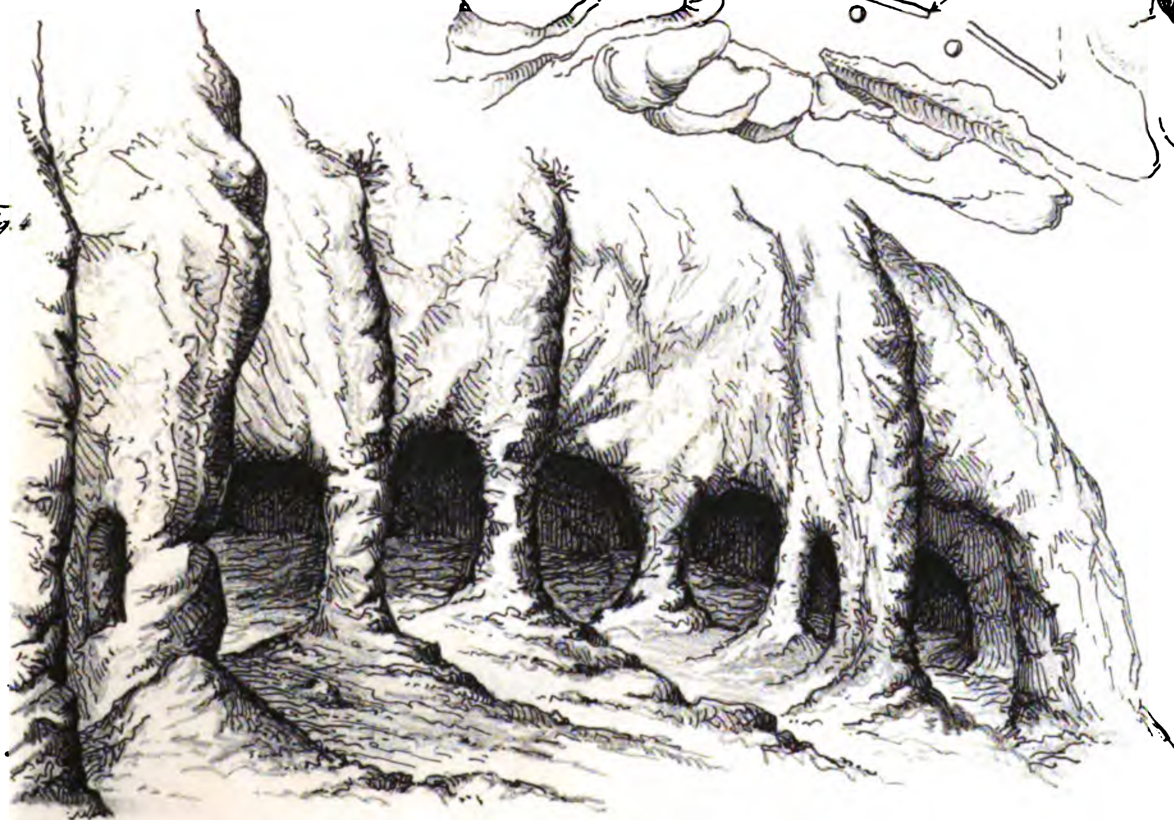
Vue perspective de la montagne de Humiàga et de la grotte des quatre portes, prise à la sortie du ravin de Silva, au chemin qui y conduit.

(300 mètres au dessus du niveau de la mer.)





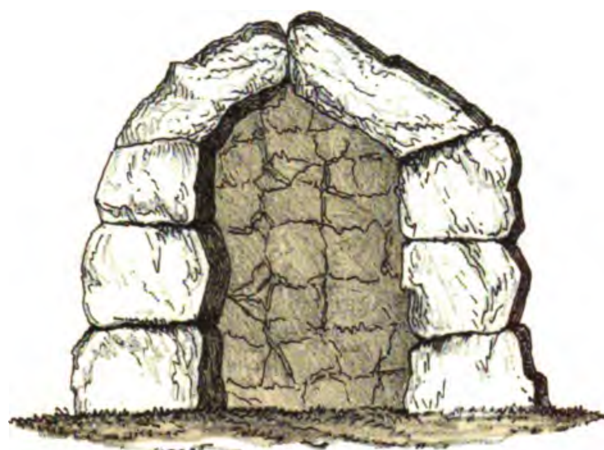




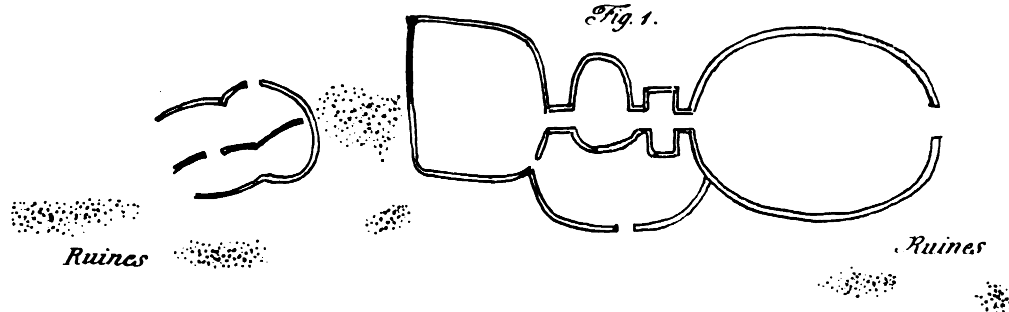
Imp. Lemercier et Cie Paris.

DETAILS DE LA MONTAGNE DE HUMIAGA

Fig. 1. Esplanade de la cime vers l'orient, avec des signes gravés sur les roches du pourtour. Fig. 2. Signes grandis. Fig. 3. Plan de l'Esplanade. Fig. 4. Entrée des grottes de los Pilares, sur un des versants de la montagne.



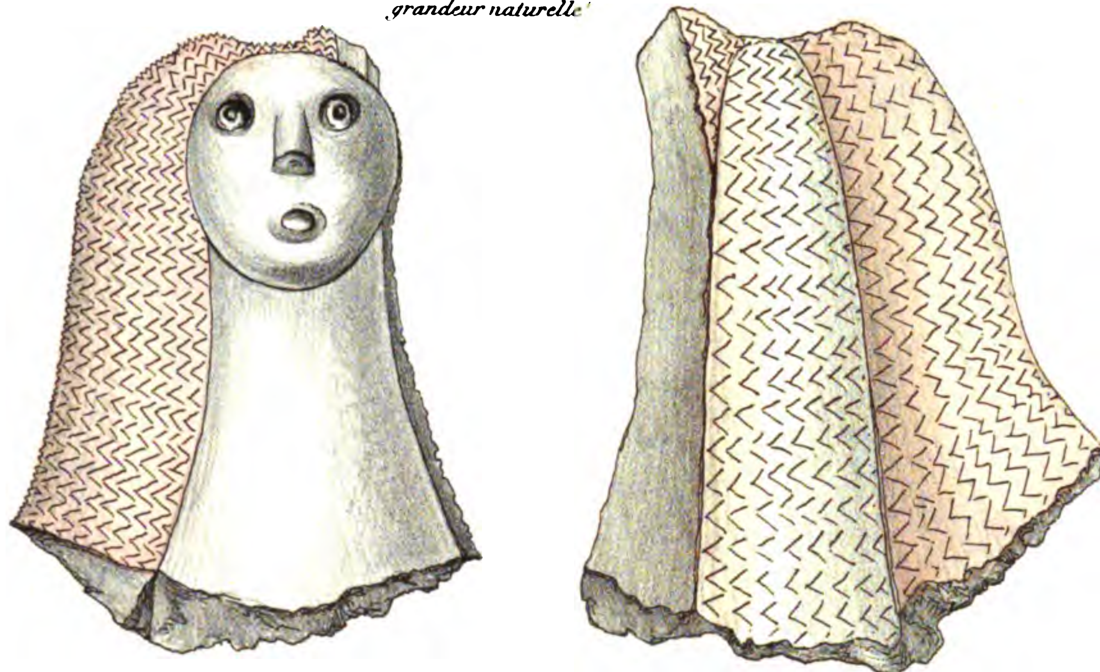


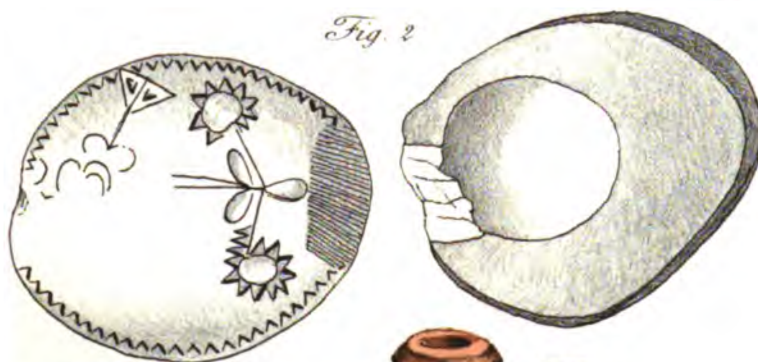


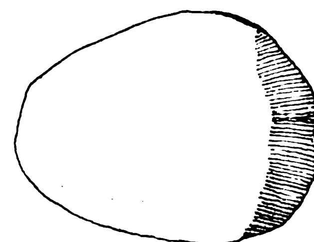


Imp Lemercier & C.ie Paris

Fig. 1. 2. 3. Plan et détails de ruines monumentales à Fortaventure. *(Canaries)*.
Fig. 4. Espèce de vase poêlon, brisé à la queue, représentant une tête de porc. *(Grotte de la Grande Canarie)*.

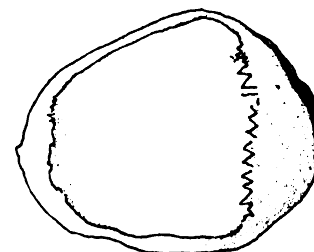












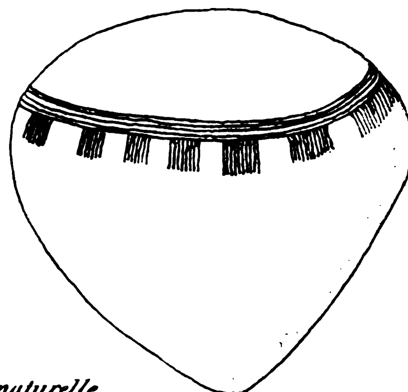
Imp. Lemercier Paris

Fig. 1. Petite idole ou amulette, en partie fracturée, vue des deux côtés, trouvée dans une grande grotte de Canaria.
Fig. 2. Noyau d'un fruit sur la moitié intérieure duquel on a gravé une fleur et des signes inconnus, trouvé dans les ruines à Fortaventure. Fig. 3 Noyau du même fruit, trouvé dans les mêmes lieux. Fig. 4. Vase en terre cuite, retiré d'une fouille *(ruines à Fortaventure)* Fig. 5. Alêne en os, qu'on rencontre dans beaucoup de grottes, aux Canaries.

Fig. 8.

Fig. 9.





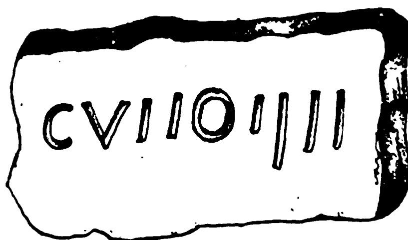


Fig. 4.

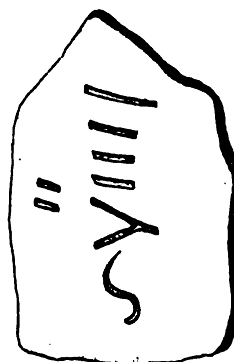


Fig. 3.

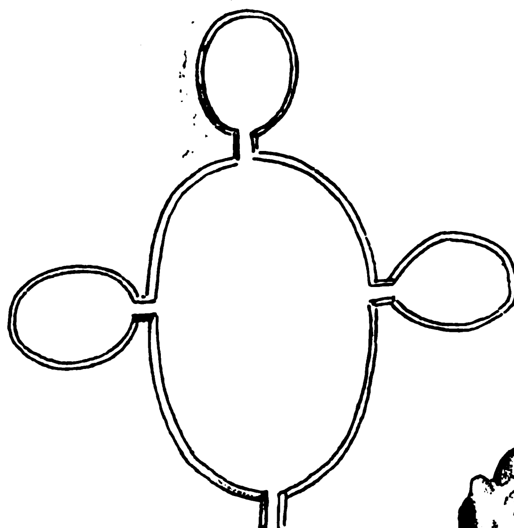


Fig. 6.

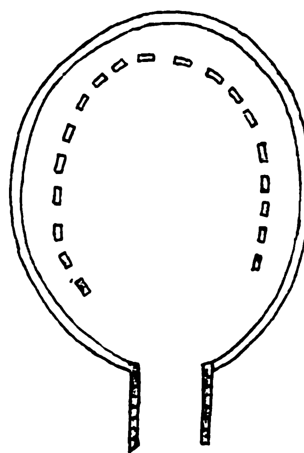
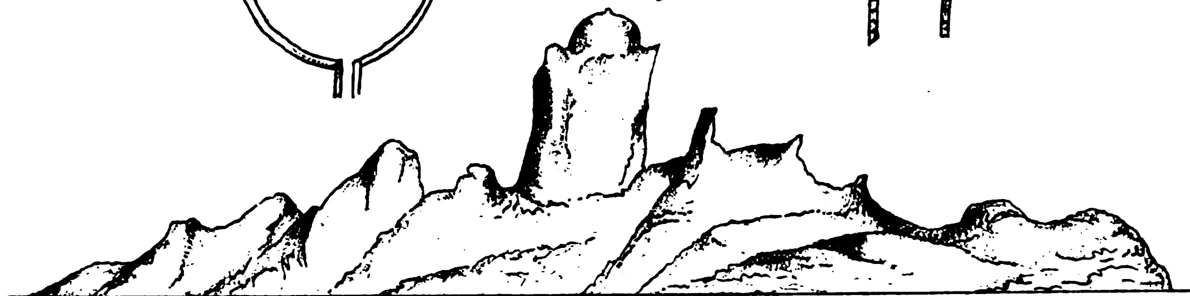


Fig. 7.

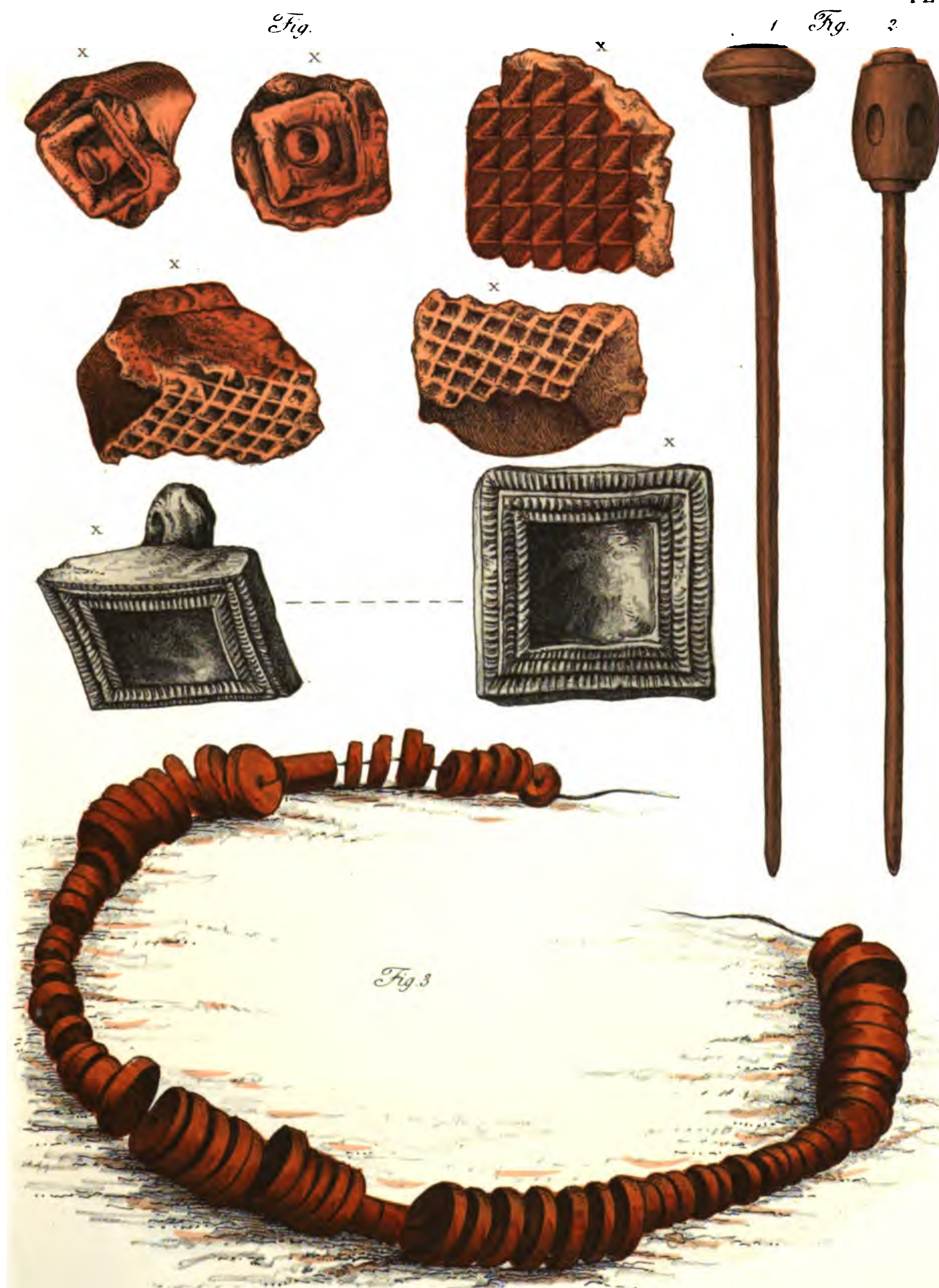
Fig. 5.



ANTIQUITÉS DE FORTAVENTURE.

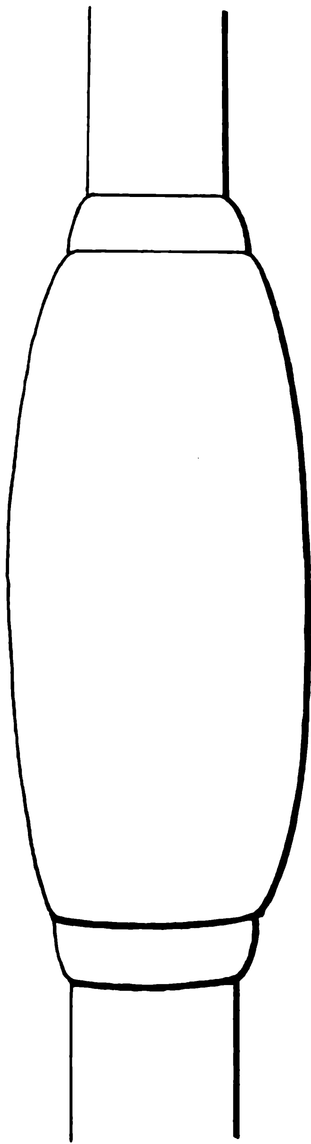
Imp. Lemercier & Cie Paris

Fig. 8 et 9. Anciens vases en terre cuite provenant d'une grotte récemment explorée_Fig. 3 et 4. Pierres avec signes gravés, trouvées dans des ruines._Fig. 6. Grande grotte creusée de main d'homme, à trois compartiments, dont un, inexploré, est rempli d'ossements humains._Fig. 7. Grand Cirque ou Tagoror, avec ses bancs de pierre pour le conseil_Fig. 5. Vue à vol d'oiseau des montagnes de Cardones et du Grand roc du Castillo.



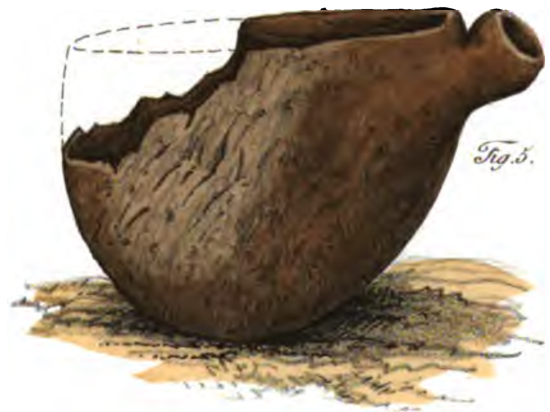
Imp. Lemercier & Cie Paris

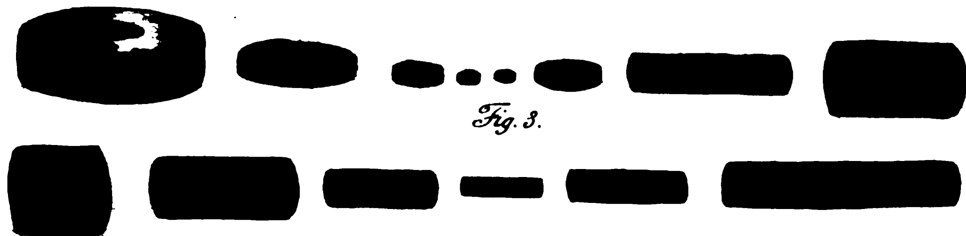
Fig. 3. Collier en rondelles de terre cuite. *Grottes de Ténériffe*.
Fig. 1 et 2. Batons de commandement retirés de la grotte de Los Reyes *(Orotava de Ténériffe)*











Imp. Lemercier & Cie Paris

Fig. 1 et 2. Baton de Commandement, tiré d'une grotte du district de Taoro. *(Ténériffe).*
Fig. 4 et 5. Deux anciens vases en terre cuite, des grottes de la vallée d'Orotava. *Ténériffe région supérieure.*
Fig. 3. Divers échantillons de rondelles pour colliers, en terre cuites.

Fig. 3



dessous

Fig. 2



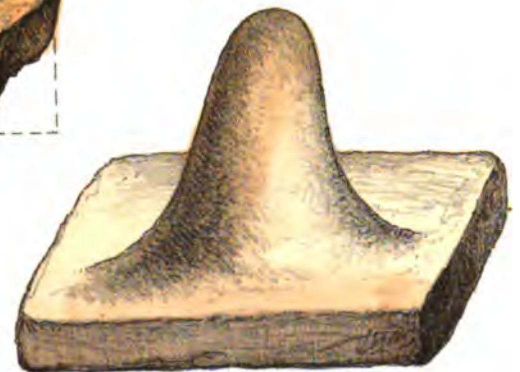
dessous

Fig. 3



dessus

Fig. 2



dessus



Fig. 1
dessous.



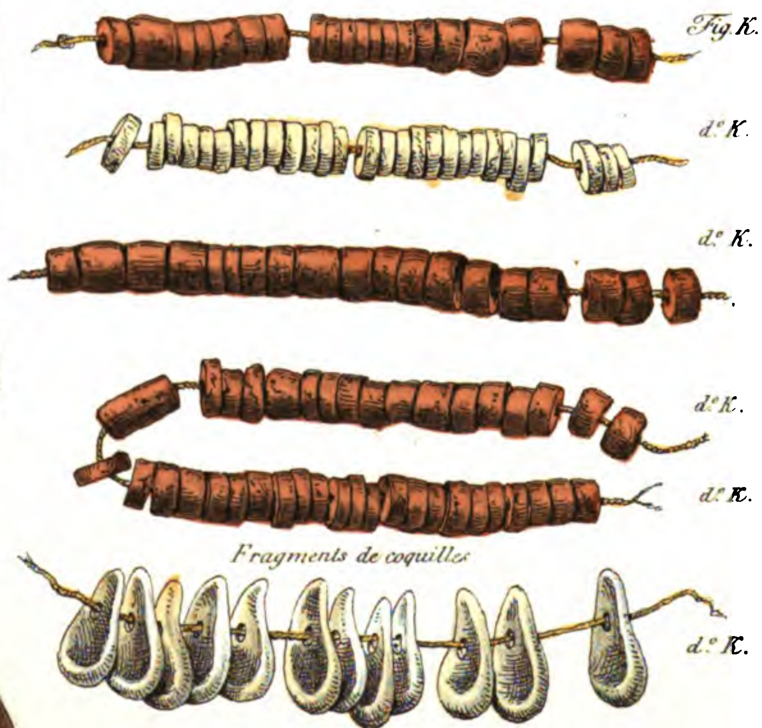
Fig. 1
dessus.

Imp. Lemercier & Cie Paris

Cachets ou empreintes des princes aborigènes de Galdar (*Grande Canarie*).











Imp. Lemercier & C.ie Paris

Fig. 1. Têtes osseuses tirées de différentes grottes de Ténériffe _ Alènes en os et crocs pour bandelettes. _ Fig. 3. Vase en terre cuite récemment découvert à Ténériffe. _ Fig. 4. Pierre à moudre le grain, et récipient, en usage chez les anciens Guanches. Fig. K. Diverses rondelles à collier et fragments de coquilles au même usage.









Imp Lemercier & Cie Paris

Fig. 1. Lampe en terre cuite, à deux mèches. Fig. 2. Marmite en terre cuite. Fig. 3. Imitation d'un vase domestique, dit Ganigo. Fig. 4. Petite baignoire en terre cuite, envoyée en partie brisée, de Canaria.



Imp. Lemercier et Cie Paris.

Fig. 1 Vase en argile rouge, trouvé très récemment dans une grotte de Fortaventure. Fig. 6 et 7. Vase de bois et panier en osier, demi-grandeur, trouvés (id.) Fig. 5. Rondelles en coquilles marines. Fig. 3. Cuillers en bois des grottes de Canaria. Fig. 4. Hameçons ou crocs en corne de chèvre. Fig. 2. Gros Hameçon en os et en corne.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4.

Fig. 5.

Fig. 6.

Fig. 7 et 8.

Fig. 9

id.

id.

id.

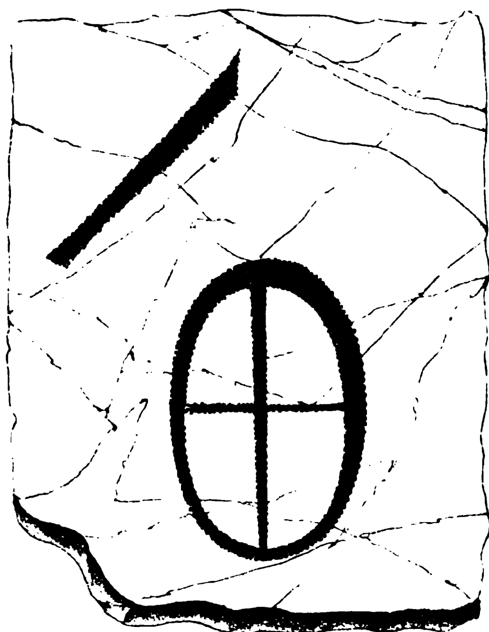
id.

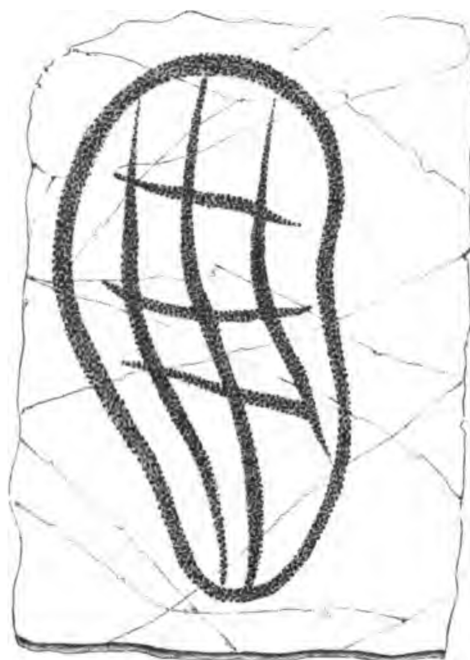
Imp. Lemercier & Cie Paris.

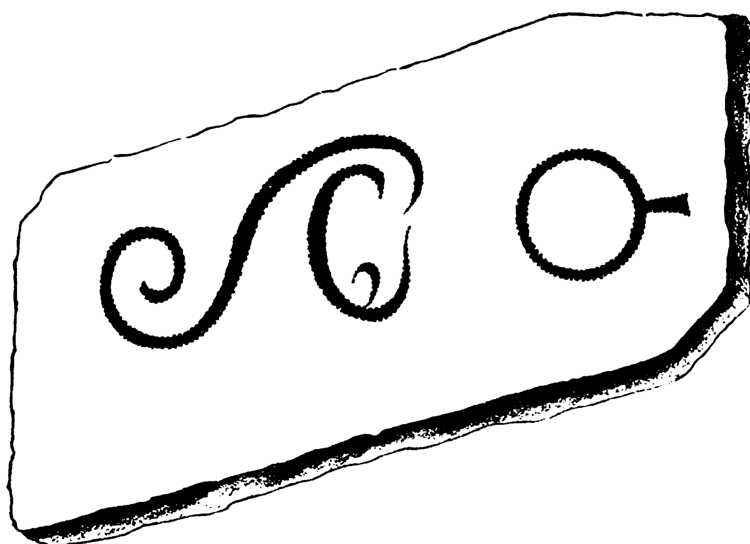
Analyse des Signes graphiques représentés dans les inscriptions de l'île de Fer. *(Voir 3e partie, aux indications correspondantes).*

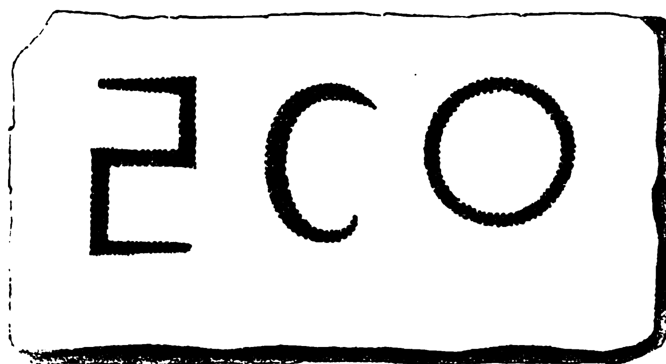
Fig. 1 à 8. Principaux Signes rangés d'après l'analogie de leur forme .... id ....

Fig. 9. Signes réunis paraissant former des mots .... id ....



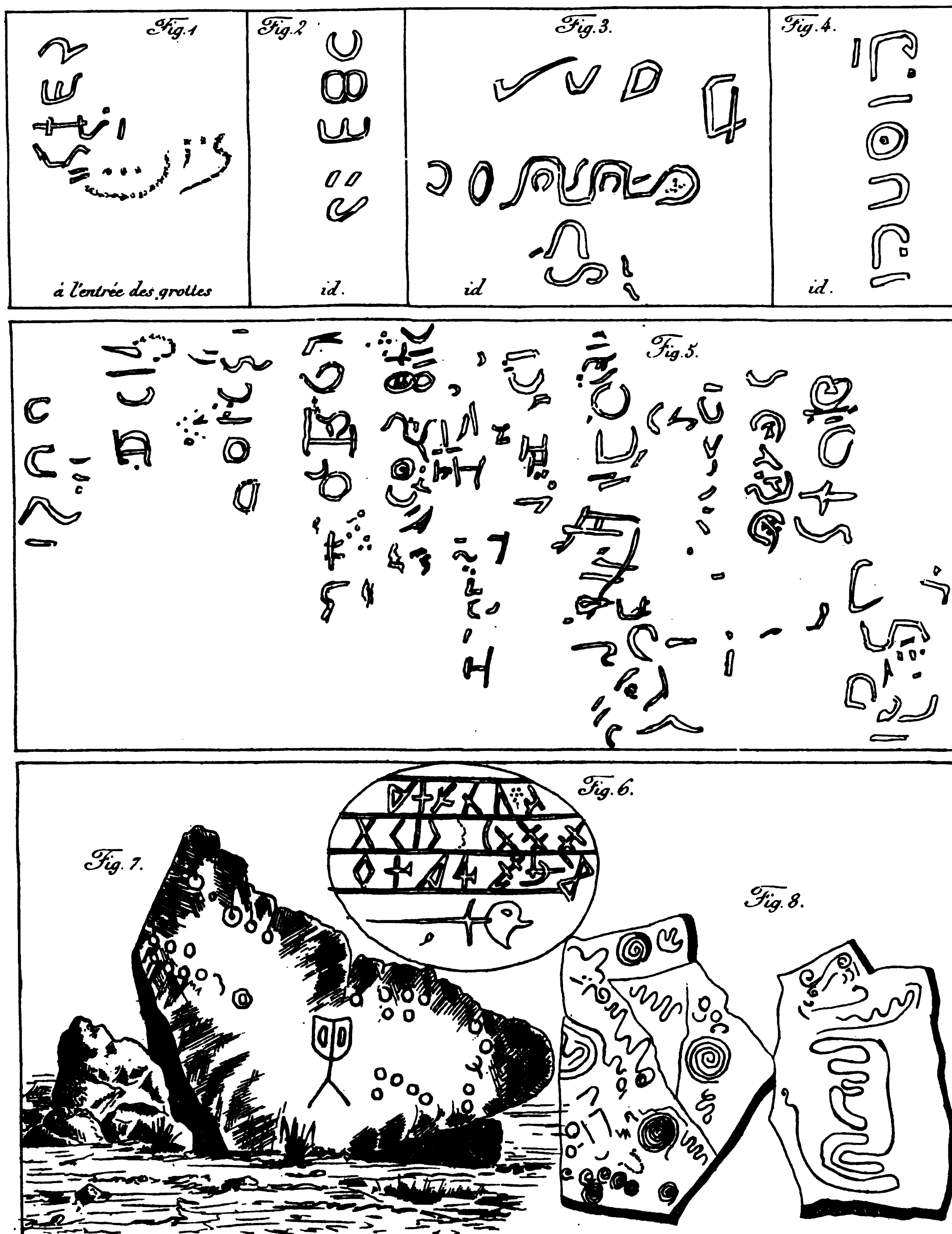






Imp. Lemercier et Cie Paris

Signes *(demi-grandeur)* des inscriptions de l'île de Fer, *Canaries*.



Imp. Lemercier & Cie Paris.

Fig. 1.2.3.4 et 5. Inscriptions du ravin de Candia, à l'île de Fer, *(Voir dans la 3e partie de l'ouvrage ce qui est dit aux indications correspondantes)* Fig. 7. Grande roche gravée dans la Galice *(Espagne)* ou l'on retrouve des signes analogues et identiques à ceux des inscriptions de l'île de Fer, aux Canaries. Fig. 8. Hiéroglyphes gravés sur les roches à l'entrée de la grotte de Belmaco. *(Ile de la Palma. Canaries).*



Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3. Spécimen des signes rupestres des inscriptions du désert. (Touàreg).

Fig. 4. Spécimen de l'inscription punique de Thugga (Tunisie).

Fig. 5. Autre de la même inscription de Thugga. (Libyque)

Fig. 6. Spécimen de l'écriture égyptienne (cursive) ou démotique.

Fig. 7. Spécimen de l'écriture phénicienne

Fig. 8. Spécimen de l'écriture hébraïque.

Imp. Lemercier & Cie Paris.

Fig. 1 et 2. Signes des Grottes de Piedra escrita *(Sierra morena, Andalousie). Voir à la 3e partie de l'Ouvrage pour les indications correspondantes.*

TABLEAU comparatif des anciens caractères graphiques, d'après les la

ALPHABET PHÉNICIEN AVEC VARIANTES ET VALEURS — VALEURS HÉBRAÏQUES ET PUNIQUES	ALPHABET SYRIAQUE D'APRÈS L'ARABE ANCIEN 200 ANS APRÈS L'HÉGIRE — VARIANTES ET VALEURS	ALPHABET ÉTHIOPIEN — VARIANTES ET VALEURS	ALPHABE COPHTE — VALEURS D'APRÈS LE G
Alef	Éfef	Afh	Alp
Beth	Bé	Bet	Beta
Gemel	Fé	Geml	Gamn
Dalt	Thé	Dent	Delt
Hé	Gim	Hoi	Ei
Vav	Hha	Vau	Sofi
Zaïn	Cha	Zai	Zeta
Chet	Dal	Charm	Éta
Teth	Dzal	Haut	Fhe
Yod	Ré	Fait	Iota
Caf	Zé	Jamon	Kapp
Lamed	Sin	Kef	Lamc
Mem	Shin	Lau	Mi
Noun	Isad	Mai	Ni
Samech	Dsad	Nachs	Xi
Ayin	Ta	Taut	O
Fé	Dha	Ain	Pi
Tsad	Ain	Aph	ϭ (Kopp
Qof	Gain	Pait	Ro, Sau
Resh	Fé	Ssadai	Sigma, S
Sim	Kaf	Sdappa	Tou,
Schin	Kef	Kaf	Hor
Thav	Lam	Rees	Pi, Xa
	Mim	Psa	Chi, Sig
	Nun	Sat	
	Van	Tau	
	He		
	Je		

Note Voir ce qui est dit, sur ce Tableau comparatif, dans la 3e partie de l'

LETTRES ...QUES ARCHAÏQUES ...IC VARIANTES	ALPHABET HÉBRAÏQUE VALEURS	LETTRES DES INSCRIPTIONS TOUAREG AVEC VALEURS D'APRÈS FAIDHERBE	LETTRES NUMIDIQUES D'APRÈS FAIDHERBE	LETTRES DE L'INSCRIPTION DE THUGGA ET RUPESTRES D'APRÈS FAIDHERBE
	Alef	a i . . au . ou :		
	Beth	b		Thugga
	Gemel	t		
	Dalth	d		
	Hé	j		
	Vav	z		
	Zayn	z'		
	Khet	r		
	Teth	r' (rain)		
	Yod	s		Rupestres
	Quâf	g (dur)		
	Lamed	g (doux)		
	Mem	fr		
	Noun	l		
	Samech	m		
	Ayn	n		
	Fé	k		
	Tsad	ch		
	Koph	h		
	Resch	dh		
	Sim	kh		
	Thav	y		
		dj		
		nk		
		it		

Imp. Lemercier et Cie Paris

(Des idiomes et des écritures en général), aux indications correspondantes.